

vendredi 25 septembre 1936.
seizième année, n° 27.publication hebdomadaire
un an : 75 frs ; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Berlin, Rome, Genève

Malines

Le Portugal de Salazar — Le poète national et l'épopée
portugaise : Luiz de Camoens et ses « Luslades »

En quelques lignes...

Problèmes actuels

L'écrivain a-t-il tous les droits?

Qu'est-ce que l'aristocratie?

La vie de Flaubert

Hilaire Belloc : piéton

Joseph MÉLOT

Comte Eugène de GRUNNE

Comte Gonzague de REYNOLD

* * *

Hilaire BELLOC

Robert POULET

Baron SNOY d'OPPUERS

René DUMESNIL

C.-W. EMPSON

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489 16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS
20, rue de la Paix

LUXEMBOURG
55, boulev. Royal

La société anonyme

Les Tanneries Mazurelle

vous recommande
son coupon spécial
pour le ressemelage des chaussures



C'est un cuir lissé de qualité fabriqué et vendu
par une firme sérieuse

Les Tanneries Mazurelle s.a.
PERUWELZ (Hainaut)

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus

Confiseur

USINE:

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles
Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES
Tél. 12.63.59

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES



CIGARES & TABACS

J. & J. VAN DEN AUDENAERDE

Maison fondée en 1880

Fabrique et Bureaux

RUE MERTENS, 44 MARCHÉ ST-ACQUES, 94
BORGERHOUT ANVERS

Téléphone : 502.17

Dépôt

Téléphone : 316.64

Demandez notre Prix courant

A. LECOCQ & S^r, S. A.

CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sergent De Bruyne BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.69.08

CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, articles gommes
et réglisses, etc.)

Bois de toutes essences

IMPORTATION DIRECTE DE CHÊNE — CONTREPLAQUÉS

Magasins de bois et scieries

G. ORBAN & Frère, s. a.

LIÈGE

Siège social et magasin principal : 139, rue du Plan Incliné, Liège.

Téléphone : 148.80 (2 lignes).

Succursales : 120, rue Sainte-Marguerite, Liège. Tél. : 105.07.

Rue de Battice, Aube. Téléphone : 121.

Même maison à Anvers : 14, rue Mercator. Téléph. : 945.28.

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE

” Au Baton ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” La Bella ”

ET

” Opera ”

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

OU

” Sepco ”

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

ASSURANCES

MARCEL LEQUIME

CONSEIL EN TOUTES ASSURANCES

Accidents — Incendie — Responsabilité civile

Vol — Vie, etc. — Prêts hypothécaires

Automobile

36, rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphone : 11.42.29

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES. TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
OHENEAUX. GOUTTIÈRES. TUYAUX DE DESCENTE.
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

Machines pour Boulangeries et Pâtisseries
Fours, Pétrins, etc.

Broyeurs pour tous produits

Maurice Herion

Rue des Cotillages, HUY

GAND, Rue du Phœnix

Installations Frigorifiques

Phœnix

Société Anonyme

USINES FRIGORIFIQUES DE BECK

Bureaux : 43, quai de Mariemont, à BRUXELLES

Téléphones : 21.48.27 — 21.37.31

ENTREPOSAGES FRIGORIFIQUES

24.000 m³ réfrigération, température de 0 à +2°
20.000 m³ congélation, température de 0 à -10°

GLACE ARTIFICIELLE

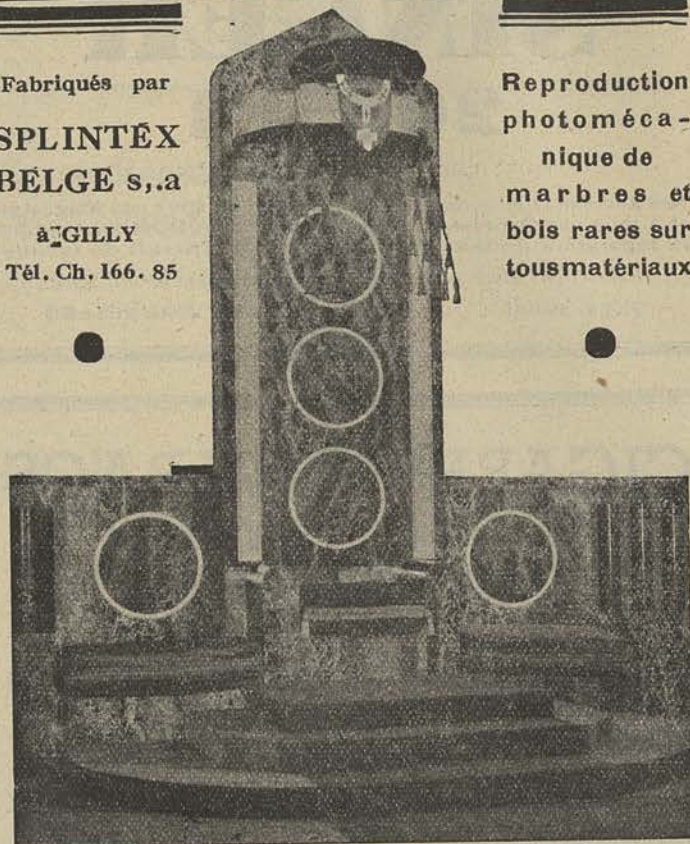
Production journalière : 100 tonnes.

REVÊTEMENTS "MASA"

Fabriqués par
**SPLINTÉX
BELGE s.,a**

à GILLY
Tél. Ch. 166. 85

Reproduction
photoméca-
nique de
marbres et
bois rares sur
tous matériaux



Le produit idéal pour revêtements

La Marmorite

(Glacé opaque polle mécaniquement)

POUR Revêtements de murs,
Dessus de Tables et de Bureaux,
Salles de Bains et Installations sanitaires,
Comptoirs - Dessus de lavabos,
Étagères - etc., etc.

Toutes épaisseurs (6 à 35 mm.), toutes teintes et dimensions
PROPRETÉ — NON-POROSITÉ — INALTÉRABILITÉ

S. A. GLACES ET VERRÉS (GLAVER)

4, Chaussée de Charleroi, BRUXELLES

Verres à vitres L. O. B. (de 1 à 8 mm.).
Verres spéciaux martelés, striés, losangés, etc.
Verres cathédrales, verres imprimés, verres cannelés, verres
armés blancs et teintés.
Verres opalescents. - Briques, dalles et pavés en verre.
Tubes et baguettes en verre.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.

GALVANISATION RICHE A CHAUD

SOCIÉTÉ ANONYME BELGE
DES

Fours Stein et Combustion Rationnelle

68, BOULEVARD DE LA SAUVENIÈRE, LIÈGE

Chauffage par foyers automatiques des chaudières de chauffage
central. — Chauffage par air chaud des églises.

Quelques références : Foyers automatiques :
Séminaire à Liège. — Couvent des Pères dominicains, à Liège. —
Pensionnat des Filles de la Croix, à Liège. — Institut Technique
de Namur. — Collège Saint-Michel, à Bruxelles, etc...

Chauffage par air chaud :

Eglise du Collège Saint-Servais, à Liège. — Eglise de Pontisse, à
Pontisse. — Eglise primaire de Seraing. — Basilique de Cointe, à
Liège. — Notre-Dame de Béthanie, à Loffen-lez-Bruges. — Eglise
de Waterschei, etc...

Sté Ame L'Outil

143, rue du Laveu, LIÈGE

Fondée en 1902

Registre du Commerce de Liège n° 784

Téléphone 116.74

Outillage pour tous métiers

Estampage - Emboutissage - Découpage

Vie — Chaînes — Câbles — Appareils de levage

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brilage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

86, aven. de Philippeville
MARCINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Antienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,

Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées

pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés.

Réservoirs galvanisés.

SOCIÉTÉ 'LIEGEOISE D'ESTAMPAGE S. A.

A SCLESSIN-LEZ-LIÈGE

Le chauffe-eau électrique SIRIUS convient pour toutes les appli-
cations : salles de bains, cuisines, laboratoires, buanderies, etc.



Il est économique grâce à sa tarification spéciale.
Il est pratique tant absolument qu'automatique.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN

(Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique.

Téléphone :

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.

ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB

TUYAUX — PLOMB A SCCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —

PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN

PLOMB — LAINE ET FIL DE PLOMB — ACIDE SULFURIQUE

Arséniate de plomb — Sulfate de zinc — Cadmium électrolytique

CONSTRUCTIONS MÉTALLIQUES
EN TOUS GENRES

Installations de manutentions mécaniques

A. JAURET

CONSTRUCTEUR
COURCELLES (Belgique)

Téléphone : Charleroi 80.177

Installation complète contre incendie

Pompes, Moto-Pompes, Auto-Pompes, Echelles, etc.
Tuyaux en : chanvre, lin, caoutchoutés.
Lances, Raccords, Haches, Masques, **EXTINCTEURS**, etc.
CAOUTCHOUC : Tuyaux pour toutes applications, Feuilles,
Pièces moulées suivant modèles, etc., etc.

Etablissements VULCANIA

138, avenue Gitschotel, Berchem-Anvers
Téléphone : 901.18

SOCIÉTÉ ANONYME

Établissements LUOR

Hubert DOCHEN

Rue Honlet, HUY
Tél. 833

Dépôt LIÈGE : 13, rue St-Pierre
Tél. 220.26

Fabrique de Couleurs
Vernis — Émaux
Pinceaux en tout genre

Établissements Lavenne Frères

DOUR

Téléphone N° 56

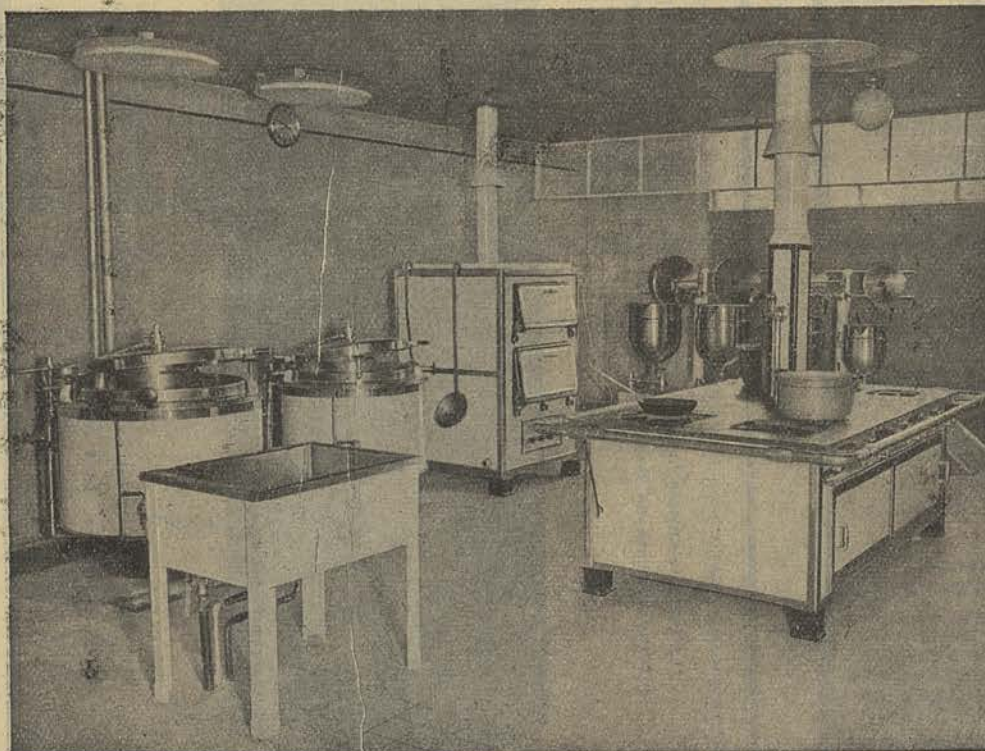
Manufacture de Couleurs & Vernis

BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »
Couleurs préparées « VATALINE »
Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
TOUT POUR LA PEINTURE

Cuisine de la Centrale Jociste à Bruxelles, installée par la

S. A. LE CHAUFFAGE



Siège social :

55, Cantersteen, Bruxelles

Tél. 12.76.33 C. C. P. 3050.20 R. C. 479.75

Succursale :

93, r. de la Cathédrale, Liège

Tél. 297.50 C. C. P. 2081.17

SPÉCIALITÉS :

Toutes les installations de grandes cuisines pour hôpitaux, restaurants, pensionnats, etc.

Fours et appareils pour pâtisseries et charcutiers

Appareils de ménage.

Gaz - Vapeur - Electricité

RÉFÉRENCES :

Hôpital Saint-Jean, à BRUGES.

Hôpital Civil d'Anderlecht.

Hôpital Civil de Charleroi.

Hôpital de Genck — Nouvelle Centrale

Jociste. Etc., etc.

Principaux restaurants à l'Exposition

ÉTUDE, DEVIS & PROJETS
SANS ENGAGEMENTS

N. Y. K. LINE

(Ligne postale japonaise.)

sous le haut patronage du Gouvernement belge.

SERVICES BI-MENSUELS A PASSAGERS

DE

LONDRES, GIBRALTAR, MARSEILLE ET NAPLES

VERS

L'ÉGYPTE, OÉYLAN, STRAITS, LA CHINE ET LE JAPON
PAR PAQUEBOTS DE LUXE DE 10,000 A 12,000 TONNES

Prix de passage réduit, aller/retour

en 1^{re} classe vers CHINE et JAPON - £ 132.—

DE

LOS ANGELES ET SAN FRANCOISCO
VIA HONOLULU

VERS

LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 16,500 TONNES

DE

SEATTLE, VANCOUVER ET VICTORIA B. O

VERS

LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 11,500 TONNES

PASSAGES COMBINÉS DE L'EUROPE
EN CORRESPONDANCE

AVEC LES SUSDITS SERVICES TRANSPACIFIQUES

Pour tous renseignements s'adresser aux Agents généraux :

PHS. VAN OMMEREN,

COMPTOIR MARITIME ANVERSOIS S. A.

A ANVERS
Plaine Falcoen, 18.

A GAND
40, rue Flévé.

ou à la

NIPPON YUSEN KAISHA

88, LEADENHALL STREET, LONDON, E. O. S.

Vallée de la Meuse

Chemins de Fer Nord-Belges

Alpinisme-Camping

SPORTS DE PLEIN AIR ET DE RIVIÈRE

Pour les

“ROCASSIERS”

la seule région de Belgique qui puisse servir
d'École d'Escalade... c'est

La vallée de la Meuse

dont la plupart des roches sont constamment visitées par les membres du Club Alpin Belge.

La plus accessible et la plus plaisante, celle qui présente la plus grande variété de falaises.

De MARCHE-les-DAMES-BEEZ à DINANT et à FREYR-HASTIÈRE
toute la Haute-Meuse est pour les « rocassiers »

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS
POUR MARBRERIE
PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

(Bocaux - Bouteilles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)

vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande

S^u C^m Havrenne frères

Verreries-Gobelateries—JUMET

CROWN CORK COMPANY (Belgium) S. A.

149, Chée de Merxem
MERXEM (Anvers)

Téléphones Anvers : 536.76 - 536.77 - 536.78

BOUCHON COURONNE

POUR BIÈRES,
EAUX ET LIMONADES,
VINS,
LAIT, ETC.

BOUCHON LIÈGE



MÉDAILLE D'OR Exposition de Bruxelles 1935
Stand 94 au Pavillon de la Collectivité du Bâtiment.

Vous serez **MIEUX CHAUFFÉ**
plus
et à **FACILEMENT**
MOINDRE FRAIS

si vous équipez d'une

OTOMATIC

votre installation de

Chauffage Central

Chaudières Otomatic S^{té} A^{me}

RUYSBROECK - Téléphone : Bruxelles 44.35.17

V^{VE} LEDUC-DUVIVIER

Boul. D'AVROY, 35
Rue BERTHOLET, 7 **LIÈGE**
Téléphone 110.14



SPÉCIALITÉS DE :

Matelas. — Laines à Matelas
Berceaux démontables et
toutes fournitures pour literies

Mobiliers — Tapisseries — Tapis

Paul Aelman

Artiste-Peintre

23, rue de Bruges, GAND Tél. 309.64

RENTOILAGE ET RESTAURATION
de Tableaux Anciens et Modernes

Références

A Gand : Van Dyck, St. Michel — Rubens, St. Bavon

Bois du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem
BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.53.
Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.



Comptoir d'Ameublement

E. DOLO

Spécialité de fauteuils clubs
— Décoration Intérieure —

167, Bd M. Lemonnier
BRUXELLES
TÉLÉPHONE : 12.52.41

Tous les meubles de style

Toute la literie



Spécialité de lits, matelas et meubles
pour la mer et la campagne

LA GRANDE MENUISERIE

Veuve Norbert ISTASSE

39, rue de Bruxelles, Jumet Tél. Charleroi 12879

- Les ateliers les plus modernes
- + L'outillage le plus perfectionné
 - + Un personnel spécialisé
 - + Des stocks importants de bois
- La qualité supérieure au plus bas prix

Portes standardisées « ALEX »

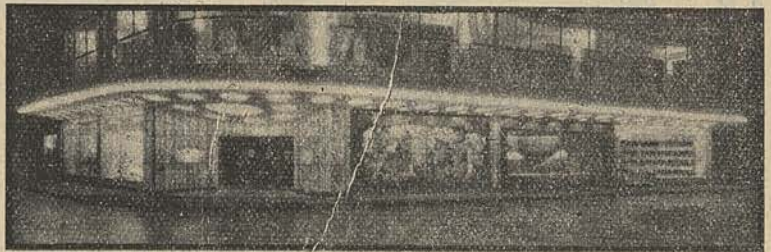
Les plus belles

Les moins chères

Karel Maes 21, chaussée de Mons Bruxelles

Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins

Décoration. — Travaux d'après dessins.



**neo
TECHNIC
RADIO**

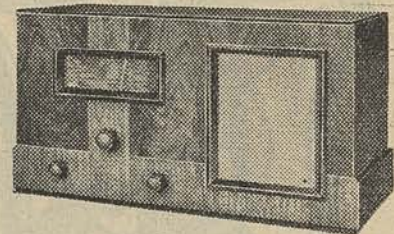
9, rue Lambert Crickx, 9

BRUXELLES



Téléphone : 21.18.07

1750 Frs



LE RÉCEPTEUR QUI PROCURE A L'AUDITEUR UNE
VÉRITABLE SENSATION D'ART

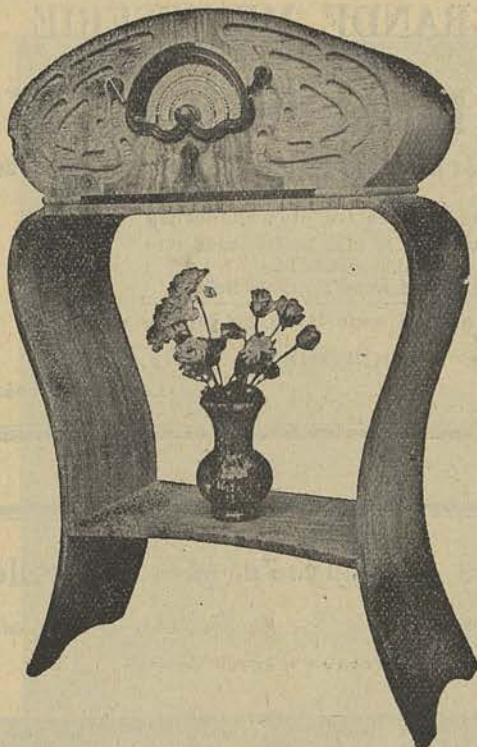
Un compromis parfait entre la musicalité excellente
et une très bonne sélectivité.

Création d'un nouveau système de vente

Un simple coup de téléphone suffit pour avoir une démonstration.
**DEMANDEZ-NOUS DE QUELLE FAÇON VOUS POUVEZ
OBTENIR GRATUITEMENT UN NEO TECHNIC**

CATALOGUE SUR SIMPLE DEMANDE

RUBIS-RADIO NE FABRIQUE QUE DES APPAREILS DE QUALITÉ



Type 60, 62 ou 63
avec table

Deux diffuseurs!
3 gammes d'ondes!

Une qualité irréprochable

Une garantie exceptionnelle

Et que d'avantages avec

RUBIS

Deux diffuseurs!

Trois gammes d'ondes de 30 à 2,000 m.

(Réception du Vatican sur 50^m26)

Signalisation lumineuse

Un style digne de votre ameublement

Un prix à la portée de toutes les bourses

Le modèle 60 ci-contre coûte **1,990** frs. Avec table **2,340** frs

Modèles de **1,170** à **4,750** francs

CATALOGUE GRATUIT

Usines RUBIS 10-12, rue de la Briqueterie, Fontaine-l'Évêque

Téléphone : 83457 Charleroi



*Demandez la documentation et
l'adresse du distributeur le plus
proche aux*

Achetez ISIS-RADIO

Le récepteur d'une perfection incomparable

Ondes ultra-courtes

Consommation du modèle populaire : 35 watts

Établissements "ISIS-RADIO,, S^{té} Coopér^{ve}

17, rue du Palais, Charleroi

Téléphones : 122.96-122.97



R. R. RADIO

SOC. ANON.
BELGE

Tél. 21.66.98-21.66.99 — 44-46, rue des Goujons — Anderlecht-Bruxelles

SÉRIE 1935

LES MEILLEURS APPAREILS A PARTIR DE

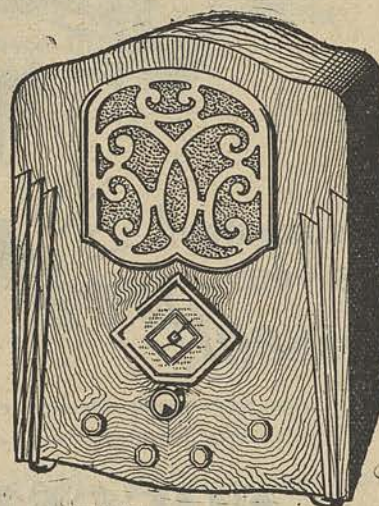
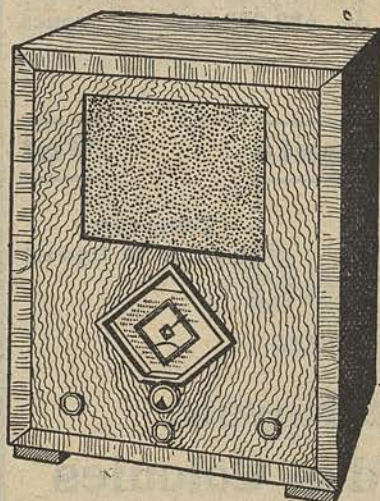
875 francs

Appareils spéciaux pour pays lointains à ondes courtes.

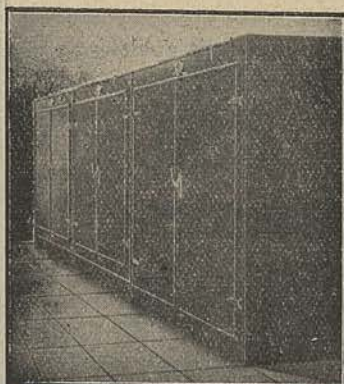
Spécialité de récepteurs sur batteries à très faible consommation.

Prix spéciaux pour Missionnaires

GARANTIE FORMELLE D'USINE BELGE



LA PREMIÈRE DES MARQUES BELGES



Pour vos Couveuses ou Éleveuses au pétrole, gaz, charbon ou électricité.

Demandez conditions à

Ch. De Rycke

GAVERE

Matériel d'Aviculture
Poussins d'un jour. - Poulettes

Le MATÉRIEL AVICOLE C. B. I.

117, rue du Pont de Malte, GAND

vous documentera gratuitement et sans engagement sur tout ce qui concerne l'aviculture.

UNE COUVEUSE, UNE ÉLEVEUSE DOIVENT S'ACHETER EN CONFIANCE, CAR CES APPAREILS DOIVENT ÊTRE A LA FOIS ROBUSTES ET PRÉCIS

ADRESSEZ-VOUS à une Firme qui a fait ses preuves.

Le Matériel Avicole C. B. I. est spécialisé depuis 1922 et offre le plus grand choix d'articles de qualité aux plus justes prix.



Demandez à ceux
qui en possèdent
ce qu'ils en pensent
Catalogues sur simple demande.

RADIO-CER 57, rue Navez, Bruxelles

POSTES SPÉCIAUX POUR COLONIES



D'un coup d'oeil
elles vous
classent!

Les chaussures jouent un rôle essentiel dans le fini
de votre toilette: Entretenez-les au « NUGGET ».

"NUGGET"
POLISH

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
— Fondée en 1868 —

Fonds de garantie : plus de 600.000.000 de francs

Vie

Accidents

Vol

Adresse télégraphique
Royabelass

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

74, rue Royale
et 68, rue des Colonies
BRUXELLES



LE "MOSAN"

POÈLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "MOSAN"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans
danger

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)

SPA

ORANGINA

Le jus même de l'orange
mélangé à l'eau de Spa, ne
renfermant ni colorant, ni
produit chimique
d'aucun genre.

Pour la maîtresse de maison qui offre un rafraîchissement
soit au bridge, dans les soirées ou dans le cercle de famille,
le SPA ORANGINA plaira à tous et lui épargnera le souci
de préparer des boissons compliquées.

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Berlin, Rome, Genève

Malines

Le Portugal de Salazar — Le poète national et l'épopée portugaise : Luiz de Camoens et ses « Lusiades »

En quelques lignes...

Problèmes actuels

L'écrivain a-t-il tous les droits?

Qu'est-ce que l'aristocratie?

La vie de Flaubert

Hilaire Belloc : piéton

Joseph MÉLOT

Comte Eugène de GRUNNE

Comte Gonzague de REYNOLD

* * *

Hilaire BELLOC

Robert POULET

Baron SNOY d'OPPUERS

René DUMESNIL

C.-W. EMPSON

Berlin, Rome, Genève

La recherche d'une entente

La division de l'Europe en deux blocs séparés par une adhésion passionnée à des mystiques en opposition absolue risque à chaque instant d'allumer une guerre générale, après avoir déjà suscité des guerres civiles. En ces derniers mois les dangers d'un conflit international se sont précisés depuis que le peuple espagnol cherche à sauver sa patrie et sa religion de la tyrannie sanglante des communistes et des socialistes. Deux doctrines sont en lutte plus ou moins ouverte entre les Etats. Au milieu de ce débordement de passions qui rappelle les plus mauvais jours des guerres de religion, les efforts des nations occidentales ont surtout pour but d'éviter un conflit de plus en plus menaçant, en ramenant l'Allemagne et l'Italie dans un concert européen où la Société des Nations, réformée ou du moins redressée, jouerait un rôle mieux proportionné à ses forces. Sans pouvoir prédire si ce moyen réussira, il peut être utile de chercher en quoi consiste l'opposition de tendances et de méthodes qui s'est marquée depuis quatre ans entre l'institution de Genève et les deux pays qui n'admettent plus de se soumettre à l'interprétation du pacte telle que l'ont fixée ses premiers interprètes. Le prestige de la Ligue, diminué par des fausses manœuvres et des échecs retentissants, n'est plus suffisant pour imposer à certains Etats une conception politique qui réclame d'ailleurs des modifications importantes. Et pourtant le monde a besoin d'un organe de juste équilibre, fondé sur un réalisme compréhensif et sur le bon sens, qui assumerait le rôle de modérateur impartial entre les deux pôles extrêmes de l'opinion moderne.

Il est peu vraisemblable qu'on arrive à regrouper les nations dissidentes si l'on ne procède à un remaniement ou une interprétation du pacte dans un esprit moins théorique, moins absolu et moins imbu d'idées préconçues. Or, si on le remanie ou l'interprète dans ce sentiment, on renonce à une part de l'idéologie sur laquelle Wilson, Léon Bourgeois et lord Cecil l'ont fondé. De l'idéal inaccessible on retombe au réel inexorable. La question qui se pose est donc celle-ci : faut-il, pour rétablir un concert européen gravement compromis par des querelles de principe et de fait, sacrifier une partie de l'idéal rêvé et accentuer le réalisme politique à Genève, ou convient-il de garder à l'institution son

caractère idéologique et d'en faire de plus en plus une Ligue antidictatoriale et antimilitariste?

Si l'on se résout à la première alternative, on reconnaîtra vite que le conflit d'opinion, dont la source est profonde, ne pourra s'apaiser par des mesures superficielles. Les deux dictatures ont ceci de commun, qu'elles sont bien décidées à enlever aux procédés pacifistes actuels ce qu'ils contiennent de restrictif à la souveraineté particulière de chaque Etat. En principe, elles ne renient pas le but commun qui est le maintien d'une paix durable, mais elles prétendent que la méthode de Genève ne tient pas compte des réalités et qu'il importe de remettre la conduite de la politique internationale aux Etats les plus forts, puisque dans le monde la responsabilité se calcule à raison de la force. Ce qui ne veut pas dire que la force prime le droit, mais que la force seule permet d'appliquer le droit. Aussi, tout en prétendant maintenir la souveraineté complète des petites nations, les gouvernements dictatoriaux estiment insupportable l'idée de l'égalité d'avis et de discussion des petits Etats et des grandes puissances. Ils veulent introduire dans la procédure et dans les méthodes un des principes chers aux dictatures : la hiérarchie des pays suivant leur degré de responsabilité. L'expérience des sanctions et de l'impuissance d'une cinquantaine d'Etats disséminés dans le monde entier à plier à leur volonté une seule nation responsable d'une grande expédition coloniale n'a fait que les convaincre davantage du bien-fondé de leur thèse.

Les succès incontestables remportés par Rome et Berlin soit dans le domaine des acquisitions de territoires ou d'influence, soit dans les négociations diplomatiques ont contribué à donner à leurs méthodes l'avantage sur celles de Genève dans l'opinion de leurs peuples; mais leur triomphe même a creusé plus profondément le fossé qui s'est ouvert entre les deux dictatures et la Société des Nations. L'esprit communiste et socialiste qui voudrait faire de cette dernière une Ligue fermée aux dictatures de droite, mais non à celles de gauche, n'a pas cependant convaincu jusqu'ici les hommes d'Etat qui en font partie de la nécessité ou même de l'opportunité d'exclure une doctrine de gouvernement que des peuples entiers adoptent avec enthousiasme. Aussi le conflit de tendances qui était inévitable s'est-il déclaré violemment entre la Société des Nations, fondée dans un esprit

démocratique trop absolu, et les Etats à gouvernement dictatorial, fondés sur un principe d'autorité trop arbitraire.

Premières hostilités de principe entre Genève et Rome

C'est dans la branche sociale de la Société des Nations, c'est-à-dire au Bureau international du Travail, que des démocrates intransigeants ont protesté tout d'abord contre l'antinomie qu'ils estimaient insurmontable entre la représentation des travailleurs partisans de la dictature et celle des ouvriers hostiles à ce régime. Pendant plusieurs années ils ont cherché à créer des incidents qui ont nui à la bonne entente entre les membres de l'organisation du travail.

Ces premières dissidences ont été suivies, sur le terrain politique, par une initiative de la dictature fasciste elle-même. En mars 1933, la Conférence du Désarmement se traînait dans des difficultés qui paraissaient déjà insurmontables. M. Mac Donald et sir John Simon, préoccupés de ces désaccords, se rendirent à Ostie et à Rome, pour s'entretenir avec M. Mussolini. Celui-ci étudiait depuis quelque temps le moyen de donner plus d'efficacité aux méthodes politiques en renforçant l'action des grandes puissances. Il avait rêvé de remettre à un concert européen restreint le pouvoir de décision que rendaient impossibles les délibérations académiques ou les tapageuses réclames de Genève. Le Duce présenta alors à ses hôtes son projet primitif de pacte à quatre qui redevient d'actualité, car avec quelques modifications et quelques élargissements, c'est toujours au fond le plan qui aurait les préférences de l'Italie et de l'Allemagne.

Les trois premiers articles de la rédaction telle que Rome l'avait conçue contenaient des dispositions qu'il peut être intéressant de rappeler.

« ART. 1^{er}. — Les quatre puissances occidentales : l'Allemagne, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, s'engagent à réaliser entre elles une politique effective de collaboration en vue du maintien de la paix selon l'esprit du pacte Kellogg et du *no force Pact*, et s'engagent à agir dans le domaine des relations européennes, pour que cette politique de paix soit adoptée, en cas de nécessité, par les autres Etats aussi. »

L'allusion au pacte Kellogg prouvait le désir de rassurer les Etats-Unis sur les intentions pacifiques du plan italien et de maintenir le contact entre les quatre grandes puissances européennes et la République américaine. L'omission du pacte de la Société des Nations dans ce premier article témoignait un manque de confiance dans la Ligue et l'intention de se passer généralement de son concours.

« ART. 2. — Les quatre puissances confirment le principe de la revision des traités de paix, d'après les clauses du pacte de la Société des Nations, dans le cas où se vérifieraient des situations susceptibles d'amener un conflit entre les Etats. Elles déclarent en même temps que ce principe de revision ne peut être appliqué que dans le cadre de la Société des Nations, dans un esprit de compréhension mutuelle et de solidarité des intérêts réciproques. »

Ici l'idée était évidemment de prévenir une guerre qui résulterait d'un coup de tête de l'Allemagne nationaliste. Dans le cas où une menace imminente surgirait de ce côté, les puissances admettraient une revision des traités qui devrait se faire suivant les formes prévues par l'article 19 du pacte. A ce moment, l'Italie s'était déjà déclarée nettement favorable à une revision où elle voyait un moyen de s'assurer des avantages territoriaux et d'apaiser les revendications de la Hongrie et de l'Autriche. Elle cherchait à se servir de l'article 19 du pacte pour mettre cette idée à exécution; mais on ne voit pas comment les quatre

grandes puissances auraient pu réunir, à l'assemblée de Genève, l'unanimité nécessaire pour procéder à un nouvel examen des traités devenus inapplicables. Cette unanimité a toujours été le grand obstacle au jeu de cet article. Peut-être entrevoyait-elle la possibilité de la remplacer par une majorité des deux tiers.

« ART. 3. — La France, la Grande-Bretagne, l'Italie déclarent que dans le cas où la Conférence du Désarmement n'aboutirait qu'à des résultats partiels, l'égalité des droits reconnus à l'Allemagne doit avoir une portée effective, et l'Allemagne s'engage à réaliser cette égalité des droits par des degrés qui seront fixés par des ententes successives à conclure entre les quatre puissances par la voie diplomatique ordinaire. »

Cette disposition avait pour but de mettre un frein à l'élan de l'Allemagne qui réarmait subrepticement. L'impuissance de Genève à l'en empêcher suggérait au Duce l'idée de charger le front uni des trois ex-Alliés de s'entendre avec le Reich pour marquer d'avance les étapes de la restauration militaire allemande. Si la France et l'Angleterre avaient pu interpréter dès ce moment cet article 3 à la lumière de l'expérience qu'elles ont acquise depuis lors, le front de Stresa eût été réalisé dès 1933 et le réarmement de l'Allemagne n'eût pas pris le caractère de défi qu'il a revêtu dans la suite.

L'idée d'ensemble du pacte à quatre tel qu'il était proposé alors répondait à des préoccupations qu'on pourrait formuler ainsi : on est trop nombreux et trop théorique à la Société des Nations. Il faut s'arranger d'abord à quatre sur les deux revendications de l'Allemagne qui menacent de remettre en question la paix de l'Europe, c'est-à-dire la revision des traités et l'égalité des droits. Pour la revision, on se servira de ce que Genève pourra donner, et quant à l'égalité des droits, les quatre régleront l'affaire avec le Reich.

Le projet ne fut pas admis parce qu'il heurtait trop ouvertement la conception courante alors d'une Société des Nations faite pour imposer une loi abstraite et non pour assouplir ses méthodes selon les nécessités des événements politiques. En outre, la Pologne et la Petite-Entente protestaient avec énergie. C'est de ce moment que date une orientation plus indépendante dans l'Est européen.

Les pourparlers et les réactions diplomatiques prouvèrent à l'Italie qu'il fallait se résigner à une transformation de son texte, et après une nouvelle rédaction due à l'Angleterre, l'accord se fit entre les quatre puissances sur une dernière formule dont la France avait pris l'initiative. Le pacte à quatre n'était plus qu'un arrangement très anodin. La Société des Nations devint le pivot de la combinaison. Au lieu de créer un concert des grands Etats européens, ces derniers s'étaient contentés d'une assurance platonique de négociations préalables. On a vu avec quelle fidélité cet engagement a été tenu.

Malgré cette tentative avortée, le pacte à quatre, dans sa forme italienne, était une première initiative réaliste du genre des réformes qui séduisent aujourd'hui une partie de l'opinion publique. C'était un essai de revision des méthodes, pour amener plus d'autorité et plus d'efficacité aux décisions. Le gouvernement du Reich travaillait parallèlement pour arriver au même but.

Griefs de l'Allemagne

Le groupement naziste commençait alors à submerger tous les autres partis. Déjà quelques mois plus tôt, dans la déclaration que M. von Papen avait radiodiffusée en prenant le pouvoir, le 4 juin 1932, après avoir fait remarquer qu'en politique extérieure les intérêts vitaux supérieurs de l'Allemagne étaient en

jeu, il ajoutait : « Notre but est de donner enfin à notre patrie, par une collaboration pacifique avec les autres nations, une complète égalité de droits, la liberté politique et la possibilité d'un assainissement économique. »

Par les deux premiers objectifs, il entendait la révision des traités de paix. La campagne ne se fit pas attendre, et elle fut menée avec le plus d'acharnement dans la Conférence du Désarmement, qui siégeait alors depuis quatre mois. Les efforts de l'Allemagne pesèrent de tout leur poids sur le Congrès pour lui faire remplacer la partie militaire du traité de Versailles par une convention qui lui rendrait aux yeux du monde sa qualité de puissance de premier rang. Mais les circonstances ne lui furent pas favorables. Le triomphe définitif des hitlériens indisposa les démocraties. L'Angleterre, sur laquelle le Reich avait surtout compté, présenta, il est vrai, un projet de convention large et conciliant, mais voulut le subordonner à l'acquiescement de la France, des Etats-Unis et de l'Italie. D'ailleurs, tel qu'il se présentait, ce projet ne satisfait pas l'Allemagne, qui le repoussa d'une façon cassante. Le pouvoir naziste était déjà résolu à poursuivre par d'autres moyens la réalisation de ses nombreuses exigences. Ni la Conférence du Désarmement, ni la Société des Nations ne lui avaient permis d'atteindre les buts de politique nationaliste qu'il s'était proposés. Il sortit de l'une et de l'autre et se posa dès ce moment en adversaire déclaré des méthodes genevoises.

Bien que depuis longtemps une lutte sourde fût engagée entre les deux conceptions de la politique européenne, cet éclat de l'Allemagne en fut la première et retentissante manifestation publique. L'opposition de tendances qui se décelait chez les deux grandes puissances dictatoriales contre la Ligue wilsonienne se déroula dès lors à ciel ouvert. Le combat, qui a pris un développement inattendu au moment des affaires d'Ethiopie, commençait ouvertement entre les Etats nationalistes et ceux où des gouvernements parlementaires s'appuient sur les institutions internationales.

Quels sont les reproches que l'Allemagne fait à l'organisation de Genève? Sa pensée a été exprimée très clairement par son ministre des Affaires étrangères, le baron von Neurath, dans un discours qu'il a prononcé, le 6 novembre 1933, au Deutscher Club, à Berlin; puis, par le professeur von Freijtagh, député au Reichstag. En somme, le procès repose sur deux accusations : la grande idéologie qui était de mode à la création de la Ligue et qui représentait celle-ci comme l'avènement démocratique de la paix universelle et permanente est une rêverie creuse et condamnée par l'expérience. Les Etats s'en sont vite aperçus. Pour ne pas être submergés par les éléments démagogiques qui voulaient exploiter cette idéologie et en faire un instrument d'illusion, Genève a modifié sa manière, et elle est tombée dans l'hypocrisie décrite de la façon suivante par le ministre von Neurath : « Certains hommes politiques sincères, qui envisagent froidement les choses, ont dit de tout temps (et la politique récente n'a fait que mettre implacablement cette vérité en lumière) que la création de l'institution de Genève impliquait dès le début une contradiction funeste, parce qu'elle constituait une combinaison, sans précédent dans l'histoire, de promesses morales et d'intentions inspirées par la politique de puissance. En 1919 on avait promis aux peuples fatigués de la guerre une paix d'équité durable et bien assurée, alors qu'en réalité on a créé une association utilitaire dont le but le plus essentiel devait, conformément aux intentions de ses principaux membres, consister à éterniser la position de puissance acquise à Versailles et à opprimer les vaincus à tout jamais. »

Telles sont les deux accusations allemandes : d'une part, vanité de la rêverie wilsonienne; d'autre part, hypocrisie du

réalisme actuel qui n'a pour but que de favoriser les vainqueurs.

Cet amer réquisitoire contient beaucoup d'erreurs, mais aussi quelques apparences d'une vérité habilement exagérée. Ne parlons pas d'hypocrisie, c'est un très gros mot. Disons plutôt qu'il s'est présenté très tôt à Genève une contradiction inévitable en matière politique entre la théorie et la pratique. La politique internationale est le domaine où il convient le moins de partir de principes absolus pour arriver à des résultats concrets. C'est malheureusement ainsi que Genève a pris le départ en 1920, et la contradiction indiquée plus haut n'a pas manqué de se faire sentir et de créer deux courants dans l'institution nouvelle : l'un, celui des théoriciens, juristes absolus, professeurs doctrinaires, qui ont voulu conserver à la société, à travers tout, la rigidité de théories que contredisait l'expérience et que M. von Neurath appelle une rêverie; et l'autre, celui des politiques qui ont voulu faire fléchir la théorie au service de la pratique et que le ministre allemand accuse d'hypocrisie. Les premiers consentiraient à déclencher une guerre générale pour imposer la rêverie du début; les autres admettraient un remaniement, suivant les leçons de l'expérience, pour éviter une guerre générale.

Des exemples ont montré, dès l'origine, qu'à vouloir trop étendre la protection ou la mission de chevalier redresseur des torts confiée à la Société des Nations, les peuples s'exposent à ne lui laisser qu'une efficacité réduite ou mensongère. Ces preuves se sont multipliées depuis quatre ans. La Géorgie a vu, en 1934, la démocratie de Genève se tourner, pour l'accueillir, vers la dictature soviétique qui l'avait opprimée; la Chine a compté en vain sur une protection qui ne pouvait se manifester; l'Ethiopie a fondé sur la même espérance sa résistance, et y a été trompée. Ces contradictions entre les textes et les nécessités du réel, inévitables quand la force manque, auraient été évitées si la théorie primitive n'avait pas affirmé une garantie de protection universelle que certains petits Etats prirent naïvement à la lettre. La thèse était admirable et faisait les délices des rassemblements pacifistes. Il eût mieux valu ne pas faire d'un principe, très beau dans l'absolu, une obligation générale dont le poids sera tel en certaines circonstances qu'il sera pratiquement impossible à traduire en réalité. Il eût été préférable de ne mêler à cette obligation que ceux dont l'intérêt coïncidait déjà avec la défense des attaqués, car le désintéressement est un leurre en politique internationale. L'erreur consiste à maintenir dans le pacte un engagement trop vague pour être efficace, trop désintéressé pour être applicable par tous. Ce serait verser dans une nouvelle erreur que de renforcer par de nouvelles prescriptions un rôle qui ne doit pas être celui de la Société des Nations, c'est-à-dire d'en faire un organe de guerre pour la défense de la paix. La Ligue devrait uniquement se mêler de concilier pour éviter la guerre, et non de partir en campagne une fois le conflit éclaté. Elle n'est pas faite pour une alliance armée et guerroyante. Si, malgré ses efforts persévérants, les hostilités s'engagent entre deux ou plusieurs grandes puissances unanimement décidées à régler leur litige par les armes, son rôle est provisoirement terminé. Elle ne peut plus rien, sinon chercher à hâter les préliminaires de paix, tout comme un conseil d'arbitrage qui ne disposerait pas d'une force armée ne pourrait imposer sa sentence si les intéressés, pourvus de troupes suffisantes, passaient outre à ses volontés. Ce devrait être alors aux accords régionaux à entrer en action. Ceux-ci, qui seraient conçus dans la ligne générale d'action de la Ligue, seraient les exécuteurs de la sentence, et s'ils triomphaient, l'action de Genève pourrait reprendre afin d'établir une paix juste.

La position actuelle du Reich à l'égard de Genève tient compte des griefs exposés par son ministre des Affaires étrangères. Qui ne se souvient des termes du memorandum diplomatique remis

aux puissances occidentales le 7 mars dernier, par lequel le Reich dénonçait les accords de Locarno? La fin de ce document exposait en ces termes la septième et dernière proposition de Berlin :

« 7. Maintenant que l'Allemagne a atteint définitivement son égalité des droits et rétabli sa pleine souveraineté sur l'ensemble du territoire du Reich, le gouvernement du Reich considère que le principal motif de sa sortie de la Société des Nations est écarté. Il est prêt, en conséquence, à rentrer dans la Société des Nations. Il exprime à cette occasion l'espérance que, dans un délai convenable, des négociations amicales permettront d'éclaircir la question de l'égalité des droits en matière coloniale et celle de la disjonction du statut de la Société des Nations de sa base de Versailles. »

Si l'on rapproche cette déclaration de celle que M. von Papen a faite en 1932 et que nous avons rappelée plus haut, on saisit la continuité de la politique allemande et les buts qu'elle se propose aujourd'hui, après avoir accompli victorieusement la première étape. M. von Papen revendiquait la complète égalité de droits et la liberté politique. M. Hitler annonce que ces deux conditions sont remplies. Au lieu de *liberté politique*, il dit *pleine souveraineté*, mais c'est la même chose. Seulement, il introduit déjà, sous une forme à dessein réticente et précautionneuse, deux nouvelles exigences : l'égalité de droits en matière coloniale, formule vague et extensible à volonté, et la disjonction du pacte de la Société des Nations d'avec le traité de Versailles. Cette dernière condition laisserait le champ libre à une refonte complète des traités de paix. Ce ne sont là aujourd'hui pour le Reich que de simples sujets d'espérance. S'ils se réalisent jamais, ils permettront l'éclosion de nouveaux désirs et de nouvelles exigences.

Griefs de l'Italie

Le nationalisme italien a fait le procès de Genève d'une autre façon que le nazisme allemand. Le fascisme n'avait pas caché, avant l'aventure des sanctions prises contre l'Italie en 1935, que le régime de Genève lui était antipathique dans sa forme actuelle. Nous venons de voir que l'origine du pacte à quatre, dans sa conception primitive, n'était autre que le désir de M. Mussolini de réformer les méthodes de la Société des Nations, de leur donner un jeu plus rapide et plus efficace et de charger de la responsabilité des décisions à prendre les Etats qui devront les mettre à exécution. L'antipathie italienne était latente, et jusqu'à l'échec de la Conférence du Désarmement elle ne s'était pas manifestée au grand jour par des déclarations tranchantes ou des motions sensationnelles. C'est seulement après le départ de l'Allemagne de la Conférence et de la Ligue que l'opposition de Rome prit un aspect d'hostilité ouverte.

Cela commença par le discours de M. Mussolini devant le Conseil des Corporations, en novembre 1933. « La Société des Nations, disait le Duce, a perdu tout ce qui pourrait lui donner une signification politique et une portée historique. Celui qui l'a inventée n'y est pas entré. La Russie, les Etats-Unis, le Japon et l'Allemagne en sont absents. La Société des Nations est née d'un de ces principes qui, énoncés, sont très beaux, mais qui, considérés et disséqués, se révèlent absurdes. »

Ce fameux principe que l'Italie ne pouvait admettre, c'était l'égalité, d'ailleurs plus théorique que réelle, des puissances entre elles, à laquelle elle opposait la hiérarchie suivant la responsabilité. Devant le danger d'être assimilés à de grandes puissances, voici que plusieurs petits Etats renoncent eux-mêmes à cette égalité et marquent une tendance à se retirer, en cas de

complications, dans une neutralité que le pacte de Genève n'admet point. Ils favorisent ainsi les idées du pacte à quatre, à cinq ou à six grandes nations.

L'Italie ne consentait pas non plus à un sacrifice, si minime qu'il fût, de la souveraineté pleine et absolue des Etats. Le fascisme avait été très impressionné, quelques mois auparavant, par le premier défi que porta une grande puissance à la Ligue de Genève. Le langage tenu par le Japon, sans aucune ambiguïté, à l'assemblée qui avait condamné son expédition armée en Mandchourie montrait pour la première fois la révolte d'une souveraineté nationale contre la souveraineté internationale. Par quelle autorité, signifiait-il en substance, prétendez-vous, souveraineté collective, imposer à une souveraineté particulière, unie et unanime dans la conviction de son droit, une conduite déterminée? Vous vous érigez en souveraineté supérieure. Au nom de qui? Si c'est au nom de la sainteté des traités, nous la reconnaissons comme vous, mais nous déclarons d'une seule voix que nous ne l'avons pas violée. Si c'est au nom du droit, nous sommes convaincus du nôtre qui est le droit de légitime défense de l'ordre contre le désordre. Nous en sommes mieux avertis que vous, car vous vous appuyez sur de simples hypothèses, et nous sur des réalités. Enfin, si c'est au nom de la force matérielle, avez-vous les moyens de vous faire obéir?

Ces idées on devait les retrouver plus tard dans les explications italiennes après la condamnation de la campagne d'Ethiopie. Pour la seconde fois, une population unanime et enthousiaste se prétendait lésée et, s'appuyant sur le droit de légitime défense, se déclarait justifiée en droit. La restriction que voulait mettre à une souveraineté nationale l'assemblée de Genève parut une atteinte à la nation italienne tout entière, et bien que l'entrée en guerre eût les apparences d'un défi porté à la Ligue, c'est cette dernière qui fut représentée en Italie comme responsable d'un défi à la souveraineté romaine.

Pour en revenir à l'époque de la déclaration du Duce, les succès de Tokio avaient fait alors grande impression à Rome. Les journaux officiels du régime montrèrent par leurs articles tendancieux que la pensée du gouvernement était de faire profiter les méthodes prévues pour le pacte à quatre du discrédit où serait plongée la société des Nations. La *Tribuna* disait : « Il n'existe pas une autorité de la Société des Nations : toute procédure émanant d'elle s'effondre. L'Europe, pour sa part, se retrouve avant tout entre des puissances responsables : l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Allemagne. » Et le *Giornale d'Italia*, adoptant un thème que nous avons vu développé par l'Allemagne, déclarait en novembre 1933 : « La crise de la Société des Nations est de trois ordres : constitution, méthodes et résultats. On peut dire que la Ligue est en crise depuis le jour même de sa naissance, par la façon dont elle a été imaginée et constituée. Elle a cristallisé la position des peuples vainqueurs. Par cela même, elle est devenue, dès sa naissance, une association réservée à la France et à l'Angleterre, c'est-à-dire aux plus grands artisans du traité de Versailles. »

L'opinion publique italienne fit chorus et convint qu'une méthode nouvelle devenait nécessaire. Sur ces entrefaites, le Grand Conseil fasciste se réunit à Rome et se mit à discuter cette question : L'Italie restera-t-elle à la Société des Nations ou s'en retirera-t-elle? Après la séance, un communiqué fut lancé dans le monde entier, qui faisait savoir ceci : « Le Grand Conseil du Fascisme, après avoir discuté sur la situation de la Société des Nations, décide de mettre comme condition à la présence ultérieure de l'Italie une réforme radicale de cet organisme, à effectuer dans le temps le plus court, et qui doit concerner la Société des Nations dans sa constitution, dans son fonctionnement, dans ses objectifs. »

Peu après, M. Mussolini expliqua d'une façon nette ce que signifiait cet ordre du jour. A la veille de l'année 1934, il écrivit dans le *Boersen Courier* : « Ou l'on reformera la Société des Nations ou elle périra. » Puis il prépara sa campagne d'Ethiopie, entra en conflit avec la Ligue, triompha de celle-ci et des Abyssins, et répète maintenant sur un ton plus assuré : ou réforme ou disparition.

A la vérité, l'Allemagne et l'Italie se rendent compte de l'utilité de maintenir le contact avec la Société des Nations. L'Italie n'en est jamais sortie, malgré tous les griefs qu'elle a complaisamment énumérés à diverses reprises. La façon dont elle en a parlé et en parle équivaldrait à une rupture, si l'on ne savait que, dans les pays méridionaux, il y a toujours une distance appréciable entre les paroles et les actions; les fascistes, tout en maudissant la machine à sanctions, comprennent le danger que courrait leur pays le jour où l'Europe serait divisée en deux camps hostiles. Ils préfèrent ne pas rompre, aussi longtemps qu'ils aperçoivent une possibilité d'accord. Toutefois, les témoignages officiels du dédain ou de la fureur contre l'institution de Genève n'ont pas manqué à Rome, depuis le mois d'octobre 1935; mais le gouvernement n'a jamais brisé ses liens avec elle et n'a jamais déclaré son intention de le faire. Puisque le Grand Conseil fasciste avait mis à sa collaboration à Genève la condition d'une réforme radicale et que, bien que cette réforme n'ait pas encore eu lieu, il continue à s'y faire représenter, il faut croire que l'Italie espère toujours retirer des avantages précis de son concours éventuel et qu'elle escompte la réforme pour un avenir prochain. Cette situation se complique en ce moment des difficultés causées par la présence à Genève d'une délégation éthiopienne intéressée à amener une rupture entre la Ligue et l'Italie.

Ce qui préoccupe, c'est de savoir si une collaboration générale dans le cadre de la Société des Nations est encore possible entre les Etats d'Europe. A quelle condition et dans quelle mesure?

Réformer est inévitable, mais dans quel sens?

Est-il vrai que la Société des Nations doit se réformer sous peine de mort? Ce n'est pas seulement la grande nation fasciste qui le prétend, mais plus encore les partisans acharnés de l'esprit wilsonien. Il y a pourtant cette différence entre eux, que ces derniers veulent une réforme qui renforce les sévérités des principes primitifs et que les autres entendent une révision qui les assouplisse. Il sera difficile de s'entendre, non sur l'idée d'un nouvel examen des prescriptions du pacte, mais sur la nature des conclusions auxquelles il doit aboutir. Les nations devront manœuvrer entre les deux écueils à éviter, l'un de donner trop de pouvoir de décision et de discussion aux grandes puissances, et de causer, par cette rupture de l'équilibre en faveur d'un directoire des plus forts, la scission de plusieurs petites nations qui ne trouveraient plus aucun avantage à se lier par des engagements parfois périlleux. Si cette scission s'opérait, la Société des Nations ne serait plus qu'une alliance des grands Etats avec quelques satellites. L'autre erreur serait de refuser obstinément tout privilège de direction et de négociations spéciales séparées aux pays disposant de la force et de justifier ainsi le refus de l'Allemagne et de l'Italie de collaborer avec la Ligue. Ce refus donnerait à celle-ci le caractère d'une alliance de guerre contre les dictatures de droite, menée par les dictatures de gauche.

La majorité des gouvernements ne souhaite, croyons-nous, aucune de ces deux solutions. Laissant de côté les extrémistes, partisans d'un renforcement des dispositions mal conçues qui

ont amené la crise actuelle, aussi bien que les exaltés de l'autre bord qui ne voient que par les yeux de la force matérielle, le amis de la paix auraient avantage à se mettre d'accord sur l'établissement d'un concert des grandes puissances, assisté par l'action parallèle des petites. Ces dernières ont manifesté clairement, à l'occasion des récentes convulsions européennes, qu'elles ne voulaient en aucune façon se mêler des querelles entre les premières et être entraînées dans des guerres qui ne les concerneraient pas. Ces dispositions facilitent l'établissement d'un conseil plus exclusif des Etats à intérêts moins limités. Mais ce concert européen n'est possible que si l'aménagement nouveau fait moins de place, dans la Ligue, aux discours, et plus de place aux actes, accorde moins d'importance aux formules dilatoires ou aux théories irréalisables et davantage à la politique et aux réalités. La Société des Nations ne doit à aucun prix perdre son caractère de conciliatrice entre tous les régimes de gouvernement pour prendre celui d'une machine de guerre contre le fascisme et le nazisme. Les extrémistes qui veulent l'entraîner dans une croisade contre les formes des pouvoirs autoritaires lui rendent le plus mauvais service. Elle ne doit pas non plus se faire l'aide complaisante d'un certain pacifisme qui cache mal des haines de partisans et des idées révolutionnaires. De prétendus rassemblements de paix où ont dominé des manœuvres de partis ne peuvent plus tromper personne.

Moyennant un esprit plus ouvert aux nouvelles conceptions de gouvernement qui rallient les masses, Genève pourrait devenir de nouveau le centre d'un concert européen remanié. Certaines nations, parmi lesquelles la Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne, l'Italie et à un degré moindre la Pologne et la Russie, sont mêlées à tous les événements politiques qui peuvent se produire en Europe. Elles y sont intéressées d'office, parce que c'est sur elles, détentrices de la force, que comptent les peuples pour apaiser les contestations épineuses. Un concert spécial entre elles, qui fonctionnerait sous certaines conditions de participation éventuelle d'autres Etats particulièrement mis en cause dans des circonstances prévisibles, ne pourrait que favoriser la conciliation. De trop nombreuses réunions publiques l'entravent au contraire. Il s'y trouve fort souvent des esprits passionnés ou systématiques qui empoisonnent les controverses par une rigidité de raisonnement, quand le raisonnement n'est plus de mise. Cette disposition d'esprit leur voile le joint où pourraient se souder deux opinions dissidentes.

Le recours à des discussions longues et vaines, devant six cents personnes, pour préparer les décisions les plus graves de politique internationale n'est plus dans la manière de 1936. Cette mode, qui fut celle d'une période aux illusions pacifistes, a fait son temps. Mars et octobre 1935 et mars 1936 ont montré que les peuples s'accoutument d'autres mœurs et que le succès appartient à ceux qui osent autrement qu'en paroles. Au lieu d'élargir les responsabilités en y mêlant des éléments qui n'ont ni la préparation ni la connaissance nécessaires pour les assumer, la tendance est heureusement à les resserrer et les concentrer.

Les événements d'Allemagne et d'Italie, l'impuissance des réunions nombreuses, l'échec des sanctions ont prouvé que certains articles du pacte avaient été rédigés d'une façon trop théorique qui ne tenait pas assez compte des réalités. Les fondateurs de la Ligue disaient d'ailleurs eux-mêmes, de certaines prescriptions, au moment du Congrès de la Paix, que c'était une expérience à tenter. Les uns élevaient des objections contre telle mesure, les autres contre telle autre. Quelques-uns parmi les plus éminents étaient persuadés de l'impossibilité de convaincre les populations de l'obligation de compromettre leur existence pour sauver celle de nations éloignées ou à peu près inconnues d'elles. Plusieurs réprouvaient les durs sacrifices auxquels seraient

exposés les Etats désintéressés dans un conflit s'ils étaient entraînés, par l'application de l'article 16, à prendre part à une campagne de répression d'une guerre injuste. Mais enfin tous convenaient de s'en remettre à l'expérience. Le résultat de l'application de ces lois nouvelles du Droit international tracerait la voie à suivre. Si l'épreuve réussissait, il faudrait les maintenir et peut-être les étendre, en tout cas les corriger dans le sens que le jugement des faits aurait indiqué. Si l'épreuve échouait, il y aurait lieu de revoir ces prescriptions, de les ajuster aux situations, d'en enlever le caractère trop rigide qui aurait fait avorter la conciliation, car toutes les mesures ont en vue la conciliation, aucune la vengeance ou le châtement. Apaiser ou empêcher la violence, c'était le but. Ceux qui veulent faire du *Covenant* un élément d'excitation s'inspirent de leurs passions et non de la pensée qui a conçu l'œuvre.

Aucune expérience ne devait être plus décisive que celle des sanctions de l'article 16. Leur caractère violent avait toujours fait hésiter à les mettre en jeu dans des circonstances où leur légitimité n'apparaissait pas évidente. Le Japon même y avait échappé au moment de son expédition en Mandchourie. Enfin, pour la première fois, une puissance est soumise à cette épreuve en 1935. Le blocus partiel lui est appliqué, la rupture économique et financière la frappe. Au bout de quelques mois, l'inutilité de ces mesures ne fait plus de doute. Les sanctions ont, il est vrai, privé de quelques ressources, le gouvernement italien et causé quelque souffrance au peuple, mais elles n'ont rien empêché, rien entravé. Ceux qui les appliquaient en ont plus souffert que ceux qui les subissaient.

L'expérience a donc été tentée et elle a échoué. D'après les principes mêmes qui ont guidé les auteurs du pacte lorsqu'ils s'en remettaient sagement aux leçons de l'expérience future, il faudrait supprimer les mesures inefficaces. La menace des armes est la seule qui puisse faire reculer une nation se préparant à la guerre, parce que cette menace risque de rompre à son détriment l'équilibre des forces à engager. Puisque pour bien des causes : manque d'universalité, crainte de bouleversements intérieurs, doutes sur la légitimité de la mesure, l'application des sanctions économiques et financières s'est terminée par un échec, qu'on lui laisse désormais le caractère d'une mesure facultative, comme ce fut le cas, en fait, avant le pacte, dans la guerre de 1914 à 1918; mais qu'on aménage d'une façon plus précise l'obligation de l'appui militaire, naval et aérien, de la part des puissances qui y ont un intérêt direct, en faveur d'un Etat victime d'une agression non provoquée.

L'idée de faire céder la théorie souvent mal adaptée aux circonstances devant un réalisme pratique inspirera, il faut l'espérer, les réformateurs qui auront la lourde tâche de rendre plus efficaces les méthodes de Genève.

JOSEPH MÉLOT.
Ministre plénipotentiaire.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Malines⁽¹⁾

Au milieu des vacances m'arriva d'Allemagne une invitation au Congrès hitlérien de Nuremberg, et je prenais la plume pour l'accepter, quand tomba sous mes yeux une *Libre Belgique*, annonçant le Congrès de Malines.

Etait-ce coïncidence? — était-ce la voix du sol natal? — était-ce le souvenir de mon père revenant autrefois d'Italie par devoir électoral? — toujours est-il qu'après un instant d'hésitation l'affaire fut réglée, car si Nuremberg semblait passionnant au point de vue de l'information, Malines était de chez nous.

Je gagnai donc la ville de Saint-Rombaut et, faut-il le dire? l'accès fut pénible. A Bruxelles, des guichets encombrés, un premier train manqué, — un second, débordant d'une foule épaisse, — enfin, la gare, si plate et si banale, de la ville épiscopale, rien dans tout cela n'exaltait les imaginations.

Mais voici que, peu à peu, l'impression changea. Des jeunes hommes aux chemises claires, des jeunes filles brillantes comme des fleurs dans leurs corsages multicolores, des prêtres, des moines de toutes robes remplissaient d'une joyeuse animation les rues et la Grand'Place.

Dès la première séance, les cœurs commencèrent à s'épanouir. Réunis sur une estrade, les cardinaux de France, de Pologne, de Hongrie représentaient la Chrétienté. L'Episcopat, des hommes d'Etat, des hommes d'œuvre — Wallons et Flamands — résumaient la Belgique.

Le cardinal van Roey prononça des paroles de sagesse et de paix, et, tout à coup, pour les souligner, des voix cristallines, celles des petites enfants, invoquèrent l'Esprit divin en ces mots qui retentissent à travers les siècles :

*Venez, Père des pauvres
Venez, Lumière des cœurs,
Réchauffer ce qui est glacé,
Redresser ce qui est torqué.*

et, en vérité, sous ces accents pénétrants, l'indifférence, la méfiance, la glace des cœurs commencèrent à fondre, et l'image de l'Eglise et celle du pays, se dessinèrent à nos yeux.

A la sortie : la rencontre de vieux amis, — au fond de sa barbe de patriarche, le rire joyeux et le regard étincelant du grand maître Servaes — le carillon détachant ses notes d'argent — enfin, les tartines et la bière avalées au coin d'une table — achevèrent de nous mettre de bonne humeur.

Puis vinrent les travaux des sections, le discours apaisant de Jean Bodart, le visage épanoui, les chaudes poignées de main de Mgr Rasneur, et les exhortations des chefs de l'Eglise et de l'Etat pour que, dans le cœur des chrétiens, règne un peu plus de charité.

Enfin l'on se sépara, et tandis que j'errais dans les rues, soudain, au fond d'une ruelle, retentirent des cris joyeux. Assises à de longues tables, des filles de Flandre, en robes claires, chantaient en riant des *lieden* de leur pays. A la table voisine, des jeunes Wallons les acclamaient gaiement. Quand les demoi-

(1) Les circonstances faisant à tout bon Belge une obligation de proclamer la vérité, nous pourrions, si on l'estime utile, essayer quelques conférences sur les questions actuelles. Dans ce cas, il suffirait d'écrire à l'adresse suivante : comte Eugène de Grunne, Wesembeek-Ophem, Brabant (mettre le prénom s. v. p.).

selles finissaient, les garçons entonnaient un chant jociste, et les Flamandes d'applaudir! Ils alternaient ainsi, et c'était si joli, si frais, si gentil, que bientôt tous les spectateurs se joignirent à la fête.

Alors, au coin de la ruelle, les antiques façades, les pignons du Grand Conseil, évocateur des époques glorieuses, la statue de Marguerite d'Autriche, souveraine des temps grandioses, toutes ces pierres vénérables se penchèrent et dirent: « Regardez-nous, les vieilles du pays: le temps ne nous a pas épargnées. Nous voici toutes creusées de rides et de cicatrices. Voyez ces plaies que nous infligèrent des siècles de discorde, et que cent ans de concorde ont à peine eu le temps de cicatrifier. Ecoutez, car ce soir nous avons une leçon à donner. »

Et voici, qu'au-dessus des toits, apparut tout à coup la tour formidable. Elle s'élançait jusqu'au ciel, grimpant d'un seul jet, carrée, puissante, mais si légère, — accrochée à la terre, et cependant escaladant les cieux, — la tour incomparable!...

A sa vue, le sens de la Patrie se réveilla au plus profond de notre cœur. La foule, qui, la veille, m'avait agacé par ses débordements, se transfigura. Elle n'était plus vulgaire, mais toute remplie de bonhomie, — agitée si l'on veut, mais à coup sûr débordante de vie, — brusquée et parfois bourruée, peut-être, mais fière, et avec au fond des regards quelque chose de si sain, de si honnête, de si libre: ce beau peuple de Belgique accroché au sol et solide comme la tour de sa cathédrale, mais capable comme elle de monter jusqu'aux cieux!...

Un instant après, quand un ami vint m'annoncer qu'il partait pour Nuremberg, je ne regrettai plus rien.

* * *

Le soir même, une coïncidence me fit rencontrer un voyageur arrivant de Russie, et, durant une heure, je l'entendis décrire ce pays extraordinaire, ce pays de foules sordides et de femmes aux yeux tristes, ce pays où le foyer de famille se réduit à deux chambres, une salle de bains, et une seule cuisine pour deux ménages; où l'homme et la femme, unis et désunis à prix réduits, s'en vont chaque matin à l'usine, après avoir déposé leur progéniture dans une crèche commune; où les dernières églises, à l'usage des vieux, se ferment l'une après l'autre; où à l'antique métropole de la sainte Russie se substitue peu à peu une gigantesque ville américaine, dont le chef-d'œuvre est, paraît-il, un métro considéré comme un prodige!...

Et alors, pendant la nuit, une vision d'épouvante s'empara de mon esprit:

Chez nous aussi les choses pourraient-elles changer? Nos carillons cesseraient-ils de sonner? Les tours de nos cathédrales s'abattraient-elles sous la dynamite? Comme il y a quatre cents ans, la discorde civile promènerait-elle de nouveau ses bandes hurlantes à travers les cités? Ce pays, dont en 1550 Guichardin écrivait qu'il était le plus puissant, le plus hardi, le plus noble et le plus illustre du monde, et qui, cinquante ans plus tard, voyait sa splendeur s'évanouir et toutes ses richesses tomber aux mains des étrangers, — ce pays pourrait-il de nouveau parcourir le même calvaire? Ce qui serait plus triste encore, ces regards honnêtes, ces faces graves ou rubicondes, ces accents d'amicale bonhomie se transformeraient-ils en coups d'oeils sournois, en rides mornes, en invectives haineuses? Le tumulte joyeux de nos cités ferait-il place à un esclavage sans espérance? Et à l'accent des chants divins plus jamais les âmes ne pourraient-elles, aux pieds du Créateur, s'humilier dans leur faiblesse, afin de retrouver leur force et recommencer la montée jusqu'au trône de Notre Père qui est aux cieux?

Et ceci n'est pas une figure de rhétorique, mais sous l'empire

de cette vision je me levai, pris un crayon, et fis le serment qu'aussi longtemps qu'une goutte de sang coulerait dans mes veines, je lutterais pour défendre ces trésors qui, à Malines, s'étaient révélés à mes yeux: notre Foi catholique et notre liberté nationale.

* * *

Or, en Belgique, je ne sais si je m'abuse, mais j'ai l'impression que ces deux choses tiennent ensemble par des liens séculaires.

Elles tenaient ensemble à Courtrai, lorsque, avant d'affronter le choc des chevaliers, les communiens se courbaient sous la bénédiction des prêtres et portaient à leurs lèvres une poignée du sol natal. Elles tenaient ensemble quand les milices de Bruxelles, les Canaris de 89, s'alignaient à côté des dragons de Tongerlo pour renverser la tyrannie éclairée de Joseph II; — en 1830, quand les curés brabançons menaient leurs paroissiens faire le coup de feu sur les barricades, à côté des Liégeois de Rogier; — en 1914, quand, oubliant ses querelles, la Nation se redressait sous le soufflet d'un potentat qui n'avait pas compris l'honneur d'un petit peuple.

A chacune de ces époques la liberté donne la main à la foi, et, chaque fois, les étrangers en eurent le démenti.

Or, à un fait si fréquemment répété, il doit y avoir une raison, et cette raison n'est pas difficile à découvrir.

Nous sommes une des nations les plus fidèles au catholicisme, à ce catholicisme romain dont les rites somptueux, la piété joyeuse, l'humanité, le caractère à la fois mystique et pratique, — sous la houlette de pasteurs sensibles aux besoins matériels comme aux aspirations spirituelles de leurs ouailles, — à ce catholicisme qui imprègne notre caractère national et illumine la vie de millions de citadins et de paysans, ainsi qu'on put le voir le 13 septembre sur la colline de Koekelberg.

D'autre part, nous sommes une des nations les plus diversifiées par la race, la langue, les mœurs; avec cela, un des peuples les plus têtus et les plus âpres d'Europe.

Dans le moindre de nos petits villages, les habitants, s'ils acceptent volontiers les conseils de la bienveillance, entendent cependant faire eux-mêmes leurs propres affaires. Nos soldats de 1914, autant que les autres, savaient se sacrifier; encore voulaient-ils qu'on le leur commandât avec bonhomie, comme s'entendait à le faire Jacques de Dixmude, le meilleur d'entre nos hommes de guerre.

Essayez de brusquer un Belge, cela ne marche plus; mais ainsi que l'observait Charles de Lorraine: « Ces peuples sont très faciles à gouverner par la douceur », et c'est pourquoi, dans ses grandes battues à Tervueren, quand la foule des Bruxellois venait courir dans les jambes des chasseurs, ce bon duc, tout rouge de colère, criait: « F... moi le camp », et ajoutait aussitôt en soulevant son chapeau: « S'il vous plaît, messieurs ».

* * *

Il faut aller plus loin. Peut-être n'est-il pas exagéré de penser que ces deux caractéristiques: l'attachement à la foi chrétienne et le sens de la liberté, sont la marque d'une excellente santé morale et la fleur d'une civilisation millénaire.

Il y a vingt siècles, en effet, une parole fut prononcée, parole émancipatrice, et qui, pour une humanité lasse et perdue dans des sentiers sans issue, fut comme l'aube blanchissante de la véritable liberté: « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu... », ce qui signifie: la puissance, l'autorité humaine, l'Etat, ont leur part, une part indispensable, légitime, respectable dans la société, car ils assurent l'ordre, et par consé-

quent, la vie du corps, et, par là-même l'activité de l'esprit.

Ils ont donc un droit souverain à l'obéissance, au respect, au tribut, car nous sommes des hommes remplis de défauts, débordant de passions et, sans la force jointe à la loi, toute civilisation périrait.

Mais rendez à Dieu ce qui est à Dieu. Or, ce qui est à Dieu, c'est la lumière brillant au fond des cœurs, c'est l'intelligence qui ne doit s'incliner que devant la vérité, la volonté qui ne peut tendre qu'au bien, l'amour qui doit s'enflammer seulement pour les choses saintes. En un mot, la part de Dieu, c'est le souffle divin dont le Créateur pénétra notre limon, afin que nous luttions, que nous aimions, et qu'enfin, à la pointe de l'épée, nous conquérions une destinée grandiose :

Comme la jeune sainte qui prenait les bastilles
Ainsi qu'on prend le ciel, c'est en sautant dedans.

(Cette vérité, d'ailleurs, le génie de Platon l'avait entrevue cinq cents ans avant que le Christ ne la révélât au monde.)

A partir du jour où cette parole retentit, la liberté sort de ses langes. Il n'y a plus de serviteurs, il n'y a plus que des fils. Il n'y a plus ni Juifs, ni étrangers, ni esclaves, ni hommes, ni femmes, il n'y a plus que des enfants de Dieu.

* * *

Or, aujourd'hui, la liberté humaine est de nouveau menacée. Parce que le siècle fit d'elle un abus déplorable, — parce qu'au lieu de la liberté du bien régna celle du mal, qui n'est qu'un esclavage, — parce que la liberté de la vertu fit place au dévergondage et à la sarabande de tous les vices; — parce que l'on inventa cette doctrine bestiale et soi-disant scientifique de la lutte pour la vie, c'est-à-dire une législation pour bêtes féroces d'après laquelle le plus fort a le droit et dans un sens, il aurait même le devoir, d'écraser le plus faible; — parce que, durant cent ans, l'intellectualité de l'Europe s'est trompée, — alors notre pauvre humanité, ballottée perpétuellement d'un excès à l'autre (c'est pourquoi l'Eglise, qui demeure fixe, sera un signe de contradiction jusqu'à la fin des siècles), pour toutes ces raisons, l'humanité renverse l'idole usée et, à sa place, elle en érige une autre, plus colossale et plus cruelle encore : le communisme.

* * *

Celui-ci est une mécanique où tout homme, toute femme, tout petit enfant sont réduits au rôle d'engrenage. Comme dans une machine les engrenages doivent constamment être graissés, ainsi dans l'Etat communiste les citoyens doivent être engendrés, engraisés, instruits et logés par les soins du gouvernement.

Cela fait, la mécanique se met en branle : instrument formidable ! Elle tourne, elle roule, les rouages fonctionnent à merveille, et la machine produit. Elle produit cent mille tonnes d'acier, cent millions de boutons de culotte, des kilowatts par milliards, des montagnes d'imprimés, de journaux, de manuels, des kilomètres de films, des hectares de théâtres.

Mais savez-vous ce qu'une pareille machine ne peut jamais produire ? C'est un sourire.

Non, car dans ce système, les hommes ne sont plus liés par les liens de la nature, mais uniquement par ceux de l'économie et de la production. Si un individu produit un bouton de culotte, il vaut un centime; s'il en produit un million, il vaut un million de centimes; exactement comme dans un troupeau, le bœuf qui gagne le plus de poids vaut le plus d'argent.

Quand on y songe, c'est une chose épouvantable, ce ravalement de l'homme au rang de rouage.

Pensez-y un instant. Les parents aiment-ils leurs enfants, et les maris, leur femme, à la mesure de leurs biceps ? Un fils paralytique, une sœur impotente dont le regard reste seul lumineux au fond d'un abîme de souffrance, ne nous sont-ils pas plus précieux que les voisins les plus productifs ?

La vieille bonne qui vit mourir nos parents et qui sourit avec indulgence à nos faiblesses, n'est-elle pas plus chère à nos cœurs, que l'ascenseur, l'incinérateur et l'aspirateur électrique ?

Ainsi l'âme humaine recèle des trésors qui ne se mesurent pas en termes matériels.

Qu'est-ce que cela me fait d'avoir à ma disposition dix Packard 40-chevaux, si je ne suis pas capable de me promener bras dessus bras dessous avec un vieil ami, devant un horizon de lumière, sans prononcer un mot, mais communiant en silence, dans la paix de la nature.

Quel plaisir puis-je éprouver devant une salle de bains immaculée ou un W.-C. à chasse perfectionnée, si, sous prétexte d'hygiène, on ne me permet plus de caresser mon vieux chien, de plonger mon regard dans ses yeux fidèles, et de jouir de sa compagne silencieuse ! Les concerts les plus grandioses me transporteront-ils jamais au Paradis, ainsi que le fit autrefois une voix solitaire chantant de vieux airs sur la rive d'un étang, au fond des bois ? Des kilomètres de musées, inspectés sous la conduite d'agents Cook, pourront-ils nous émouvoir comme une aube d'automne, quand le brouillard léger traîne ses voiles au fond de la prairie enclose ? Et enfin, que valent des milliards distribués en assurances sociales, à côté du baiser qu'une jeune reine dépose de tout son cœur sur la joue d'un petit enfant, et à côté du sourire dont la tendre sainte salue chaque matin un vieillard paralytique et acariâtre ?

Ah ! délivrez-nous, Seigneur, de ces émotions en série, de ces sensations en paquets, de ces bonheurs à la grosse, dont certains veulent nous accabler, et permettez à chaque âme de s'épanouir sous le regard de Dieu.

Laissez-nous créer des foyers, en épousant la femme de notre cœur (ce qui ne signifie pas celle de nos passions fugitives) et quand même son volume, son poids, ses caractéristiques anthropologiques, anthropométriques, raciques, physiologiques et sociologiques, ne seraient pas ce qu'exigent le médecin ou le gendarme du coin, cependant, je veux lui rester fidèle

Puisque son beau sourire et son jeune regard
Emplissent mon destin, de l'une à l'autre mort.

Dans nos foyers, tout naïfs, tout étroits, tout antiréglementaires qu'ils puissent être aux yeux d'une bureaucratie pédante, laissez la mère bercer ses enfants et leur faire la lecture, quand même ils s'assiéraient autour d'une table branlante et sous une lampe fumeuse. Peut-être aussi la prière du soir ne se fera-t-elle pas selon les prescriptions de la raison ministérielle; peut-être le papa s'endormira-t-il au milieu de l'examen de conscience, et les enfants ne pourront-ils plus contenir leur fou-rire; cependant ces humbles joies et ces saintes peines familiales tisseront au fond de nos cœurs une toile d'or pour le reste de la vie.

Ainsi, depuis l'empereur jusqu'au plus pauvre des mendiants, les existences humaines naissent, grandissent, chantent, non comme des mécaniques mais comme des harmonies, des prières, des hymnes précieuses, et nos maisons ne sont plus des casernes mais des foyers.

Or, ne nous ne le dissimulons pas, ces trésors sont menacés. L'individu, l'âme, la qualité, la vertu ne valent rien aux yeux de certains philanthropes qui ne comprennent que la foule, la masse, la quantité, la solidarité.

P. DERAMAUT & R. FAUCHILLE

9. Rue Morétus
BRUXELLES
Téléphone: 21.57.83



PROTECTION
ET
DÉCORATION
DU
CHAUFFAGE

DEMANDEZ
DOCUMENTATION



PROTECTION ABSOLUE
EFFICACITÉ GARANTIE

TABLETTES DE RADIATEURS
CACHE-RADIATEURS
FERRONNERIE D'ART

Toutes les Applications de la Tôlerie

INCOMPARABLES
COMME TOUTE LA GAMME DES...

3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •

3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •



JACQUES
A 1 FRANC LE GROS BATON

Certains ont pour idéal une civilisation de termites où toute vie personnelle serait sacrifiée à la communauté, où, comme ces animaux aveugles et à peu près inconscients, nous traînerions depuis la crèche officielle jusqu'au cimetière commun une existence rampante dans un bonheur indivis.

En vérité, ce serait, là, littéralement, une civilisation d'insectes..

Mais, tonnerre de Dieu! nous ne sommes pas des insectes. Nous sommes des Belges, et ce que nos ancêtres défendirent, nous le défendrons à notre tour.

* * *

Nous n'allons pas nous laisser réduire en esclavage, ainsi que les brumeux rêveurs des bords de la Néva. Bien au contraire, pour gagner la bataille nous allons immédiatement passer à l'offensive.

Seulement, avant de nous lancer à l'assaut, sous le feu des mitrailleuses, nous prendrons des leçons au Congrès de Malines, — car les batailles des vrais croyants ont ceci de particulier qu'elles n'ont pas pour objet d'exterminer des vies, mais de tuer des vices. Et, pour commencer, il ne s'agit pas d'extirper ceux des autres. Ce serait, en vérité, bataille trop commode, et bien piteuse action, que de s'attaquer aux pauvres vices d'un malheureux mineur ou d'un infortuné débardeur, tout en négligeant les colosses qui siègent au fond de nos coffres-forts, dans nos salons, et sur nos canapés.

Or, ces compagnons de ténèbres si bien représentés au spectacle du Heysel, ils sont sept, et leurs noms sont : Orgueil, Avarice, Luxure, et ceux des autres lisez-les dans le catéchisme.

Contre ces ennemis, la lutte commence à l'âge de sept ans, dure jusqu'à la mort, et tout être humain y souffre des défaites cuisantes.

Mais, heureusement, pour ce combat inégal (un pauvre homme contre sept grands diables), le Général a forgé trois armes merveilleuses.

La première est un bouclier inébranlable, un blindage à toute épreuve. Sur notre terre, les blindages les plus épais finissent par succomber dans la lutte contre le canon et, au Jutland, sous les bordées des 305 m/m., les cuirassés s'abîmaient au fond de l'eau, et les croiseurs de bataille volaient en l'air comme de grands feux d'artifice.

Mais le vaisseau de notre foi, lui, n'a rien à craindre. Ce n'est qu'une faible barque, mais aucune tempête jamais ne put le submerger,

Puisque ce beau navire c'est la barque de Pierre
Qui toujours fluctuante et toujours batelière
Racle de ses filets le fond de la rivière
C'est cette unique nef

Tenue par un vieil homme, armé de quelque bref,
Toujours en plein péril et toujours sans grief.

La deuxième arme n'est qu'un rameau, un brin d'olivier, ou peut-être chez nous une branche de saule, de ces gros saules courts, dont la pousse au printemps, au bord de nos ruisseaux, semble l'aile d'un ange, — de l'ange aux ailes vertes indiquant au pêcheur la voie du Paradis. Et ce petit rameau, c'est la jeune espérance.

La troisième arme est un glaive brillant, une épée flamboyante, Elle a pour mission non de percer les corps, mais de toucher les cœurs, de les illuminer et de les réchauffer aux ardeurs de la charité.

Cependant si, tout seuls, nous devons affronter une pareille lutte, le découragement nous gagnerait. A ceci également le Général a paré. Une arrière-garde immense nous soutient, formée

de tous les morts, des saints, — prophètes, patriarches, — de nos anciens patrons, Hubert, Rombaut, Bavon, Gudule, Dymphne Waudru, — des héros nationaux, Godefroid, Baudouin, Léopold,

Et de ceux qui s'appellent de nos noms de famille
Du nom de nos parents et de fil en aiguille
Du nom de nos aïeux et jusqu'à l'horizon
Du nom de notre race et notre paroisse.

Quant au corps de bataille, il se compose de ces millions de braves répandus dans le monde, prêts à répondre à l'appel, pourvu seulement qu'on le leur fasse entendre.

Enfin, l'avant-garde, la pointe, l'extrême-pointe sont la jeunesse, cette belle jeunesse, claire, ordonnée, joyeuse qui se manifesta au stade du Heysel.

* * *

Telle, et lançant des appels non de mépris ou de haine, mais de respect et d'allégresse, telle se présente cette armée que le 13 de septembre nous vîmes massée sur la colline dont le nom même « Koekelberg » retentit ainsi qu'un cri de joie, un cri d'aube, le chant du coq à l'aurore, dans les cours si propres et si honnêtes de toutes les fermes de Belgique.

Et maintenant, armés et encadrés, partons en guerre, non la guerre de l'extermination, mais la belle aventure de l'illumination, afin qu'au-dessus des campagnes et des pauvres ruelles, et jusque chez les peuples assis à l'ombre de la mort, le ciel s'éclaire, le Paradis s'entr'ouvre, et que dans les cœurs retentisse à nouveau le cantique éternel :

*Gloire à Dieu dans les cieux, et
Paix sur la terre, aux hommes de bonne volonté.*

Comte EUGÈNE DE GRUNNE.

LE PORTUGAL DE SALAZAR (1)

Le poète national et l'épopée portugaise :

Luiz de Camoens et ses « Lusiades »

« Ci-gît Luiz de Camoens, prince des poètes de son temps. Il vécut pauvre et misérablement, et mourut de même. » Telle est l'épithaphe que, seize ans après la mort de Camoens, un de ses admirateurs, Goçalo Coutinho, fit graver sur sa tombe.

L'épopée baroque

Tout Camoens, toute sa vie et toute son œuvre sont dans cette épithaphe. Que le génie soit un long malheur, la poésie, un don funeste du ciel; que le poète soit destiné à être malheureux, persécuté, incompris, c'est un mythe romantique. Mais je ne

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits*, numéros des 3 avril, 12 juin, 10 et 31 juillet 1936.

puis m'empêcher de faire ici un rapprochement. *Les Lusiades* ont paru en 1571; l'*Araucana* fut publiée en 1569, deux ans plus tôt; la *Jérusalem délivrée*, dix ans plus tard, en 1580-1581. Or, les trois grands poètes de ce que j'appellerai l'épopée baroque, Camoens, Ercilla et le Tasse, furent incompris, malheureux, persécutés. On connaît la vie errante et douloureuse de Torquato Tasso, son internement qui dura sept années, tout ce qu'il souffrit dans son esprit, dans son cœur et dans son corps. On sait moins que le Castillan, le Madrilène Alonso de Ercilla, dont la vie offre tant de ressemblance avec celle de Camoens, navigua et combattit comme lui, prit part à la sanglante expédition contre les Araucaniens du Chili, ce qui lui donna le titre et le sujet de son poème, suivit Mendoza dans son voyage d'exploration à la Terre de Feu, fut condamné à mort à la suite d'une querelle, grâcié sur l'échafaud, dut néanmoins subir un long emprisonnement, entreprit de nouveaux voyages, et mourut à Madrid, comme Camoens à Lisbonne, dans la pauvreté et dans l'oubli. Ce rapprochement s'imposait et semble justifier la conception romantique du génie. Elle a au moins ceci de vrai que plus on s'élève, plus on s'isole. Mais l'époque où vécurent ces trois poètes nationaux explique leurs aventures et leurs malheurs.

* * *

C'est l'époque des grandes découvertes et des grandes colonisations, l'époque où l'on peut dire que le monde, enfin, est, dans toute son étendue, révélé. Comment ces terres nouvelles, ces peuples nouveaux, ces navigations lointaines, ces éblouissantes aventures, en un mot cette épopée n'aurait-elle point inspiré des poètes? Comment n'aurait-elle point suscité des poètes parmi ces guerriers et ces marins qui s'en allaient, sur les caravelles aux voiles latines, à la conquête de l'inconnu? Ou comment n'aurait-elle point donné envie à des poètes d'aller vivre, avec les conquistadors, la poésie de l'Amérique, de l'Afrique ou des Indes? Il ne faut pas oublier que l'Europe était devenue étroite, qu'elle avait trop d'hommes, qu'il fallait s'en exiler si l'on voulait trouver de l'avenir. Il ne faut pas oublier non plus que les vieilles formes du Moyen âge achevaient de se dessécher sur du vide, mais que l'esprit du Moyen âge était toujours vivant dans ce qu'il avait de plus héroïque : la chevalerie et la croisade. Et puis il y avait la Renaissance, avec son besoin d'action, sa fièvre de curiosité, sa confiance dans les hommes et dans la nature, son optimisme.

Cependant la Renaissance commençait de s'épuiser, elle aussi. L'humanisme gréco-latin, l'humanisme en tant qu'imitation de l'antiquité, avait quelque chose d'artificiel; on ne pouvait plus se contenter de sa poésie encombrée d'érudition, de sa mythologie en train de dégénérer en un système d'allégories. L'humanisme avait été une éducation que tous avaient subie et dont tous avaient profité. Mais, trop savant et trop aristocratique, l'humanisme tendait à isoler les esprits des hommes et de la vie, à les enfermer dans une bibliothèque. Cela n'était plus possible en cet âge d'action et de découvertes, de conquêtes et de guerres. Non, il n'était plus possible de rester distant et dédaigneux à l'égard du « profane vulgaire », quand ce profane vulgaire était lui-même entraîné par le dynamisme de l'époque. On se mit donc à éprouver le besoin d'être moderne, après avoir éprouvé celui d'être antique. L'humanisme avait voulu être humain. Mais l'humanité de l'humanisme n'était, à son point de départ, qu'une réaction contre l'ascèse et contre le verbalisme scolastique; cette humanité, c'était une certaine philosophie faite, contre l'ascèse, de confiance dans la bonne nature; c'était, contre la scolastique, une forme de culture : les *humaniores litterae*. On était humain pour soi, mais on se détachait de la masse,

comme on dirait aujourd'hui. Tout à coup, on veut y rentrer, vivre de la vie collective.

Mais cette vie collective, c'est alors la vie nationale. Nous sommes, en effet, à un moment où se forment les Etats modernes, où les peuples prennent conscience de leur existence et de leurs énergies. Le poète redevient le porte-voix de sa nation. Il abandonne le latin pour s'exprimer en langue nationale. Il transfuse des sentiments nationaux dans des genres littéraires qu'il a reçus de l'humanisme.

Or, le premier de ces genres est l'épopée, conçue et traitée d'après les modèles antiques, d'après l'*Iliade* et l'*Enéide*. Il est naturel qu'au spectacle de tant de grandes actions, de tant de guerres et de conquêtes, le poète ait songé à composer des épopées nationales. Ainsi nationalisme et humanisme se mêlent. Celui-ci justifie celui-là. On cherche à rattacher l'origine des peuples aux héros et aux dieux de l'antiquité, les Français à Francus, fils d'Hector — vieille légende, d'ailleurs, racontée par Frédégair — et les Portugais à Lusus.

Mais l'époque est aussi religieuse, elle est catholique. C'est la Contre-Réforme, dirigée aussi bien contre la Renaissance païenne que contre le protestantisme. La poussée ottomane en Europe réveille l'idée de croisade, les nouvelles découvertes réveillent l'idée de mission, de propagation de la foi. L'inspiration chrétienne entre donc dans l'épopée en même temps que l'inspiration nationale.

Voici encore un autre caractère de l'époque : le renforcement de l'autorité politique et religieuse, l'absolutisme royal et l'Inquisition. Celle-ci est particulièrement forte, intransigeante, soupçonneuse en Italie, en Espagne, en Portugal. Le poète est donc surveillé, d'abord par l'Inquisition qui le contrôle dans ses idées et même dans l'expression qu'il donne à ses idées, ensuite par le pouvoir qui est un mécène, mais qui tend à se servir du poète comme d'un instrument politique. Ses écarts de langage et de conduite, son individualisme exposent donc l'écrivain à des rigueurs qui peuvent devenir de la persécution. Car cet âge est celui des cours, donc des intrigues, comme il est celui des guerres et des aventures. Or, la compagnie de soldats et des courtisans est pleine de périls pour le poète. Celui-ci est facilement un incompris. Il est un incompris, parce qu'on le regarde comme une sorte de domestique, un être à gages, et parce que, tout de même, on sent qu'il a plus d'importance et plus d'influence qu'il n'en avait eu naguère. Il est un incompris parce qu'il a, ce poète, toujours depuis la Renaissance et l'humanisme, un sentiment beaucoup plus haut de son indépendance et de sa mission. Souvent en effet, le poète se double souvent d'un guerrier, d'un navigateur ou d'un diplomate. L'action est devenue pour lui « la sœur de rêve. »

Camoens et le Portugal

Luiz de Camoens, c'est le génie portugais incarné dans un homme, exprimé dans une œuvre. Par lui, et par lui seulement, la littérature portugaise entre dans la littérature universelle. Elle y entre au moment, au seul moment, où l'histoire portugaise entre elle-même dans l'histoire universelle, grâce à ces grandes découvertes dont Camoens est le chantre. De même que les grandes découvertes marquent le sommet de l'histoire portugaise, et tout de suite après, c'est la décadence, de même Camoens marque le sommet de la littérature portugaise : le XVII^e siècle qui le suit tombe dans le prosaïsme.

* * *

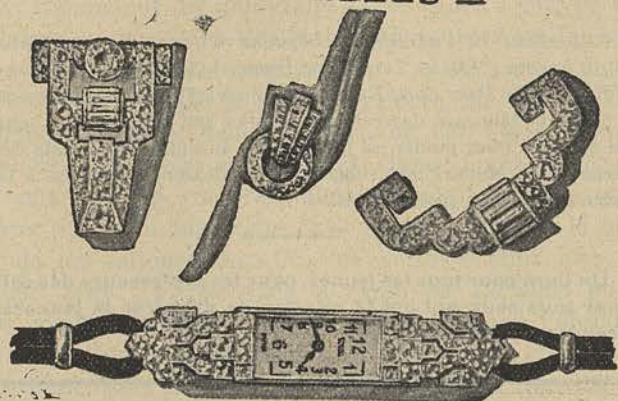
Une nation n'est jamais complète, elle n'a jamais pleine conscience de soi-même jusqu'au jour où elle produit un grand


Fournisseur de la Cour,

SIMONET-DEANSCUTTER

EXPERT.
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFEVRE.
72 rue Coudenberg
— BRUXELLES —



La montre DUOPLAN.

G. VAN THIENEN
28, rue de l'Enclume, Bruxelles

Cadres - Dorure

Spécialité de Cadres pour Tableaux
— Dorure pour Ameublement —
Restaurations

Tél. 12.44.13

Reg. du Comm. : Bruxelles 6033

OSTENDE - DOUVRES

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship « Prince Baudouin »
vous émerveillera.

Grande Maison de Blanc

RUE MARCHÉ-AUX-POULETS
BRUXELLES

Utilisez notre formule nouvelle

Achetez nos Tissus

NOUS VOUS CONFECTIONNERONS :

UNE ROBE

POUR

65 francs

UN MANTEAU

POUR

100 francs

FAÇON IMPECCABLE



Brasserie LÉOPOLD, 55, rue Vautier
BRUXELLES
Téléph. 11'92 70

Ses Bières sont fines et tonifiantes
En fûts et en bouteilles

ÉDITIONS



CASTERMAN

TOURNAI

PARIS

Un nouveau livre du Père Honoré, S. J.

Plus haut, les Jeunes

par le Père Honoré, S. J. In-12, 164 pages. 10 francs

« L'auteur de l'admirable collection d'ouvrages pour l'éducation de la pureté : *Elle et Toi, Jeune Homme!* (12 fr.); *Lui et Toi, Jeune Fille* (12 fr.); *Pour vous, Epoux et Fiancés!* (10 fr.), s'adresse aujourd'hui à la jeunesse des collèges, à ceux qui seront les « hommes » de demain. Pour guider les jeunes gens au milieu du dédale de la vie réelle, le P. Honoré leur suggère des réflexions de nature à faciliter leurs résolutions personnelles. »

Un livre pour tous les jeunes, pour les professeurs des collèges, pour tous ceux qui ont la mission de préparer la jeunesse aux grandes tâches de la vie!

DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

Vous devez essayer les Huiles Multi-Sol-Gulflube :



- 1 Votre kilométrage augmentera de 20 à 25 %.
- 2 Plus de dépôts grâce à leur haute résistance à l'oxydation.
- 3 Elles produisent peu de calamine : d'où mouvement libre pour les segments et soupapes et pas de dépenses de décalaminage.
- 4 Elles résistent aux plus fortes chaleurs de l'été.
- 5 Vous démarrerez facilement en toutes saisons.
- 6 Les coussinets de votre voiture ne seront pas attaqués.
- 7 Meilleur graissage quelle que soit la marque de votre voiture.
- 8 Film d'huile très résistant.
- 9 Elles conservent une grande fluidité en hiver.
- 10 Elles sont raffinées par solvants sélectifs.
- 11 Nos huiles se vendent en gros et au détail.

VOUS LES ACHÈTEREZ PARTOUT EN BELGIQUE, SOUS LA GARANTIE DU DISQUE ORANGE

S. A. DES HUILES SPIDOLEINE

Toutes les huiles pour l'automobile, l'aviation et l'industrie

24, MEIR, ANVERS

Huiles de vaseline, vaselines pharmaceutiques et industrielles

poète — je prends ce mot dans son sens le plus large — pour la lui donner. Le grand poète achève la nation en la sublimant. Il l'achève en l'universalisant. Il lui donne une leçon de grandeur. Il prend au bout de ses dix doigts la nation telle qu'il l'a modelée dans l'héroïsme et la légende, et il montre la nation à la nation. « Voici ce que tu es vraiment, mais voilà ce que tu peux et ce que tu pourrais redevenir un jour. » Tel est l'encouragement du poète à la nation. Car, s'il n'y avait point le poète et son œuvre, la nation se découragerait dans les années médiocres et difficiles, elle aurait le sentiment d'avoir perdu son âme et de ne plus savoir où la retrouver. Les grands faits de l'histoire ne touchent profondément un peuple que si l'on sait les lui raconter, ou plutôt les lui chanter : même le grand historien n'arrive point à toucher un peuple aussi profondément que le grand poète. Nous comprenons donc pourquoi Luiz de Camoens est demeuré, pour sa nation, un phare, comme eût dit Baudelaire — un phare à côté de celui qui se dresse au cap Saint-Vincent et fait tourner ses faisceaux lumineux sur les vagues sombres de l'Atlantique. Camoens mourut en 1579. Lorsque le Portugal célébra, en 1879 et 1880, le troisième centenaire de cette mort, on eut l'idée vraiment nationale de faire copier les *Lusiades*, stance après stance, par tout ce que le pays comptait alors d'hommes marquants, à commencer par le roi don Carlos, et de réunir en volume la reproduction de ces autographes. Oui, en vérité, c'était bien cela qu'il fallait faire : récrire dans la gloire ces *Lusiades* que le Camoens avait composées dans la peine et dans l'obscurité. Seule consécration, seule réparation à quoi il eût été sensible.

Aujourd'hui, sous le nouveau régime, l'auteur de l'épopée nationale est plus actuel que jamais. L'effort du nouveau régime se noue au sien. L'acte colonial qui fonde l'empire portugais en incorporant les colonies à la nation ne procède-t-il pas des *Lusiades*? Salazar ne veut-il point, non agrandir son peuple, mais le grandir? Il apprend aux Portugais que le Portugal n'est pas un petit pays; il fait enseigner une histoire nationale mieux comprise; il renoue son régime, son œuvre à l'œuvre d'Henri le Navigateur, de Vasco de Gama, d'Albuquerque et de Camoens. Celui-ci, déjà mourant, avait vu la conquête espagnole; il avait cru qu'il disparaissait avec sa patrie, et que c'était la fin du Portugal. Il avait écrit sur son lit de mort : « Je finirai donc bientôt mes jours, et tout le monde verra combien j'ai aimé ma patrie, puisque je ne me suis pas contenté de mourir sur son sol, mais que je suis mort avec elle. » Mais ni lui, ni le Portugal ne sont morts. Le Portugal est en pleine renaissance et l'œuvre de Camoens est partout enseignée.

Vie de Camoens

Mais la signification de cette œuvre, quelle est-elle? Et Camoens lui-même, que représente-t-il? Qu'est-ce que l'homme et l'œuvre ont-ils apporté au Portugal et, par delà, au monde moderne, à la littérature universelle?

Il y a, dans la Galice — et l'on sait que cette province espagnole est le prolongement et même, en un sens, l'origine du Portugal — un cap qui porte le nom de Finistère comme celui de Bretagne. Il est situé à peu près à l'angle de la Galice, mais déjà sur cette côte ouest qui, de l'autre côté du Minho, fleuve frontière, se continue par la côte portugaise. Près de ce cap s'élevait un château appelé Caamanos ou Camoes, ou encore Cadmon, château si ancien qu'il est mentionné déjà dans la chronique de Saint-Maxime. Selon la tradition, il fut le berceau de la famille à laquelle il donna son nom. Une querelle entre voisins obligea en 1370 Vasco Pires de Caamanos à quitter sa demeure ancestrale pour se réfugier dans le royaume voisin, avec lequel sa famille avait depuis longtemps des attaches.

Comme il était fort grand seigneur, il fut bien accueilli par Fernand I^{er}, qui le combla d'honneurs et de biens. Il fut le trisaïeul du poète. Camoens est donc un Ibérique de l'ouest, de l'Océan. Il est de cette terre, ou plutôt de ce roc. Sa famille avait pris racine au Portugal depuis plus d'un siècle et demi, lorsqu'il naquit en 1524 ou 1525, probablement à Lisbonne : sur tout cela on ne sait rien de certain.

* * *

Cet homme du roc et de l'Océan a vécu son œuvre. Toute son œuvre, et pas seulement les *Lusiades*. Il l'a douloureusement et tragiquement vécue. Elle porte ainsi une marque personnelle que nulle œuvre poétique du XVI^e siècle ne porte au même degré. Elle est une biographie. Même lorsqu'il emploie les formes impersonnelles et conventionnelles de son temps, c'est l'homme et la vie que l'on découvre dans ses poèmes. Les vers de Camoens sont des documents bien plus nombreux et bien plus significatifs que les rares documents d'archives. Camoens fit ses études à Coïmbre, d'abord au couvent de Santa-Cruce, sous la direction d'un oncle, chanoine régulier de Saint-Augustin, puis à l'université. Il mena la vie, joyeuse et studieuse à la fois, d'un étudiant portugais, mais d'un étudiant humaniste. Guitares, sérénades, amours au clair de lune, promenades dans la campagne, au bord du Mondego, jusqu'au fond de la vallée et jusqu'à la mer; mais aussi l'étude des langues : grec, latin ancien et moderne, italien, espagnol, portugais, mais la poésie et surtout Pétrarque; en même temps, l'histoire, celle de l'Europe et celle du Portugal, histoire et poésie, c'est toutes les *Lusiades*; enfin les cours de théologie et de philosophie. Et déjà se révèle chez le jeune Camoens, et cela est bien portugais, un goût très vif pour ce qui est populaire : chansons, contes, légendes, proverbes. Comme la plupart des étudiants au XVI^e siècle, Luiz amassa durant ses années de Coïmbre une érudition vaste et solide : il savait ce qu'il savait. Il vécut sur ce fonds durant toute sa vie qui ne devait guère, désormais, lui laisser de loisir pour étudier. Mais il n'était en rien un livresque; il était un vivant, sensible et passionné, doux et violent, épris d'action et rêveur; il était un Portugais éternellement mélancolique, voué à la nostalgie et au malheur. Voué surtout à la poésie. Chez lui, comme chez Ronsard, son quasi contemporain de France, l'érudition n'a point étouffé la poésie, elle l'a au contraire alimentée, nourrie. Comme Ronsard, il était lyrique et élégiaque plus encore qu'il n'était épique, s'il a réussi dans les *Lusiades* ce que Ronsard a manqué dans la *Franciade*. Comme Ronsard, il possédait un intense sentiment de la nature. En revanche, bien plus que Ronsard, il avait le sentiment du peuple et le sentiment de l'histoire.

* * *

Après la vie de Coïmbre, la vie de province, Camoens vécut celle de la capitale et de la Cour. Lisbonne, comme le dit M^{me} Virginia de Castro e Almeida dans sa *Vie de Camoens*, était alors la foire du monde. Toutes les races, toutes les religions, toutes les langues, toutes les sociétés. L'Europe et les Tropiques, les grands seigneurs et les mendiants, les mauvaises odeurs et les parfums, la richesse et la misère. Et, dans le port, les vaisseaux qui partaient pour les pays lointains ou qui en revenaient chargés de marchandises. Lisbonne fut pour Camoens l'invitation au voyage et l'initiation à l'exotisme. Elle fut aussi l'invitation à la Cour et l'initiation à la Cour. Luiz était noble, mais il était pauvre, car sa famille était ruinée : son grand-père avait dilapidé la fortune de la maison; son père avait perdu le peu qui en restait à la suite d'un naufrage. Il avait besoin de protecteurs,

et il les trouva, grâce à sa naissance, à sa bonne mine et à son talent de poète. Mais il trouva aussi, à la Cour, les jalousies et les intrigues. Il y trouva enfin l'amour.

Luiz n'aurait été, ni de son âge et de son temps, ni de son pays et de son climat, il n'aurait point été poète sans l'amour. Mais si ce batailleur et ce fougueux a écouté l'appel d'Eros dans sa vie — et d'un Eros dont la face n'était pas toujours blanche — il n'a connu et il n'a voulu connaître qu'une fois l'amour. Cet amour a dominé toute la vie du poète; toute sa vie, le poète lui est demeuré fidèle. Et ce fut pour lui le malheur. Il s'était épris, à la Cour, de Dona Catarina de Atayde, fille de Dom Antonio de Atayde, favori du roi Jean III. On est généralement d'accord sur ce nom, bien que l'on ne sache rien de certain! Camoens a eu la discrétion très noble de ne faire à ce sujet ni révélations, ni confidences. Dans ses vers douloureux et passionnés, il désigne celle qu'il aime, celle pour laquelle et par laquelle il souffre, d'un nom poétique, Nathercia. Nathercia sans doute l'a payé de retour. Mais il avait visé trop haut, et ce fut la disgrâce, l'exil, la misère. Ce fut même, à la suite d'une querelle à main armée, la prison. L'amour pour Nathercia avait brisé définitivement la carrière de Luiz. Il ne lui restait plus qu'une issue et qu'un espoir : la guerre et la mer, la gloire ou la mort.

* * *

Ici commencent les aventures de Camoens. Le poète amoureux, désormais, va vivre la vie du soldat et du marin, du navigateur et du conquistador. En 1549 — il avait alors quelque vingt-cinq ans — il obtient l'autorisation de retourner à Lisbonne, probablement parce qu'il n'était plus nécessaire qu'il en fut éloigné. En 1550 il passe en Afrique et fait sa première campagne aux côtés, dit-on, de son père, capitaine du vaisseau sur lequel il servait. Dans un combat naval il reçut un coup de feu qui lui creva l'œil droit. Le père de Camoens mourut peu après, et son fils revint de nouveau à Lisbonne en 1552. Il revit Nathercia, mais il comprit à son accueil qu'il n'y avait pour son amour plus l'ombre d'un espoir. Alors il décida de mettre entre elle et lui toute la distance qui sépare les Indes du Portugal.

Il s'embarqua au mois de mars 1554 sur le *San Bento*, un des quatre navires que Cabral conduisait aux Indes. A la hauteur du Cap de Bonne-Espérance, la petite flotte fut assaillie d'une si violente tempête que trois des bâtiments furent jetés hors de la route et que seul le *San Bento* put aborder à Goa au mois de septembre. Peu après, Camoens s'embarqua de nouveau pour une expédition contre le roi de Pimenta ou de Combé. En 1555 il croise avec la flotte portugaise dans la mer Rouge, mais sans parvenir à rencontrer les Maures, puis il va passer la mousson d'hiver à Ormuz. Il rentre à Goa au mois d'octobre 1555. Là, un pamphlet qu'on lui attribue contre le nouveau gouverneur lui vaut la prison, puis l'exil aux Moluques. Cet exil dura trois ans durant lesquels on est mal renseigné sur lui : on croit qu'il fut déporté à Malacca, qu'il visita l'île de Ternate, qu'il s'établit à Timor. C'est là qu'il aurait appris la mort de Nathercia. L'arrivée d'un nouveau vice-roi lui revalut un regain de faveur. Il fut nommé curateur des successions vacantes à Macao. Il s'y rendit en 1559. Il y vécut dix-huit mois dans une aisance et une tranquillité relatives. On montre encore près de Macao la grotte où il se réfugiait, dit-on, pour travailler à ses *Lusiades*. En 1560 il fut rappelé à Goa; mais, durant le voyage de retour, le vaisseau qui portait Camoens fit naufrage sur les côtes de la Cochinchine. Camoens perdit le peu qu'il avait amassé et ne sauva que son poème. Lui et son fidèle esclave de Java, celui que ses biographes appellent tantôt Jean, tantôt Antonio, furent enfin recueillis par des familles chinoises au bord du fleuve Mekong. Tous deux

parvinrent à rentrer à Goa en 1561. Mais, ici, le gouverneur avait encore changé, les ennemis de Camoens étaient toujours là. On l'accusa de malversations dans l'exercice de sa charge à Macao et on l'emprisonna pour la troisième fois. L'accusation fut reconnue vaine; on ne le garda pas moins en prison pour une vieille dette. Le gouverneur ayant changé pour la troisième fois, Luiz vécut tranquille jusque vers la fin de 1567. Soudain, il prit la décision de rentrer à Lisbonne. Comme il était sans argent, il emprunta le prix du voyage à un certain Pedro Baretto qui se rendait à Sofala pour prendre le commandement de cette place située sur l'océan Indien, en Afrique orientale. Mais le dur Baretto l'y abandonna sans lui laisser aucune ressource. Il y végéta dans le plus complet dénuement jusqu'au moment où des amis, venant de Goa en route pour Lisbonne, vinrent le délivrer et l'emmenèrent avec eux. Enfin, vers le mois de mai 1570, Camoens fut en vue de Lisbonne, après une absence qui avait duré plus de dix-sept ans.

* * *

Ses malheurs n'étaient point finis. En 1571 il publia son poème qui eut tout de suite un succès inattendu, puisqu'il fallut tirer une seconde édition la même année. Mais le poète n'obtint qu'une petite pension, insuffisante pour vivre, avec l'ordre de résider à Lisbonne. Il habitait une petite chambre dans une maison qui appartenait à l'église et au couvent de Santa-Anna, église et couvent de religieuses franciscaines. Bientôt sa misère devint si grande que le fidèle Javanais s'en allait, la nuit, mendier pour son maître. Mais, dernier malheur, le fidèle Javanais mourut. Camoens, qui depuis longtemps ne pouvait plus écrire, tomba gravement malade et fut transporté à l'hôpital. Il y mourut peu après le désastre d'Alcazar-Quivir au commencement de 1579, à l'âge de cinquante-cinq ans, assez tôt pour prévoir que son pays allait tomber sous la domination espagnole. Il fut enterré pauvrement dans l'église de Santa-Anna. Ses malheurs avaient fait une impression si profonde que personne ne voulut habiter la maison où il avait vécu.

Après la mort, le destin ne cessa de le persécuter. L'église de Santa-Anna fut détruite en 1755 par le tremblement de terre. Ceux qui la reconstruisirent vingt ans plus tard ne pensèrent même point à la tombe du poète : ou en avait oublié l'emplacement. Il fallut attendre le XIX^e siècle pour qu'une commission d'archéologues fut chargée d'entreprendre des fouilles dans le sol de Santa-Anna. On exhuma beaucoup d'ossements presque réduits en poussière. On les recueillit en pensant que parmi ces ossements devaient se trouver les restes du poète, et on les déposa dans l'église de Belem, à côté de Vasco de Gama.

Les « Lusiades »

C'est par les *Lusiades* que le nom de Camoens appartient à la littérature universelle. Mais cette épopée n'est pas la seule œuvre du poète, ni la plus émouvante, ni la plus personnelle. Camoens a composé des sonnets à la manière de Pétrarque, des églogues à la manière de Virgile et de Sannazar, des odes à la manière d'Horace, des élégies à la manière de Catulle et d'Ovide, des comédies à la manière de Plaute, des drames à la manière de son grand compatriote Gil Vicente. En un mot, il a fait ce que faisaient tous les poètes de son temps, et de la même façon imitatrice. Ses chefs-d'œuvre les plus achevés sont de petites pièces, des sonnets. C'est là où on le trouve lui-même avec sa sensibilité, sa mélancolie; c'est là que l'on découvre ce qu'il a aimé, ce qu'il a souffert, ce qui l'a parfois distrait et consolé.

Mais les *Lusiades* n'en demeurent pas moins son grand œuvre, l'œuvre de toute sa vie. Il semble bien qu'il en eut la première

idée lorsqu'il était étudiant à Coïmbre. Il aimait à suivre le cours du Mondego, pour arriver en vue de la mer. Dans un sonnet consacré à ce fleuve, il dit : « Le destin, ce maître de l'âme, pourra bien m'entraîner vers de nouveaux pays, vers des contrées étrangères que m'offrent les vents et l'étendue de l'océan. » C'est qu'à cette heure tout le pays, toute la jeunesse regardaient vers l'Océan et les terres lointaines, c'est que tout le Portugal était saisi par la fièvre des grandes découvertes. Vasco de Gama venait de mourir quand Luiz de Camoens venait de naître ou allait naître : Gama est mort en 1524, le grand Albuquerque était mort en 1515. La période héroïque des navigations et des conquêtes était donc terminée : Camoens n'avait qu'à se retourner pour la voir derrière lui, tout entière et toute proche. L'empire portugais maintenant était fondé, les relations régulières étaient établies entre cet empire et la métropole. L'empire, pour le jeune Portugais, ce n'était plus l'aventure, c'était l'avenir, et l'on pouvait y faire carrière.

De Coïmbre, l'étudiant Camoens ne voyait pas la mer, ni les vaisseaux; pour les voir, il lui fallait ou descendre le fleuve, ou monter sur les hauteurs voisines. Mais, à Lisbonne, il y avait le Tage, il y avait les vaisseaux, les arrivées et les départs, il y avait déjà tout l'empire. C'est à Lisbonne que Luiz écrivit les premiers chants de son poème, ou peut-être à Santarem, alors qu'il était exilé de la capitale et de la Cour. Désormais, cette œuvre ne le quittera plus. Il la continue au Maroc, à Ceuta; il en a presque terminé six chants avant de partir pour les Indes; il la reprend à Goa, il l'achève à Macao, il la revoit à Sofala; en 1570, à Lisbonne, il y ajoute une dixième et dernier chant. Il a donc travaillé aux *Lusiades* la moitié de sa vie. Il a vécu les *Lusiades*. Ce qu'il y décrit, il l'a vu. Et je pense à ce manuscrit qu'il a emporté de sa patrie, qu'il a remporté dans sa patrie, qu'il a composé sur la terre et sur les eaux, dans la fumée des combats navals, en vue du Cap de Bonne-Espérance, dans son logis de Goa, cependant que le soleil étincelait sur les coquilles de nacre incrustées dans les petits carreaux des fenêtres, ou sur la mer Rouge, alors que le vent ne voulait plus se lever, dans la torride chaleur d'Ormuz ou dans la grotte granitique de Macao. Je pense à ce manuscrit sauvé des eaux, sur la côte de Cochinchine, et tout imprégné du sel de la mer. Je pense à ce manuscrit qui eut besoin de quatre continents pour être complet : l'Europe, l'Afrique, l'Asie et l'Océanie.

* * *

J'ai lu deux fois les *Lusiades*. La première fois dans ma ville natale, à Fribourg, lorsque j'étais collégien. J'avais alors des enthousiasmes successifs et, pendant quelques mois, j'eus celui des épopées. Après l'*Iliade*, l'*Odyssée*, l'*Enéide*, la *Divine Comédie*, la *Jérusalem délivrée*, le *Paradis perdu*, les *Martyrs* et la *Messiede*, je lus Camoens dans une traduction de 1841, celle de Ferdinand Denis : de cette première lecture il ne m'est resté que l'épisode du géant Adamastor. La seconde fois, ce fut tout récemment, aux cours de mon voyage au Portugal. Bien préparé par la *Vie de Camoens*, que M^{me} de Castro a écrit d'une manière si vivante, colorée, évocatrice, et par mes études portugaises, j'arrivai enfin à comprendre ce long poème et à l'aimer. J'en terminai à Lisbonne même la seconde lecture. En souvenir de mon adolescence, j'avais emporté avec moi la traduction Denis, petit volume relié en vert. Et, quand nous traversions les Espagnes, je demandais souvent à mon compagnon portugais de me réciter, dans la langue originale, les stances, larges, sonores et graves, qu'il savait par cœur.

Dans l'ensemble, les *Lusiades*, reconnaissons-le, datent. Beaucoup de parties ont vieilli et sont franchement ennuyeuses,

même dans l'original. Le genre est démodé et nous paraît faux. C'est une grosse machine d'apparat avec des décors poussiéreux et des costumes fripés. Le merveilleux chrétien et le merveilleux païen s'y heurtent. Il y a cette « cure de repos » au milieu de Vénus et des nymphes qui nous choque par sa fausse et intempesitive sensualité. L'apparition du géant Adamastor touche au grotesque. C'est également une œuvre érudite, savante, dont presque chaque vers a besoin de notes et de commentaires. Pour les goûter, ces *Lusiades*, il faut un effort historique.

Mais on en est tout de suite récompensé; tout de suite, on sent que l'on est en présence d'une grande œuvre. De fait, première épopée qui ait été écrite en langue moderne, et première épopée baroque, les *Lusiades* sont, dans l'ensemble, une réussite. Le génie d'Ercilla est bien inférieur à celui de Camoens; l'*Araucana* est d'ailleurs une chronique plutôt qu'un poème, œuvre d'une époque et d'un milieu où l'on hésitait entre la prose et le vers pour écrire l'histoire. La *Jérusalem délivrée* souffre de n'avoir point été vécue; elle rappelle trop l'opéra, et Boileau n'avait pas tout à fait tort lorsqu'il méprisait le clinquant du Tasse; et puis, elle n'a point cette vérité historique des *Lusiades*, on n'y sent avec autant de force, et la nation, et l'homme.

Car l'homme est tout entier dans son œuvre. Il y est avec ses qualités et ses défauts. Camoens ne devait pas être un être facile, un bon caractère. On le devine sensuel, violent, rancunier, orgueilleux, batailleur. Après tout, il est un gentilhomme, un marin, un soldat. Il a le goût de l'aventure, il aime le péril autant que le repos. S'il est parti, c'est que le Portugal était trop étroit pour lui. Mais quel robuste pour avoir supporté tout ce qu'il a supporté! Camoens est un fort, habitué à la lutte, aux privations, à la gêne. Il a une volonté tendue, inflexible, un sentiment tout chevaleresque du point d'honneur. Il manque de souplesse, son col est roide et il ne sait point flatter : c'est pour cela que, s'il a réussi sa vocation, il a manqué sa carrière. Les déceptions, les souffrances et les malheurs de sa vie l'ont grandi en dignité, mais elles l'ont rempli d'amertume. Car il était clairvoyant, pénétrant d'hommes. Il a vu tout de suite le vice fondamental de l'empire portugais, les causes de la décadence, et il a pressenti que tout irait mal : on lui a fait payer ce rôle de Cassandre qui déplaît toujours aux profiteurs et aux optimistes. Vers 1555 il écrivit à Goa des stances virulentes contre la cupidité, les rapines, les mœurs dissolues, les vices, les inconséquences, les folies de ses compatriotes aux Indes. Camoens ne connut jamais l'art de plaire.

Mais quelle sensibilité! Quel artiste! Camoens est d'abord un maître de la langue et du vers. Immédiatement avant lui, le poète Sa de Miranda avait rapporté d'Italie l'hendécasyllabe iambique, et ce vers transforma complètement la poésie portugaise, comme l'adoption du grand alexandrin transforma la poésie française, la fit passer de l'état médiéval à l'état classique, moderne. L'influence du latin, l'effort des humanistes avait épuré, fixé la langue. Camoens reprit l'œuvre de Miranda et des humanistes et on peut dire qu'il l'acheva. Ce fut lui qui donna au vers portugais toute son ampleur et toute sa souplesse, qui le rendit capable de tout exprimer. Les octaves qui s'enchaînent pour former les *Lusiades* sont comme un perpétuel concert d'orgues où l'on passe de la flûte de bois aux trompettes d'or, du discours tranquille à l'invective passionnée. Si l'on y regarde bien, tous les genres de poésie se trouvent dans les *Lusiades*. Œuvre savante, encore une fois, trop savante; œuvre cependant où le poète a commencé de débarrasser la langue et le vers des surcharges humanistes pour arriver à cette magnifique simplicité qui rend un ouvrage populaire. Quatre-vingts ans après la publication du poème, nous relate Fernand Denis, « au dernier siège de Colombo, au temps où les Portugais ne vivaient déjà plus dans

l'Inde que par ces grands souvenirs, les soldats chantaient, dit-on, sur la brèche les belles octaves des *Lusiades*. Selon nous, ce sont de tels faits qui disent ce que vaut un poème. »

Les *Lusiades* sont pleines de choses vues. L'exotisme commence avec elles, et la poésie des Océans : « Les rayons transparents de la lune resplendissaient sur les ondes argentées de la mer. Les étoiles, compagnes de la nuit, ornaient le ciel comme un champ se pare de fleurs; les vents se reposaient dans leurs cavernes obscures et profondes. Cependant, veillaient, selon le vieil usage, les sentinelles de l'armée. » Et voici que de « l'île la plus voisine de la côte arrivent des barques légères, surmontées d'une large voile... Les rapides nacelles semblent s'allonger sur les flots. Leur forme étroite et dégagée favorisait leur essor; des feuilles de palmier adroitement tissées en composaient les voiles. Déjà l'on apercevait distinctement les insulaires... Une étoffe de coton blanc, rayée de diverses couleurs, se repliait autour d'eux, ou, suspendue à leurs bras, retombait en écharpe flottante. De la ceinture à la tête, ils étaient armés de dagues et de cimenterres et voguaient au son de la conque mauresque. » Voici encore le roi de Mélinde venant à la rencontre de Gama : « Il part, accompagné des grands de son royaume, dans le pompeux appareil des monarques orientaux. La mousseline légère, l'or et la soie décorent son turban. Un manteau de damas flotte sur ses épaules; la pourpre de Tyr, si chère aux nations africaines, en relève encore l'éclat. A son cou pend un collier d'or où l'art surpasse la matière. A sa ceinture étincelle un cimenterre incrusté de pierreries. L'or et les perles recouvrent le velours de sa chaussure. Un pavillon de soie supporté par une lance dorée, ombrage la tête du monarque; la lance repose dans la main d'un des principaux seigneurs de la Cour. » Le costume de Gama est décrit avec la même exactitude : « Il porte l'habit espagnol, mais français est le lin de sa tunique. Venise a tissé le satin précieux qui compose son vêtement et le kermès l'a coloré. Les manches sont retroussées avec des boutons d'un or pur qui réfléchit l'éclat du soleil. L'or, dont la fortune est si avare, serpente en large broderie sur ses hauts-de-chausses militaires. Des agrafes d'or rapprochent avec élégance les pans de sa soubreveste; des nœuds de ruban flottent à son épée; un superbe panache se balance mollement sur sa toque européenne. » Les deux civilisations les plus somptueuses d'alors, celle de l'Orient et celle des Espagnes, s'avancent ainsi l'une vers l'autre sur les flots, au grondement de l'artillerie, tandis que la plage se couvre d'une foule immense et qu'au fond du tableau la ville de Monbaza détache ses toits et ses temples sur la verdure sombre des arbres et les montagnes azurées.

Le poème de Camoens possède un grand intérêt pour les géographes et les historiens. Il est une somme, un miroir du monde. Description de l'Europe au chant troisième, description des côtes africaines et des îles océaniques au chant cinquième, description des Indes au chant septième; au chant dixième, description de l'univers, du ciel, des planètes, de l'Europe, de l'Afrique mal connue et de l'Asie où le Portugal vient de fonder son empire.

* * *

Car c'est le Portugal qui est le héros des *Lusiades*, la nation portugaise. Ce poème est fait de peu. Il chante l'expédition de Vasco de Gama de 1497 à 1498 : trois caravelles, cent soixante hommes et un chef qui avait à peine vingt-huit ans : la jeunesse du Portugal dans son audace et sa fragilité. Le départ de Lisbonne, le retour à Lisbonne : « Je chante les combats, et ces hommes courageux qui, de la rive occidentale de la Lusitanie, portés sur des mers que la proue n'avait pas encore sillonnées, franchirent les plages de la Taprobane, déployèrent au milieu des périls et

des batailles une force surhumaine et, dans les contrées lointaines, fondèrent glorieusement un empire nouveau. » Cette épopée, dit M. Charles Magnin, « n'a pour théâtre qu'un vaisseau, pour horizon que le ciel et la mer, pour points de relâche que les petits ports de Mozambique, de Mélinde et de Calicut, où l'équipage aborde à peine. » C'est faire, avant Racine, quelque chose de rien, et je m'étonne que Chateaubriand reproche à Camoens, dans le *Génie du christianisme*, de n'avoir pas su d'un tel sujet tiré un plus grand parti. C'est que le sens national de l'œuvre a échappé au Français dédaigneux et négligent. Avant tout, les *Lusiades* sont une exaltation du Portugal, un dialogue entre le poète et sa patrie. Toute l'histoire du Portugal, du comte Henri de Bourgogne jusqu'au départ de la flotte, est narrée dans le chant troisième — où se trouve l'épisode tant cité d'Inez de Castro — et dans le chant quatrième. Au chant six, c'est la geste des Douze d'Angleterre; au chant huit, ce sont les exploits des héros lusitaniens; au chant deux et au chant dix, c'est l'histoire de l'empire portugais sous les successeurs de Gama. Le poète ne chante donc pas des « fictions mensongères », mais des « actions véritables ». Il les donne en exemple à son peuple, afin que celui-ci reprenne conscience de sa mission et de sa grandeur. Car « ce n'est point à l'ombre des lauriers mérités par les ancêtres, ni dans le luxe et la noblesse que l'on acquiert de la gloire... Vous êtes grands par vos aïeux, osez l'être par vous-mêmes. »

Hélas! le Portugal est maintenant dégénéré. « La patrie languit dans une morne et vile tristesse. » Elle ne sait plus reconnaître et ne sait plus récompenser le génie. Et ce poème, commencé dans l'exaltation, — « ce serait un glorieux salaire que d'être reconnu pour le chantre de mon pays », — s'achève dans la désillusion, l'amertume — pourtant et malgré tout dans la conscience de soi et dans un noble orgueil. « Qui suis-je, dit Camoens au roi Sébastien, qui suis-je moi-même pour oser te parler ainsi? Moi, le plus obscur de ces sujets, moi qui n'attirai jamais ni tes regards, ni ta pensée! ô mon roi, pardonne à mon audace. Je puis encore, du fond de mon obscurité, attacher la gloire à ton nom. Je ne manque, ni d'études savantes, ni d'expérience, ni de génie. Juge-moi sur cet écrit. J'ai, pour te servir, un bras fait aux armes; j'ai, pour te chanter, une voix chère aux muses. Je n'ai besoin que d'un suffrage qui donne du prix à mes travaux. Ah! si le ciel m'accorde cette faveur, et qu'il te plaise un jour de tenter une entreprise digne d'être chantée...! Tu la tenteras; j'en ai pour garants les présages de mon âme et la noble ardeur de la tienne. Remplis tes grandes destinées; et quand, sur la rive africaine, Atlas épouvanté frémira devant toi; quand, aux plaines d'Alcazar, ton bras victorieux renversera les guerriers du Maroc et de Tarudant, ma muse, fière de ton estime, apprendra ta gloire à l'univers entier. Alors, plus heureux qu'Alexandre, tu n'auras point à regretter comme lui le chantre d'Achille. »

Ainsi s'achèvent les *Lusiades*. Mais le roi Sébastien ne sut entendre, ni les conseils virils que lui donnait Camoens, ni son appel, il ne sut point remplir ses grandes destinées. Choqué peut-être par l'audace et le ton du poète, il ne l'appela point auprès de lui, à la Cour, il ne lui accorda pas même de quoi vivre. Et il alla se faire tuer par les guerriers du Maroc et du Tarudant sur le champ de défaite d'Alcazar-Quivir.

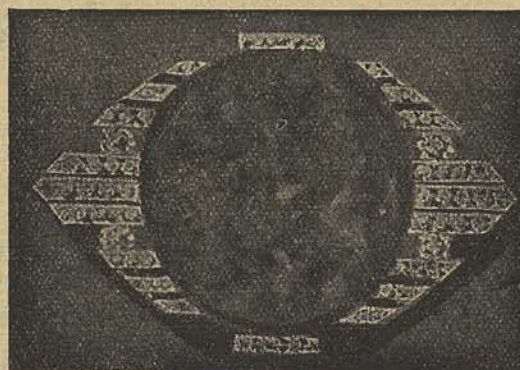
Comte GONZAGUE DE REYNOLD.
Professeur aux Universités de Berne et de Fribourg
Membre suisse à la Commission de Coopération
intellectuelle à la S. D. N.

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

24, AVENUE LOUISE

Téléphone 11,88,69



**A
N
K
E
R**

Prix avantageux

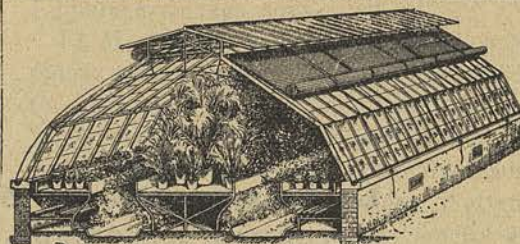
Mellieure qualité

MACHINES A COUDRE

Vente avec facilités de paiement

J. VERHAEGHE

38, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND



**SERRE
A FLEURS
A DEUX
VERSANTS**

Largeur 5 mètres. Hauteur 3 mètres, dont 80 centimètres de maçonnerie hors du sol, avec nouveau système breveté de ventilation, empêchant la pluie de pénétrer dans la serre bien qu'ouverte.

Pour plus de détails, s'adresser à :

DELEGUEILLERIE (N. Bodart, Succ.), Serres-Blandain

Téléphone : 495 Tournai Grand Prix Florales Gantoises 1933

Laboratoires NOVEX

13, rue des Moineaux, BRUXELLES

Téléphone 11.58.30

Compte chèque postal 215.292

Parfums VINERIO

**Ses Eaux de Cologne
Ses Pâtes dentifrices**

Victor THEUNISSEN & Co

ASSUREURS - CONSEILS

Place des Déportés, 12

LIÈGE

ÉTUDE - VÉRIFICATION
NÉGOCIATION DE TOUTES
POLICES D'ASSURANCES

Maison fondée en 1904

POUR RENDRE VOTRE HABITATION PLUS CONFORTABLE :

LES VOLETS VAN EYCKEN

Devis gratuits sur demande

Bureau : 21, CHAUSSÉE DE LOUVAIN

Ateliers : 30, RUE SCALQUIN

Téléphone 17.27.16

FAITES-VOUS INSCRIRE
gratuitement aux

“ Entrepôts des Deux-Ports ”

156-158-160, rue de l'Indendant

BRUXELLES

POUR RECEVOIR LA LISTE DES VINS
CHAMPAGNES ET LIQUEURS
de marque et d'origine

Les lots sont vendus sans frais (ni taxes de douane ni d'accises)
FRANCO DE PORT PAR ASSORTIMENT DE 30 BOUTEILLES
EXPÉDITION ÉVENTUELLE EN TRANSIT POUR TOUS PAYS

Eau de Cologne

Anne-Marie 90°

de CHASSERAL, maître-parfumeur

COCHARD, 5, rue Charles Parenté, Bruxelles

Tél. 21,07,06

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

VOLETS

J. Van Huyneghem & Fils

fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra.
Claies fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas.

RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES Tél. 37.28.35

Paris

LA REVUE DU CINEASTIE

qu'édite le grand spécialiste J. VAN DOOREN
comprend les meilleurs articles des revues
étrangères et est de présentation luxueuse
Son prix n'est que de frs. 3

VAN DOOREN
Sera heureux d'en faire parvenir
un numéro contre envoi de
ce bon 97, RUE LEBEAU
BRUX.

En quelques lignes...

Le personnel de l'Académie

Comme à la Chambre des députés, un piquet d'honneur, des roulements de tambour précèdent et annoncent sous la Coupole l'entrée du nouvel immortel. On a souvent posé la question : « Cet appareil guerrier convient-il à un homme de plume ? Des rumeurs de caserne, de bataille n'offusquent-elles pas les Muses pacifiques » ?

Sous l'ancien régime on entrait à l'Académie sans tambour ni trompette et aussi sans épée, sans uniforme. C'est Bonaparte, vainqueur d'Italie, qui a caporalisé les Quarante. Avec le héros de Marengo toute la France dut marcher au pas.

Marcher au pas ! Pour quelques-uns la corvée est facile. Mais il y a des candidats qui entrent dans l'immortalité bien essoufflés.

Pourquoi conserver le rythme guerrier dans le temple des lettres ? Est-ce bien la peine de mobiliser des gardes républicains tout un après-midi pour entendre des harangues ? Imagine-t-on l'aventure d'un figurant du piquet d'honneur académique, converti soudain par l'éloquence du nouvel académicien ? Il rejette son sabre, son shako, il crie : « Et moi aussi je suis littérateur ! Je fais des vers et des discours ! Je ne veux plus marcher au pas, mais à ma fantaisie, sur le chemin de l'immortalité. »

On le mènerait à la douche. Et puis, ce piquet n'est pas gratuit. Un de nos confrères, indiscret, nous dévoile l'ardoise. A l'en croire, le lieutenant qui commande le piquet reçoit la somme de 48 francs ; les trois sous-officiers, 23 francs, et les trois hommes, tambour compris, 20 francs, soit au total la somme de 577 francs que doit déboursier l'Académie française, conformément à un décret du *Journal officiel* du 28 janvier 1927.

Et il y a les huissiers majestueux dans leur uniforme mi-comique mi-religieux. D'où sortent-ils ? On n'est pas huissier de l'Immortalité toute l'année ! L'immortelle fabrique ne fonctionne que cinq à six fois durant trois cent soixante-cinq jours. Que deviennent-ils le reste du temps ? Je vais vous le dire. Ces sacristains de Minerve, ce sont les employés de la bibliothèque de l'Institut. N'allez pas demander de livres le jour de l'entrée de M. Duhamel sous la Coupole. Vous trouveriez la clé dans la chatière.

Et il y a comme extras les huissiers qui sont recrutés dans la domesticité de ces messieurs. Ces néophytes opèrent dans les couloirs entre la Coupole et le buffet. Ils cirent les escaliers, ils servent les dîners de la *Revue des Deux Mondes*, et aussi les sandwiches et les petits fours du lunch qui clôture les réceptions solennelles, car l'Académie offre des glaces, du foie gras avec les homélies et les nécrologies. Les belettes et les furets de buffet le savent bien qui arrivent après les flots d'éloquence pour se baigner dans celui du champagne.

Avis aux pauvres gens de lettres qui dansent devant le buffet vide et bouclent chaque semaine leur ceinture d'un cran supplémentaire.

Le Turc et la tapisserie

Faudra-t-il dire, désormais : « Rancunier comme un Turc » ?...

L'histoire se passe à Genève. Elle est savoureuse à souhait.

Vous savez bien que la Société des Nations vient de se mettre dans ses meubles. Tous les Etats (tous les Etats représentés, du moins) ont fait assaut de générosité. Les contribuables

paieront. Cela vaut bien le slogan : « Les Boches paieront ». Et c'est plus sûr.

On a donné à la Ligue des tapisseries. Des tapisseries tout ce qu'il y a de plus authentique : des Gobelins et des hautes et basses lices de Tournai. Certaines de ces tapisseries sont à personnages. Et il en est qui représentent des scènes de bataille. Que voulez-vous ? La Société des Nations n'a pas toujours existé. Et il paraît que les méchants hommes s'entre-tuaient avant l'invention du Covenant.

Un Turc, le délégué turc passe dans les couloirs. Il avise une pièce magnifique. Les tons sont admirablement conservés. On distingue encore le bleu métallique des armures et la chair rose du bras qui brandit le glaive. Mais le cartonier a dessiné un épisode fort peu glorieux pour les porte-turban : les Sarrasins (comme on disait dans la chanson de geste) fuient, à la débâcle, sous les coups des chrétiens victorieux !...

Le Turc ne fait ni une, ni deux : il se précipite chez M. Avenol.

— Monsieur le Secrétaire, il faut enlever cette tapisserie. L'honneur de mon pays...

Et M. Avenol, qu'empoisonne déjà le Négus, M. Avenol, qui épuise ses dernières finasseries à tâcher d'éliminer une délégation (la délégation éthiopienne) qui est irrecevable sans l'être, M. Avenol, consterné, furibard et toujours poli, se demande à quel auteur de bergeries il faudra s'adresser désormais pour meubler les couloirs et les salons d'attente d'un Palais où l'on veut bien parler de guerre, de poudre et de gaz asphyxiants, mais sous le regard candidissime de brebisettes enrubannées et de pastoures à falbalas.

Si les sages-femmes s'en mêlent...

Cela devient une manie. Et cela devient inquiétant.

Sur tous les points de la machine ronde, des pacifistes cultivent l'olivier. Fâcheux présage ! signe de guerre ! On ne parlerait point tant de la paix universelle si l'homme ne redevenait un loup pour l'homme.

Cependant, de l'autre côté de la Méditerranée, en Alger, par delà les incendies d'Espagne, les égorgements furieux et les dynamitades de l'Alcazar, une sage-femme — une doyenne sage-femme — consacre son temps et son argent à lancer des adresses pour la paix du monde. J'ai trouvé sa lettre dans mon courrier. Une lettre fort régulièrement affranchie. Les timbres étaient fort beaux, d'ailleurs ; et ils ont fait la joie de mon coquin de neveu.

La doyenne sage-femme y va d'un poulet autographe. Et sa formule — imprimée — à la louange de l'olivier universel se lit en vers. Le premier couplet, si l'on peut parler d'une chanson, se termine ainsi :

*Dieu fait don à la fois dans sa juste balance
Des merveilles terrestres que nous avions souhaitées,
Cherchées, trouvées, travaillées, réalisées, gagnées et méritées.*

Qu'attendent les congressistes du R. U. P. pour mettre en musique l'hymne de la sage-femme algérienne ? Nous voyons fort bien M. Vandervelde, ministre, battre la mesure avec son parapluie, tandis que la « Passionaria », lèvres pincées, songe aux blandices de la paix d'Espagne, de la paix rouge sur les charniers.

Eugène Marsan

Encore un très fin lettré qui s'en va !

Chroniqueur au *Figaro*, un des cosignataires du billet d'« Orion » dans l'*Action française*, Eugène Marsan, même lorsqu'il sacrifiait

au journalisme, n'a jamais ambitionné l'audience du gros public. C'est qu'il appartenait à cette race clairsemée des délicats. On dit, avec une moue de dédain : les précieux. Pourquoi pas ? De même que les habitués de l'Hôtel de Rambouillet ont, contre vents et marées, contre les sarcasmes et les lazzi, sauvé la langue, il faut que, de nos jours, des puristes prennent sur leurs épaules minces tout le poids d'une tâche de conservation, de maintien. Il faut maintenir la politesse et la gentillesse françaises. Il faut, au pays du poing levé, sauvegarder les droits du baise-main. Il faut, quand les démocrates paradent sur les tréteaux en col mou et le pantalon débraillé, que les descendants du duc de Morny sachent encore l'art de nouer une cravate.

Des quelques livres qu'a laissés Marsan, j'aime par-dessus tout ce bréviaire du dandy qui s'intitule *Savoir vivre et savoir s'habiller en France*.

— Fi ! que voilà des préoccupations futiles !

— Non fait. L'élégance est aussi un signe de civilisation. Dis-moi quel habit tu portes, comment tu le portes : et je te dirai la couleur de tes pensées. Je me défie d'une société où la vulgarité des manières passe pour un sauf-conduit.

Eugène Marsan meurt à temps. A des gentils esprits comme le sien notre siècle n'offre plus guère d'oasis, ni de consolations. Dans un *Eloge de la paresse*, qu'il signa de sa plume la plus étincelante, Marsan a témoigné de son souverain dégoût pour nos brutales foires d'empoigne. Il doit y avoir, dans les champs d'asphodèles, très loin, de l'autre côté de la terre, une pelouse plus soigneusement ratissée où les Ombres de ceux-là qui furent trop bien élevés se félicitent d'avoir échappé aux lois du mufler.

Le buste de Ponson

A Montmaur, près de Grenoble, on vient d'inaugurer le buste du vicomte Pierre-Alexis Ponson du Terrail. Ce vicomte avait mis à son cimier une plume de fer infatigable. Il s'était fait romancier populaire. Il prétendait descendre du loyal serviteur Bayard, seigneur du Terrail. Ces imaginations nobiliaires sont assez communes chez les gens de lettres. Ainsi Balzac se rattachait à la famille d'Entraigues ; il se juchait sur leur arbre généalogique. Et, quand on émettait quelque doute sur ce parentage avec les d'Entraigues, il concédait : « Tant pis pour eux ! » Il avait bien raison, après tout !

Est-ce de l'intrépide Bayard que Ponson du Terrail tenait le goût des duels, des coups d'épée et de poignard ? Son œuvre, un peu oubliée aujourd'hui, a fait palpiter, sous le Second Empire, des générations de lecteurs et de lectrices. Lit-on encore les *Cavaliers de la Nuit*, les *Chevaliers du Clair de lune*, les *Nuits de la Maison dorée*, les *Bohémiens de Londres*, les *Escholiers de Paris* ? On ne peut dénier à Ponson le génie des titres. Et, pour les feuilletons comme pour les auberges, l'enseigne fait, le plus souvent, la moitié du succès.

Mais Ponson du Terrail vit encore à cause d'un de ses enfants, Rocambole. Il a créé un type. Rocambole est inscrit au bottin littéraire avec Tartarin, Gaudissart, Gobseck, Harpagon... Il y a même une épithète qui donne le ton du personnage. D'une chose invraisemblable, ne dit-on pas encore qu'elle est rocambolesque ?

Entre nous, le rocambolesque Napoléon III doit être bien anodin, comparé à celui de nos romans policiers. Il doit y avoir entre Rocambole, par exemple, et Sherlock Holmes la différence marquée entre un tilbury et un side-car, un pistolet et un browning, une chandelle et une lampe électrique, un accordéon et la T. S. F.

Ponson du Terrail écrivait très vite. Sans doute gagnait-il

en vivacité ce qu'il perdait en pureté ! Mais il ne visait pas à l'Académie. C'est ce qui explique certains pataquès qui ont fait plus pour lui que tous ses feuilletons. Car on les récite encore, ces pataquès ahurissants, et on ne lit plus Rocambole.

Dans quel roman Ponson du Terrail a-t-il fourré : « Sa main était froide comme celle d'un serpent ? » Ou encore : « Ah ! ah ! dit-il en portugais ». A la fin de sa vie qui fut courte, le romancier populaire était devenu la tête de turc des anecdotiers et des caricaturistes. On l'avait surnommé « Poinçon du Sérail ». C'est la revanche du succès. Il vaut mieux être nasardé qu'ignoré et le pilori mène au buste.

Une « zone dantesque » à Ravenne

C'est une idée pieuse que celle qui assure au grand poète errant, à celui qui, loin de son Campanile et de son « beau Saint-Jean », s'en vint mourir en terre de Ravenne, une sépulture reposante, un dernier séjour de paix.

Les ossements de Dante avaient trouvé abri dans un couvent de Franciscains. En 1780, Camillo Morigia construisit une espèce de petit temple pour les recueillir. C'était assez dans le goût du XVIII^e siècle finissant. Et l'on se rappelle que Ugo Foscolo fera, un peu plus tard, sur le thème des « Sepolcri », une exhortation patriotique aux Italiens : ce sont les tombeaux qui nous conservent la mémoire des citoyens illustres.

On n'a pas voulu changer les ossements de place. La création de la « zone dantesque », inaugurée le 14 septembre dernier, a simplement pour but d'isoler le tombeau des bruits de la ville. Il suffisait d'abattre quelques maisons indiscretes et de ménager, tout autour du sépulcre, l'espace libre où les admirateurs de la *Divine Comédie* trouveraient le cadre propre à leur fervente méditation.

Et c'est ainsi que le fascisme bâtisseur vient de réaliser, une fois de plus, une œuvre de tradition et de fidélité italiennes.

Une crapule de moins !

On ne s'excuse même pas de parler ainsi d'un mort. Il s'agit de l'anarchiste de Rosa. De ce lâche meurtrier qui voulut profiter du jour où un fiancé apportait à sa fiancée son premier baiser, les premières fleurs d'Italie, pour décharger dans la direction du prince de Piémont un parabellum.

de Rosa, après sa comparution devant les assises, avait purgé, chez nous, une peine de prison. Une peine fort douce. Puis, un arrêté de grâce lui avait donné quitus. Autrement dit, la Justice autorisait ce joli coco à poursuivre, sous d'autres cieux, sa besogne malfaisante. de Rosa n'eut garde de s'y tromper. On le retrouve en Espagne, où il fomenta l'insurrection républicaine. A Madrid, il se signala par de nouveaux exploits à main armée. Quand éclata le mouvement national de Franco et de Mola, le jeune anarchiste est tout prêt à prendre la tête des « miliciens » rouges et terroristes. Une balle entre les deux yeux vient de coucher cet assassin sur la terre calcinée de la Sierra. Bon débarras !

Et nous ne songeons point sans quelque honte à ces politiciens de chez nous qui, aux jours du procès devant les assises du Brabant, se crurent obligés de prononcer, en faveur de l'anarchiste et par haine de Mussolini, une plaidoirie qui ressemblait furieusement à l'apologie du régicide.

Chocolat

Côte d'Or

LE

BON

CHOCOLAT

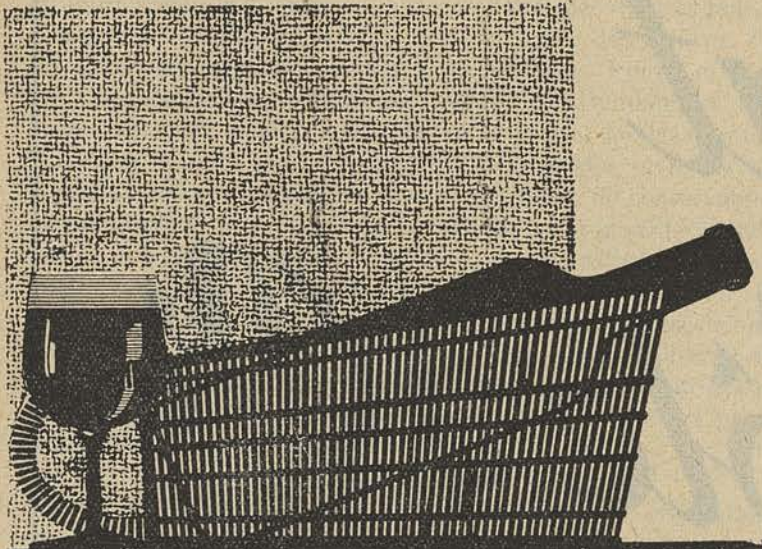
Organise

du 1^{er} juin au 1^{er} décembre 1936

le ONZIÈME CONCOURS

des familles nombreuses

cent mille francs de prix en espèces



VINS

récolte 1931

VINS DE TABLE *parfaits*

PRIX NOUVEAUX

BONS COTEAUX	La bouteille Frs.	3⁰⁰
CLOS ST-GEORGES	La bouteille Frs.	3²⁵
COTES DE SAILLAC	La bouteille Frs.	4⁰⁰
CLOS DU MANOIR	La bouteille Frs.	5⁰⁰

★ Tous nos vins rouges de table sont garantis **pur jus de raisin**; ils proviennent exclusivement de vignobles dont la production est soumise à la législation française.

DÉGUSTATION GRATUITE
A NOTRE RAYON DE VINS

AU BON MARCHÉ

VAXELAIRE · CLAES · BRUXELLES



Problèmes actuels

I. LA CATALOGNE

Il se pourrait que pendant les prochains mois la Catalogne se révélât le coin d'Europe le plus intéressant et le plus critique. Il est même possible que l'avenir de notre vieux monde dépende du sort de la Catalogne.

Voici pourquoi. L'issue de la guerre civile espagnole est probablement ce qui intéresse le plus l'Europe de demain et de cette guerre le sort de la Catalogne est essentiel.

En gros, la lutte entre les communistes et les nationaux, en Espagne, peut conduire à l'un de ces trois résultats : une victoire communiste, une faillite communiste, une issue indécise. Dans les trois cas, le facteur catalan sera primordial.

Si le communisme et ses alliés prenaient le dessus, même sans conquérir toute l'Espagne, même si des provinces entières restaient en dehors de leur influence, un point de départ aurait été établi d'où la révolution menacerait toute l'Europe occidentale. L'appel du communisme au prolétariat industriel est extrêmement attirant et il aurait acquis un nouveau centre d'émission et de rayonnement. Que si les nationaux réussissaient à imposer sur la majorité des villes et villages espagnols une restauration de l'ordre social, sur une base nouvelle peut-être, mais dans la ligne traditionnelle de la propriété et de la religion, alors le communisme aurait subi en Occident une défaite dont il se remettrait difficilement. Comme il arrive toujours en cas de violent conflit spirituel, deux minorités s'affrontent, pleines d'enthousiasme, et la victorieuse communiquera ses idées plus qu'elle ne les imposera. La masse confuse et souvent indifférente entre les antagonistes suivra le vainqueur.

Une troisième possibilité demeure : celle qui ne verrait aucun des deux partis remporter un succès le rendant prépondérant. En ce cas, l'Espagne resterait divisée pour longtemps en partie « provincialement », davantage peut-être économiquement. Très certainement religieusement. Divisée, son influence dans les Conseils de l'Europe en serait diminuée d'autant.

L'important, pour l'Occident, est que, dans les trois hypothèses envisagées, la Catalogne occupera une position bien à elle. Si le communisme domine, la Catalogne sera l'âme de l'affaire et fournira également la force matérielle, les finances, l'énergie morale et l'intelligence. Dans le cas d'une solution confuse et indécise, la Catalogne demeurera le centre vivant et actif du côté communiste. *Et si les nationaux l'emportent, il leur sera difficile de conquérir la Catalogne de façon durable.*

Et nous voici au nœud de la question. Non seulement la Catalogne est une nation distincte, avec sa langue, ses traditions, une personnalité propre, étrangère à l'Aragon et à la Castille, mais la Catalogne est aussi, surtout à cause de Barcelone, l'atelier de l'Espagne, en grande partie le banquier de l'Espagne — c'est-à-dire l'endroit où le plus de richesses liquides peuvent être rassemblées et centralisées — et le plus grand payeur d'impôts de l'Espagne. Le caractère national catalan possède aussi un dynamisme auquel la Catalogne doit et les avantages et les désavantages de son industrialisme. A cause précisément de cet industrialisme, la Catalogne possède de loin la plus grande proportion de révolutionnaires actifs de toutes les provinces espagnoles. Mais elle possède aussi le plus grand nombre de

financiers, d'ingénieurs et d'ouvriers modernes qualifiés. Sans la Catalogne, une Espagne restaurée resterait estropiée. Madrid perdrait sa principale source de revenus pour le Trésor, les forces nationales seraient privées de leur complément nécessaire en ingénieurs, en organisation financière, etc., etc.

En soulignant ainsi l'importance de la Catalogne, attendons-nous (comme dans le cas de l'Irlande) à toutes sortes de définitions contradictoires et de prétentions opposées. Voici l'indiscutable : le noyau historique de la Catalogne, ce que le profane verra toujours comme « la vraie Catalogne », comprend le triangle entre les Pyrénées et les frontières de l'Aragon et Valence, la « Marche espagnole » que Charlemagne, les successeurs et comtes héréditaires de Barcelone délivrèrent de l'Islam et conservèrent intacte pendant des siècles. Là se trouve le berceau des marins qui imposèrent leurs coutumes sur la moitié de la Méditerranée occidentale. Là est la pépinière de la littérature, du langage, des mœurs que nous nommons « catalans ». En fait, la Catalogne franchit les Pyrénées et s'étend par delà la frontière française, couvrant le Roussillon. Perpignan est une ville catalane.

La langue catalane, par la suprématie maritime des marins catalans, s'étendit fort loin, le long de la côte, et beaucoup appelleraient Valence : catalane. Quand les Baléares furent reprises à l'Islam, des siècles après l'établissement de la Catalogne chrétienne, elles furent considérées comme catalanes, et il en est toujours ainsi. Majorque et Andorre sont actuellement deux îles au parler catalan, au milieu du fleuve communiste.

La Catalogne est divisée aussi, socialement, entre la paysannerie prospère et conservatrice des plaines fertiles et des vallées, et la grande masse des salariés-esclaves qui s'est formée à Barcelone et dans les centres industriels moins importants depuis le milieu du siècle dernier. L'intense esprit révolutionnaire de la Catalogne est fait, apparemment tout au moins, de plus de haine du capitalisme que de haine de l'Espagne. Mais le fond du problème est constitué par la qualité spéciale, les vertus et les vices distincts d'un pays tout à fait autre que celui de la Monarchie unie, qui ne parvint jamais d'ailleurs à supprimer l'indépendance catalane. Et c'est précisément la survivance de cette indépendance qui affectera profondément la guerre civile espagnole et ses conséquences. Une Catalogne communiste influencerait et pénétrerait les ports français du Midi, tout l'industrialisme méridional et la masse des marins de la Méditerranée occidentale entrant en contact avec la population côtière, indigène et européenne, de Tanger à Tunis.

II. EN PALESTINE

On se plaît, dans certains milieux, à faire un parallèle entre la position de l'Angleterre en Palestine et sa position en Irlande avant la victorieuse rébellion irlandaise.

Certes, la comparaison comporte beaucoup de vérité, mais il serait dangereux de la pousser trop loin, car la position anglaise dans le Proche-Orient pourrait s'en trouver singulièrement empirée.

Ce qu'il y a de vrai dans la ressemblance entre les conditions irlandaises et palestiniennes est facile à montrer. Dans les deux cas, une population étrangère et détestée a été établie, avec une contrainte exercée par le gouvernement anglais, sur des terres possédées depuis des siècles par les habitants indigènes. Dans les deux cas, les indigènes dépouillés par l'immigration étrangère se sont révoltés. Dans les deux cas, les nouveaux venus avaient derrière eux, non seulement la force armée de l'Angleterre, mais des masses de capitaux pour exploiter les terres occupées par eux. Dans les deux cas, une opposition religieuse aggravait la friction entre la population indigène et les étrangers. Dans

les deux cas, il y eut une tentative de détente par la localisation de l'invasion étrangère et, en Irlande, la tentative se concrétisa (Ulster).

Voilà pour le parallèle; mais d'un autre côté un contraste marqué oppose les deux problèmes politiques.

Les Irlandais, bien que violemment divisés dans le Nord tout au moins, par la question religieuse, restent néanmoins conscients qu'ils sont historiquement un seul peuple. L'Orangiste dépend de la puissance de la Grande-Bretagne et il est tout prêt à l'invoquer, — ce qui ne manque pas d'embarrasser les autorités de Westminster, — mais l'Orangiste se considère et se dit Irlandais. On peut concevoir qu'une quelconque solution fédérative se trouvera un jour, ou même que l'Irlande sera unie quand le petit réduit de violent orangisme aura, avec le temps, perdu son enthousiasme particulier. Mais en Palestine n'existe pas pareil facteur d'unité. Vous trouverez peut-être des fous pour vous parler « d'une race sémitique commune », mais c'est là de la haute fantaisie. Le contraste entre Juif et Arabe est bien plus violent que celui entre Arabe et Anglais.

De plus, l'intrusion d'une population juive en Palestine ne s'est pas faite par contrainte. Le Juif a acheté la terre et, généralement, il a payé pour elle bien plus que sa valeur marchande. Il a dépouillé les Arabes (comme on les appelle assez improprement) par le processus employé partout pour opprimer l'homme moderne : les premiers pas vers l'esclavage ont été rendus séduisants.

Ensuite, considérez la grande différence entre les conséquences économiques des deux invasions pour l'Angleterre. L'établissement étranger en Irlande voulait être (et fut longtemps) d'un rendement financier direct pour les Anglais et pour les Ecosseis. Ils reçurent les loyers payés par les « indigènes » qui avaient été dépossédés de leurs terres de force ou par fourberie, sans compter les très nombreux autres revenus et les situations officielles de toutes sortes occupées en Irlande par les fils de la classe dirigeante anglaise.

Mais en Palestine les Anglais ne retirent rien de la présence des Juifs, à part quelques impôts pour les salaires des fonctionnaires et quelques contrats occasionnels. Les avantages résultant pour l'Angleterre de l'immigration juive, de même que les désavantages, sont politiques et non financiers.

Feu lord Balfour, qui fréquentait beaucoup la haute société juive et qui était très ardemment en sympathie avec le tempérament juif, crut sincèrement que la promesse d'inonder la Palestine de Juifs « achèterait » le soutien de la puissance juive internationale et aiderait à gagner la guerre. La guerre une fois gagnée, pensait-il, la race juive continuerait, dans le monde entier, à mettre sa puissance occulte au service de la Grande-Bretagne plus encore que par le passé. Balfour était un patriote : son plan voulait aider l'Angleterre. L'erreur de sa politique résidait dans cette source trop commune de désastreuses fautes de jugement : la connaissance de l'une seulement des deux moitiés du problème. Il savait tout des Juifs; il ignorait tout de l'Islam. Même quand il dut s'enfuir, terrifié, de son hôtel à Damas devant une foule exigeant sa tête, l'incident ne lui apprit rien.

Toutefois la plus importante différence, et de loin, entre les problèmes irlandais et palestinien réside en ceci : derrière la haine croissante et toujours plus cruelle, derrière le mépris toujours plus profond de « l'Arabe » palestinien pour le Juif, il y a tout l'océan de mahométisme s'étendant à l'infini au Nord, à l'Est, et au Sud, par delà l'indéfendable frontière terrestre du petit Etat artificiel. La lutte ne se livre pas à un million d'hommes appauvris, cultivant les collines rocailleuses de la Terre Sainte; elle se livre au monde entier de l'islamisme qui

s'étend de l'Atlantique au Gange, de la mer Noire et des steppes de l'Asie à l'océan Indien. En face de ce danger, la plupart des Anglais se consolent en pensant que ce monde mahométan ne recouvrera jamais la puissance matérielle : « L'Islam n'a pas de canons. » Et la permanence de cette faiblesse est considérée comme allant de soi. C'est là probablement un faux calcul.

* * *

Après beaucoup d'hésitation, la politique britannique s'est enfin décidée pour le côté juif de la barricade. Une tentative s'ensuivra pour supprimer par la force les habitants de la Palestine et pour les obliger d'accepter la colonisation juive. Il est pratiquement certain que la décision prise le fut contre l'avis des autorités anglaises de là-bas, à tout le moins des autorités civiles. Depuis quelque temps les Juifs ont demandé bruyamment le rappel de certains fonctionnaires qu'ils croient s'être opposés à leur politique anti-indigène. L'Anglais sur place ne peut qu'être très préoccupé d'une réaction spontanée, sincère et très décidée, soutenue par l'Islam tout entier. Cela, il le sait, alors que nos politiciens anglais l'ignorent.

Sans doute, on ne sait pas ce que les indigènes de la Palestine pourront recruter de concours parmi leurs sympathisants; l'étincelle est capable de faire sauter toute une suite de poudrières comme elle peut aussi se borner à n'allumer que des incendies locaux et sporadiques encore maîtrisables pour l'instant.

Bien des facteurs se sont combinés pour amener la hâte décision. On se tromperait en exagérant le facteur de la puissance juive en Angleterre, financière, sociale et politique. Certes, cette puissance est sans contredit très grande, surtout par la presse et aussi par une certaine tradition sociale encore très forte en Angleterre et qui porte à éviter tout ce qui pourrait déplaire à la communauté juive. Il y a aussi la tradition politique, moins forte qu'elle ne le fut, et qui accepte comme allant de soi l'alliance virtuelle, dans le monde entier, entre la puissance juive et l'Angleterre. Tradition affaiblie par de récents événements sur le Continent et plus encore par les anxiétés nées de l'exploitation sioniste de la déclaration Balfour. A noter aussi que les politiciens professionnels savent qu'une opposition ouverte à la politique juive signifierait la fin de la carrière de tout politicien qui s'y risquerait. Mais le mobile principal de la décision prise ne résulte pas de ces diverses considérations au sujet de nos relations avec les Juifs, mais plutôt de l'impulsion d'une longue politique pratiquée par l'Angleterre vis-à-vis de ses dépendances. Depuis cent cinquante ans, cette politique est une politique d'ordre obtenu par la répression violente. La grande masse des Anglais ne pourrait concevoir une autre politique et leur conviction se trouve renforcée par l'admirable réussite de l'administration britannique partout où la contrainte peut être exercée sans interruption. Dans la plupart des cas, la force requise est petite et les résultats correspondants — en paix et en bonne administration — sont très grands. Résultat : chaque fois que la paix est troublée, instinctivement on recourt à la force, ne doutant pas du résultat favorable.

La faiblesse de cette attitude traditionnelle, c'est que le jour où la force s'avère insuffisante, il est très difficile de faire machine arrière et de recourir à une autre méthode. La tendance se manifeste alors de vouloir s'en tenir à la force pendant trop longtemps, de compter sur le temps alors que le temps a cessé d'être un allié. Maladresse, défaite et humiliation s'ensuivent. L'Angleterre connut tout cela en 1776, mais les grands succès enregistrés depuis effacèrent jusqu'au souvenir de tout cela. La principale conséquence de notre grosse faute, alors, en Amérique, fut la séparation de l'Angleterre d'avec ce qui s'avéra être une société

de plus en plus mêlée outre-Atlantique — séparation, à la longue, pas le moins du monde regrettée par les Anglais — et la décision qu'à l'avenir l'Angleterre n'essaierait plus de gouverner directement (de façon permanente tout au moins) une quelconque communauté de sang européen reliée à la nôtre. Mais le principe général de la force au service de l'ordre est resté en honneur dans le restant des possessions britanniques, basé, évidemment, sur l'éclatant exemple des Indes. Il survit, malgré sa défaite toute récente en Irlande.

L'avenir seul dira si dans le cas de la Palestine le principe aura été bienfaisant. Même s'il commence par réussir, on peut douter sérieusement de la permanence de la réussite. Palestine n'est que le nom donné à un district artificiellement détaché qui n'est, en tout — géographiquement, raciquement, politiquement, religieusement — qu'une partie de la Syrie, ou plutôt du monde arabe tout entier. La contrainte appliquée à la population indigène arabe dans ce petit coin d'un aussi vaste monde est une expérience précaire.

Il faut aussi nous demander si la force disponible est suffisante. Elle le sera sans doute pour sa tâche principale, celle d'escorter. La garnison habituelle était insuffisante pour protéger la police, même après que cette garnison eût vu ses effectifs du début quadruplés et quintuplés. Nous voilà en route pour l'augmenter encore de 150 %, portant ainsi pour la Palestine à 20,000 hommes de troupes l'occupation militaire anglaise, pour la protection des communications par route et par rail (4 à 500 milles), et cela dans un pays à population éparse, de la grandeur du pays de Galles et des marches galloises. Sans doute, là-bas, ceux considérés maintenant comme nos ennemis seront-ils contenus par quelque système de cordons, isolant les groupes d'insurgés les uns des autres et empêchant l'importation d'armes et de munitions. La campagne qui commence dépendra de cela, comme aussi de la protection des forces policières mobiles isolées et de la garde du petit chemin de fer et de quelques grand'routes.

HILAIRE BELLOC.

Le sentiment, le fait et l'idée

L'écrivain a-t-il tous les droits?

Un journal français a ouvert une enquête sur le thème suivant : « Les droits des écrivains sont-ils illimités ? » La question se pose après le dernier roman de M. Henry de Montherlant, lequel laissa entendre, dans des interviews publicitaires, que les lettres de jeunes filles dont le texte se trouve inséré dans son livre sont rigoureusement authentiques. D'autre part, il arrive fréquemment que des romanciers transportent aussi dans leurs ouvrages des personnages, des propos ou des événements qu'ils ont rencontrés « dans la vie ». A telles enseignes qu'un homme du monde de ma connaissance avait pris la résolution de ne plus inviter de ces littérateurs « qui vous attrapent comme des papillons et vous épinglent tout vivants dans leurs bouquins ». Cette idée

saugrenue, fondée sur une méconnaissance totale de ce qu'est en réalité la création littéraire, se raccorde assez naturellement à l'enquête de notre journal.

Enquête à laquelle il faudrait opposer tout de suite ce qu'en style parlementaire on appelle la question préalable.

En fait, le soupçon cocasse que l'homme du monde et l'enquêteur font planer sur la tête des inventeurs de fables n'a pas le moindre sens, sauf en ce qui concerne la mauvaise littérature, laquelle ne compte pas. Il est matériellement impossible — à moins de se livrer à des acrobaties narratives fort dangereuses pour l'équilibre de l'ouvrage — de glisser un texte donné, ou une silhouette donnée, dans la trame d'un véritable roman. On oublie toujours que le phénomène romanesque comporte des lois, et que l'une des plus importantes n'est autre que la règle de l'homogénéité du récit. Sous peine de perdre le contact de son lecteur, il ne faut à aucun prix que le conteur change de ton. Tous les écrivains qui se sont essayés dans le roman savent combien sévèrement, en chaque point de l'affabulation, s'impose l'obligation de garder un certain rapport entre les choses racontées et la manière de les raconter, entre les dialogues et l'action, entre le caractère des personnages et l'allure générale de l'histoire. Il s'ensuit qu'un auteur qui sacrifierait trop servilement à la manie du document irait contre son propre génie et se créerait à soi-même toutes sortes de difficultés.

* * *

Certes, on n'invente rien tout à fait. Les imaginations les plus folles ne font jamais que reprendre dans un nouvel ordre — ou désordre — les fruits de l'observation consciente et inconsciente. Et Rimbaud lui-même n'a pu s'échapper du cercle de fer dont nous entoure la réalité. Mais cette évidence, que M. Thérive accuse à tort les « romanciers poétiques » d'ignorer honteusement, ne change rien au fond de l'affaire, parce que, de la vie observée à la vie décrite ou reproduite, les éléments utilisés par le romancier changent complètement de nature.

Il y a un monde entre le « fait divers » qui a servi de point de départ à Stendhal pour le *Rouge et le Noir* et l'aventure de Julien Sorel. On a découvert au moins huit sources au sujet de *Madame Bovary*; huit personnes plus ou moins notoires, en tout cas connues de Flaubert, présentent des traits de ressemblance troublante avec la déplorable Emma. Et cependant la véritable clé de cette héroïne, la seule explication valable de son caractère et de sa conduite, c'est dans le propos célèbre de l'auteur qu'il faut la chercher : « Madame Bovary, c'est moi. » De même *Adolphe* fut longtemps considéré comme une narration à peine voilée des amours de Benjamin Constant avec la tumultueuse Staël. Jusqu'au jour où trois autres « honnêtes dames », mêlées à la vie du même Constant, parurent également avoir servi de modèle pour le portrait d'Ellénore.

Contre-épreuve : il est un livre de Pierre Loti dont le style et le thème ont fait faire tout de suite la grimace aux admirateurs de *Rarahu* et d'*Aziyadé*. C'est les *Désenchantées*, espèce d'opéra turcophile et sentimental où tout — langage, anecdote, peinture des mœurs, substance dramatique — sonnait effroyablement faux. Puis ce livre assez pleurnichard contenait une série de « lettres de femmes » on ne peut plus tarabiscotées, constellées de traits d'euphuïsme pseudo-islamique à faire grincer des dents. On se perdait en conjectures sur le mauvais esprit qui avait soufflé dans la cervelle de Loti au moment où il inventait cette pauvre Djénane lorsqu'on apprit que cette demoiselle existait, qu'elle n'était qu'une Turque de contrebande, et que les fameuses lettres étaient copiées sur les siennes mot pour mot. L'auteur de *Mon Frère Yves* s'était laissé « mettre dedans » par quelque

bas bleu astucieux et lyrique. Eh bien, ce ne fut qu'un cri : cela se sentait dès l'imprimerie.

* * *

Il se peut que M. de Montherlant ait suppléé aux défaillances de son imagination en fourrant une partie de sa correspondance amoureuse dans *Jeunes Filles*. C'est une affaire entre lui et sa conscience. Mais soyez sûr qu'il ne l'a pas fait sans prendre ses précautions et ses garanties. Et qu'il n'y a pas grand rapport entre les petits papiers originaux et leur version romancée : nous avons affaire à un auteur trop malin.

Pour achever cette mise au point d'un problème beaucoup plus simple qu'il n'en a l'air, faisons remarquer qu'il se présente d'une manière toute différente selon qu'on le considère du point de vue du romancier ou du point de vue du public.

Pour celui-ci, l'écrivain a évidemment « tous les droits », y compris celui de copier des lettres et des gens, à supposer que l'exercice de celui-ci fût matériellement possible. L'écrivain a tous les droits, parce qu'il a aussi pas mal de devoirs, à commencer par celui de n'être pas ennuyeux, d'éveiller l'intérêt et de « créer » des choses. L'humanité et la civilisation se moquent parfaitement du prix qu'ont pu coûter les chefs-d'œuvre littéraires et artistiques qui les ont enrichies. Peu leur importe que Villon ait été voleur, Musset ivrogne et Verlaine pire; au contraire, elles s'en applaudissent si ces vices sont pour quelque chose dans la beauté de leurs vers. Mais si l'on se transporte du côté de ces auteurs, considérés non comme des littérateurs, mais comme des hommes, le point de vue change du tout au tout.

A un homme, même doué de génie, il ne suffit pas de faire son œuvre : il faut d'abord faire son salut. Pour lui, un prestige qui exige son abaissement et sa dégradation est payé trop cher. Je veux bien faire *quelque chose*, mais avant tout être *quelqu'un*. Le romancier qui trahirait l'amitié, blesserait la délicatesse et bafouerait la charité pour le plaisir de raconter une plus belle histoire userait de son droit d'artiste. Mais ce ne serait qu'un artiste. Je me permets de penser que c'est peu.

ROBERT POULET.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25 ou 17 belgas, suivant les pays), soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg	17 belgas
II. — Pour le Congo belge	25 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique et Equateur	25 belgas
V. — Pour tous les autres pays	28 belgas

Qu'est-ce que l'aristocratie?

Il faut se garder de confondre une institution avec les individus qui à tort ou à raison sont censés la représenter. Ce n'est guère que par un raccourci trop bref de la pensée que nous sommes habitués à qualifier « aristocratie » un ensemble d'hommes ou, mieux, de familles dont la tâche fut un jour d'exercer la fonction d'aristocrates. Cette abréviation de la pensée nous mènerait aujourd'hui à de singulières confusions; nous aurons à relever ultérieurement des différences considérables qui peuvent exister actuellement entre l'aristocratie proprement dite et les descendants d'anciennes familles aristocratiques.

L'aristocratie, dans la pensée de Montesquieu, est un régime politique. Bonald partage cette manière de voir; il déclare : « L'aristocratie est la participation héréditaire au pouvoir législatif. » Des définitions contemporaines, telle celle de Keyzerling, s'écartent de cet aspect politique et veulent voir dans l'aristocratie l'expression la plus parfaite de l'humain comme tel (1). Waldo Frank partage cette notion, lorsqu'il assigne comme principe de l'aristocratie « la conscience qui s'étend au delà de soi-même (2). »

Toutes ces définitions me paraissent incomplètes; elles s'attachent à un aspect, à une apparence provisoire, à un accident (s'il est permis d'user d'une terminologie philosophique) de l'institution fondamentale qui reste identique à elle-même à travers les variations de l'histoire. *L'aristocratie est un régime de distribution des pouvoirs dans la société humaine en vertu duquel la puissance est attribuée à un petit nombre d'hommes considérés comme les plus aptes à l'exercer*. Il s'agit ici de pouvoirs de tous ordres : politiques, administratifs, sociaux ou moraux, concentrés en quelques mains. Dans ce sens, l'aristocratie est une sorte d'oligarchie, mais ce qui la qualifie c'est l'attribution de la puissance aux plus aptes, aux meilleurs.

L'aristocratie est par conséquent un régime qui implique un choix, une désignation des plus aptes. Montesquieu le remarque très justement : « Le suffrage par le sort est de la nature de la démocratie, le suffrage par le choix est celle de l'aristocratie (3). » La nature de ce choix a été déterminée par l'expérience historique. Au début de l'évolution des sociétés modernes, le choix assurant le recrutement de l'institution aristocratique appartenait soit à l'élection du peuple, soit au gré du prince. La répétition de ce choix dans une même famille a finalement fait prévaloir l'hérédité. L'aristocratie est devenue par la consécration de l'histoire une institution héréditaire et ce caractère a paru si frappant que la plupart des penseurs ne distinguent plus d'autre aristocratie que l'aristocratie héréditaire. Cela tient au fait que l'établissement historique de l'hérédité aristocratique n'avait rien d'arbitraire; il était étroitement lié aux réalités profondes de la psychologie humaine. Le Dr Carrel remarque à ce propos : « La répartition de la population d'un pays en différentes classes n'est pas l'effet du hasard, ni de conventions sociales. Elle a une base biologique profonde. Car elle dépend des propriétés physiologiques et mentales des individus (4). »

L'hérédité comme élément du choix des aristocrates résulte

(1) KEYZERLING, *Das Spektrum Europas*, p. 243.

(2) WALDO FRANK, *Nouvelle découverte de l'Amérique*, p. 224.

(3) *Esprit des lois*, Ed. Flammarion, t. 1, p. 17.

(4) *L'Homme, cet inconnu*, p. 361.

à la fois des particularités biologiques et mentales maintenues dans une race et des ressorts profonds de l'âme humaine qui la portent à vouloir se survivre. Le besoin de durer donne à l'homme la hantise de se survivre dans un successeur de son action, formé à sa mentalité, initié à ses secrets, participant à sa pensée. D'autre part, la suite héréditaire d'une lignée d'hommes, remplissant le même rôle, constitue une expérience heureuse et revêt rapidement les caractères d'une institution bienfaisante et immémoriale; elle jouit de la part du peuple du respect et du prestige naturellement acquis à toutes les créations du temps. La supériorité de ce qui dure au delà de la vie d'un homme est fortement ressentie par toutes les sociétés et toutes les civilisations; quoi d'étonnant à l'application de cette règle dans le domaine du recrutement des chefs?

L'inégale répartition des talents crée une division du travail qui confie à certains individus le pouvoir de commander; ceux-ci dans l'exercice de leur fonction éprouvent ce besoin de survie, cet instinct de durée et peu à peu leur métier se fait héréditaire par le consentement silencieux de ceux qui les entourent et qui trouvent dans leur passé une garantie d'avenir. L'expérience des peuples confirme que le penchant naturel de l'humanité à diviser son activité non seulement entre individus, mais entre séries héréditaires d'individus (c'est-à-dire des classes), procure un meilleur rendement de la vie de société. L'apprentissage de la vie est long et onéreux; il diffère selon la fonction que chacun doit remplir; la distinction en classes sociales, qui n'est que la consolidation de la vie familiale, permet de donner à chaque individu à la fois une formation morale et une structure physique en harmonie avec son rôle à l'égard de la société.

La définition de l'aristocratie se complète donc par une caractéristique naturelle : l'hérédité des pouvoirs exercés.

Nous pouvons introduire ici des aspects divers de l'aristocratie qui ont amené à son sujet beaucoup de notions complémentaires. Pour exercer sa fonction directrice dans la société, l'aristocratie a été le conservatoire des traditions et des préjugés dans le sens noble de ce mot. Elle a guidé la société humaine vers sa fin en basant sa conduite sur l'expérience acquise et consignée dans les traditions, sur les recettes de vie trouvées et jugées par les ancêtres, éprouvées au feu de l'histoire. Edmund Burke l'a définie par ce rôle; il en a fait essentiellement la gardienne des usages et la stabilisatrice des gouvernements.

C'est par ce caractère que l'on identifie facilement l'aristocratie avec la contre-révolution et avec la réaction. Il faudra revenir sur ce phénomène.

Parmi les modes de gouvernement et les recettes de vie que l'aristocratie préserve de la destruction, dans l'immense variété de son patrimoine moral, il est des vertus que la noblesse garde avec un soin jaloux et où elle se reconnaît avec le plus d'amour; j'entends ce que le duc de Broglie appelait « le dépôt de la délicatesse et de l'élégance sociales ». Ce sont les caractères de l'aristocratie que nous connaissons le mieux parce que leur conservation a été assurée plus longtemps que les autres au sein des anciennes familles. Ils y ont survécu à la perte du pouvoir, à la suppression des privilèges et même à l'anéantissement du patrimoine. Peut-être finiront-ils aussi par disparaître, mais, du moins, aujourd'hui, pouvons-nous encore espérer que l'honneur, le loyalisme, la politesse et la magnanimité ne seront jamais bannis de notre avenir.

A côté de définitions imparfaites de l'aristocratie, il faut mentionner une définition inexacte : celle qui y introduit le caractère d'une caste fermée et exclusive. Si le recrutement des chefs se fait normalement par voie d'hérédité, il est faux de soutenir que des individualités dignes du commandement et aptes à l'exercer ne peuvent sortir directement de la masse. Au contraire, l'expé-

rience de tous les siècles démontre que les chefs nouveaux se présentent souvent avec toutes les supériorités et les défauts de la jeunesse pour répondre au besoin de nouveauté et d'enthousiasme qui fait la vertu des peuples vigoureux; lorsque l'aristocratie d'un pays ne se renouvelle pas constamment par l'apport d'un sang nouveau, elle ne tarde pas à s'affaiblir et à dégénérer. Il y a des chefs élus par la nature se levant du sein de la masse à chaque génération; s'ils n'étaient admis dans l'aristocratie, tous leurs talents n'auraient d'autre usage que la désintégration de la société. C'est pourquoi l'aristocratie doit être un régime de puissance ouvert à tous les talents, utilisant à ses fins perpétuelles chaque énergie et chaque lumière apparue dans l'épanouissement de la civilisation.

Ainsi comprise, l'aristocratie est un système social fondé sur l'inégalité naturelle des individus, trouvant sa justification dans la solidité et la perpétuation de la famille, solidement établie sur des ressorts psychologiques profondément ancrés dans l'homme. Elle facilite à l'individu la conquête de sa fin en mettant à sa portée les résultats des expériences ancestrales condensées dans des préjugés et des usages et en élaborant petit à petit ces raffinements de la charité que l'on voit briller dans la politesse (1).

BARON SNOY D'OPPUERS.

La vie de Flaubert

Un volume d'extraits de l'œuvre de Flaubert paraîtra prochainement dans l'importante collection Choisir, éditée par la Maison Desclée, de Brouwer et C^{ie}. Les textes seront introduits par une longue étude de M. René Dumesnil, consacrée à la vie et à l'œuvre du grand écrivain français. M. Dumesnil connaît admirablement Flaubert et nos lecteurs se rappelleront les pages profondes publiées ici il y a quatre ans et où il analysait la philosophie de l'œuvre de Flaubert. Nous devons aujourd'hui à l'obligeance des éditeurs la primeur de la vie d'un écrivain « qui a marqué deux ou trois générations de littérateurs » extraite de l'introduction au nouveau volume de Choisir.

Flaubert est né à l'Hôtel-Dieu de Rouen le 12 décembre 1821. Sa mère était Normande et son père Champenois, et si, au physique, il ressembla si bien aux Vikings de la Conquête, on trouve certainement aussi dans son art plus d'un trait qui l'apparente aux gens de Champagne.

Son père, Achille-Cléophas Flaubert, descendait d'une famille où, depuis deux siècles, les hommes étaient vétérinaires. La région de Nogent-sur-Seine et d'Anglure était leur fief. L'orthographe du nom ne se fixa qu'à la fin du XVIII^e siècle et jusque-là on écrivit indifféremment Flobert ou Flaubert. Nicolas, le grand-père du romancier, né en 1754, entra à l'école d'Alfort en 1775 et cinq ans plus tard s'installa à Bagneux, près d'Anglure. Il épousa Marie Millon, de Mazières-la-Grande-Paroisse, et en eut trois enfants; le dernier, Achille-Cléophas, naquit à Mazières-la-Grande-Paroisse le 14 novembre 1784 et fut le père du romancier. La Révolution troubla la famille : Nicolas et l'un de ses frères, Jean-Baptiste, lui aussi vétérinaire, furent incarcérés

(1) Extrait d'une brochure sur *L'Aristocratie de demain*, que publiera la Librairie Universelle, à Bruxelles, avec une préface du duc de Levis-Mirepoix.

pendant la Terreur. Ils ne durent leur salut qu'à l'intervention de Marie Millon, femme avisée et courageuse, qui, sans cacher ses opinions royalistes, sut pourtant trouver des témoins qui parlèrent en faveur des Flaubert. Et la réaction de Thermidor arrivant, les deux frères purent reprendre l'exercice de leur profession. Nicolas s'installa à Nogent, où il mourut en 1814 des mauvais traitements que les Prussiens lui firent subir durant l'invasion. Toute cette famille champenoise a fourni des personnages à l'*Education sentimentale*. Et on trouve dans les lettres de Flaubert à son oncle François Parain (gendre de Nicolas Flaubert et orfèvre à Nogent), bourgeois fort lettré et de caractère jovial, maintes preuves de l'attachement du romancier à la Champagne.

Après avoir fait à Sens ses humanités, Achille-Cléophas Flaubert (fils de Nicolas) vint à Paris pour y étudier la médecine. Il y fut le condisciple de Marjolin, de Magendie, de Breschet, de Jules Cloquet, — dont il resta l'ami, — devint l'interne de Pelletan, puis de Dupuytren, et le préparateur du savant chimiste Thénard. Il montra de telles capacités et eut tant de succès dans les concours que son maître Dupuytren, pressentant un concurrent futur fort dangereux, lui conseilla, comme la santé du jeune chirurgien avait pâti de ses travaux, de se reposer en acceptant un poste de prévôt d'anatomie à l'Hospice de l'Humanité (Hôtel-Dieu) de Rouen, et, pour plus de sûreté, lui avança les six cents francs nécessaires à son installation.

A Rouen, Achille Flaubert trouve en Laumonier, chirurgien en chef, un « patron » bienveillant qui l'accueille dans sa famille. Il y rencontre une jeune fille, presque une enfant, avec laquelle il se fiance. En 1810, il soutient brillamment sa thèse sur la *Manière de conduire les malades avant et après les opérations chirurgicales*, et, peu après, il épouse Caroline Fleuriot. En 1818, Laumonier meurt, et Achille Flaubert lui succède : à trente-quatre ans le voilà chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen et pourvu d'une des situations médicales les plus considérables de la province. Il organise l'enseignement de l'anatomie et de la clinique, mène une vie de travail et de devoir, donne l'exemple des vertus les plus rares, du désintéressement le plus grand. Il est tel que son fils l'a peint sous les traits du Dr Larivière dans *Madame Bovary* : « Il eût pu passer pour un saint si la finesse de son esprit ne l'eût fait craindre comme un démon. » On le vénère, en effet, dans toute la contrée, et quand il meurt, le 15 janvier 1846, emporté en quelques jours par un phlegmon que ne peuvent guérir ses anciens camarades, devenus eux aussi les maîtres de la chirurgie française, accourus à son chevet, les ouvriers de Rouen sollicitent l'honneur de porter son cercueil au cimetière.

* * *

Caroline Flaubert était elle-même fille d'un médecin, Jean-Baptiste-François-Prosper Fleuriot, originaire d'Argentan et fixé à Pont-l'Évêque. Il avait épousé une demoiselle Anne-Charlotte-Justine-Camille Cambremer de Croixmare. Dans les *Souvenirs intimes*, placés en tête des premières éditions de la *Correspondance* de son oncle, M^{me} Commanville a brodé sur ce mariage et sur la parenté de sa grand-mère un joli roman, tout à la gloire de la famille, alliée aux plus vieilles de la Basse-Normandie et, jusque dans la chouannerie, fidèle à sa foi et à son roi. Mais, à la vérité, les Cambremer de Croixmare n'avaient jamais fourni que des gens de loi et des ecclésiastiques. L'un d'eux, conseiller à la Cour des Comptes, Aides et Finances de Rouen, avait acquis, par son élévation à cet office, mais à titre personnel, les honneurs et prérogatives de la noblesse et pris le nom d'une terre, qu'il acheta : Crémanville. On le retrouve dans *Un Cœur simple*,

sous un nom à peine changé (un G. au lieu d'un C), et il est le marquis de Grémanville « ruiné par la crapule », et qui toujours se présente à l'heure du déjeuner. Notons encore que Caroline Fleuriot, née du mariage de M^{lle} de Croixmare et du Dr Fleuriot, de Pont-l'Évêque, fut élevée à Honfleur, dans un petit pensionnat tenu par deux anciennes maîtresses de Saint-Cyr, et qu'elle y eut pour compagne M^{lle} Thurin, mariée à Paul Le Poittevin, et qui fut la mère d'Alfred Le Poittevin — l'intime ami de Flaubert — et la grand-mère de Guy de Maupassant.

Au sortir du pensionnat d'Honfleur, Caroline Fleuriot, déjà orpheline, fut recueillie par un cousin, M. Thouret, notaire à Pont-l'Évêque, qui, devenu veuf, envoya bientôt la jeune fille chez sa parente M^{me} Laumonier, femme du chirurgien Laumonier. Les Thouret s'illustrèrent : l'aîné, quatre fois président de la Constituante, périt sur l'échafaud pendant la Terreur; le second fut doyen de la Faculté de Médecine de Paris et le troisième, François, est l'ingénieur à qui l'on doit le canal d'Orléans.

Le mariage de Caroline Fleuriot et d'Achille-Cléophas Flaubert fut célébré le 10 février 1812. La jeune fille apportait en dot une ferme d'un revenu de quatre mille livres, sise à Geffosses, à la limite de Pont-l'Évêque et de Saint-Hymer. Par des acquisitions successives, à mesure que lui venait la fortune, le Dr Flaubert arrondit ce domaine. Il y venait aux vacances, avec sa famille. Et tout ce pays de Trouville-Deauville, qui tint une si grande place dans la vie de Gustave Flaubert, inspire bien des pages de son œuvre : nous lui devons les *Mémoires d'un fou*, les deux *Education sentimentale* (celle de 1845 et celle de 1869), et *Un Cœur simple*. C'est là qu'il rencontre Elisa Foucault (M^{me} Schlésinger, M^{me} Arnoux dans le livre), c'est là que s'ébauche son propre roman, la tendre et douloureuse histoire qui va « ravager » son existence, mais aussi l'embellir d'un impérissable souvenir.

Installé d'abord rue du Petit-Salut, près de la cathédrale, le jeune ménage eut un premier fils, Achille, qui fit sa médecine et succéda à son père. A la mort de Laumonier, sept ans après leur mariage, les Flaubert vinrent habiter l'Hôtel-Dieu, et c'est là que, le 12 décembre 1821, naquit Gustave. Il eut pour parrain Paul-François Le Poittevin, le père d'Alfred Le Poittevin; en 1824 vint au monde une fille qui reçut le prénom de Caroline. Ces enfants grandirent ensemble, partageant jeux et plaisirs, sous la surveillance de M^{me} Flaubert, qui leur apprit elle-même à lire et ne s'en sépara qu'au moment de les faire entrer au collège.

Fort tolérante, quoique, au dire de Maxime Du Camp, passablement bourgeoise, M^{me} Flaubert, élevée dans un milieu déiste, ne se soucia guère de donner à ses enfants une éducation religieuse. Et ceci explique pourquoi Flaubert n'a jamais été, même dans sa jeunesse, un croyant au sens catholique du mot, pourquoi il n'a jamais cherché dans la religion un secours moral — mais aussi pourquoi son libéralisme véritable n'a jamais été hostile aux croyances d'autrui.

Le bonheur du ménage Flaubert fut brusquement interrompu par la mort du chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, en 1846, puis, deux mois plus tard, par la mort de sa fille Caroline. Celle-ci venait d'épouser un camarade de Gustave, Emile Hamard. Elle fut enlevée par une fièvre puerpérale et laissa une petite fille, baptisée elle aussi Caroline. Deux coups si rudes accablèrent M^{me} Flaubert : retirée à Croisset, près de Rouen, elle se dévoua tout entière à sa petite-fille et à son fils qui vécut auprès d'elle, n'interrompant la douce monotonie de cette existence recluse que pour quelques voyages.

Le 6 avril 1872 M^{me} Flaubert mourut, ayant dédaigné tous les plaisirs du monde et pris pour sa part de bonheur les soucis matériels écartés des deux êtres qui étaient sa seule raison de vivre.

L'hérédité normande de Flaubert est peut-être plus apparente que la champenoise : lui-même a pris soin de la marquer, tandis qu'il n'a jamais songé à dire ce qu'il pouvait devoir au pays de son père. Au physique, d'ailleurs, il est tout Normand et semble un Viking du temps de la conquête. Il a, moralement aussi, bien des traits qui lui viennent de ses ancêtres maternels. Il porte en lui le goût des légendes et l'amour des aventures, et cette nostalgie des pays nouveaux qui pousse sur toutes les mers du monde les compagnons des Le Paulmier de Gonneville, explorateur des terres australes; des Denis, colonisateur de Terre-Neuve et du Brésil; des Champlain, fondateur de Québec, tous partis de Honfleur et tous nés sur la côte qui regarde l'estuaire. L'Orient fascinera Flaubert, et il rapportera de Palestine et d'Afrique des pages qui resteront parmi les plus lumineuses de la prose française.

A dix-huit ans Flaubert est beau comme un jeune dieu; il est timide et semble inconscient des dons que la nature lui a donnés. Dédaigneux de l'argent, fort insoucieux de profits matériels, il rêve de gloire, mais il ne veut point celle qu'on acquiert à bon marché, cette gloire viagère qui est le paiement des complaisances envers la mode d'une époque et le goût des bourgeois. A tous les biens temporels il préfère aristocratiquement l'indépendance. Nul ne fut jamais plus libre que lui. Il n'a qu'une haine, et c'est pour qui « pense basement ». Il sait admirer ce qu'il n'aime point, ce dont ses goûts l'éloignent, mais qui lui semble digne, cependant, d'être mis hors de pair. Il dégage une sorte de rayonnement qui l'impose à ses aînés. Mais il n'en tire nulle fierté.

Il doit à sa petite enfance écoulée dans l'enchantement des contes et des légendes rapportés par sa bonne Julie, des lectures faites par son vieux voisin le père Mignot, — et avec quel discernement, — une sorte de poésie naturelle de fraîcheur d'âme, que la fréquentation du collège n'arrive pas à ternir. Et pourtant il est parmi les galopins de son âge une des « fortes têtes ». Mais il a la passion de l'histoire et remet à ses professeurs des compositions qui nous sont parvenues et nous étonnent par la sûreté des connaissances et la profondeur des vues. Le théâtre, aussi, l'occupe fort. Il ne sait pas encore écrire trois mots correctement qu'il compose déjà, avec Alfred Le Poittevin, de grands drames et des comédies. Caroline coud les costumes, et le billard, dans le logis de l'Hôtel-Dieu, sert de scène; les deux familles réunies et le voisin M. Mignot font un public qui sait exprimer tumultueusement ses avis.

Le baccalauréat passé, Gustave reste une année à Rouen, fumant force pipes, imaginant force projets littéraires. Mais son père le pousse à « embrasser une carrière » — comme s'il en était une autre que le métier d'écrivain, qui, précisément, n'est point un métier. Et il faut bon gré mal gré partir pour Paris, s'installer dans une pauvre chambre de la rue de l'Est (aujourd'hui Denfert-Rochereau), fréquenter la Faculté de Droit, passer des examens où le candidat ne récolte que des boules noires... Qu'il regrette la chambre de l'Hôtel-Dieu et cette âpre et triste poésie du vieil hôpital!

Mais une terrible épreuve interrompt brusquement les études de droit et ramène le jeune homme près des siens : une névrose caractérisée par des crises épileptiformes terrasse Flaubert. On le saigne; on le drogue, il absorbe force bromure, endure moralement plus encore que physiquement d'atroces douleurs. Il se résigne, accepte sans se plaindre son destin : une vie recluse, près d'une mère infiniment dévouée, près d'un enfant dont il se fera l'éducateur attentif et patient, et puis, pour seul refuge, le travail, les longues veilles devant la feuille blanche, la poursuite acharnée d'une perfection inaccessible. Les lettres tromperont cet appétit de vivre qui est en lui; leur amour paiera le renonce-

ment au bonheur moins austère dont le jeune homme a rêvé sur la plage de Trouville auprès des amies de sa sœur, les filles de l'amiral Collier, attaché à l'ambassade britannique. Elles sont charmantes, ces jeunes Anglaises, Gertrude et Henriette, et leur frère, Herbert, est un aimable compagnon. Une idylle s'ébauche, qui, plus tard... Mais non, ce n'est point l'amour, et c'est l'année suivante, sur la même plage, qu'une passion profonde va naître, grandir, s'emparer du cœur du jeune homme et pour toujours. Passion que les obstacles ne feront que fortifier; et, loin que la séparation amène l'oubli, loin que s'émousse le désir, l'homme mûr gardera l'exaltation du collégien et regardera « sa toujours aimée, sa vieille tendresse » avec les yeux de l'adolescent. A seize ans il écrit des lignes prophétiques : « J'aborde mes souvenirs avec une émotion toute religieuse. Ils sont vivants à ma mémoire et presque chauds encore pour mon âme, tant cette passion l'a fait saigner. C'est une large cicatrice au cœur, qui durera toujours... » C'est au début du chapitre X des *Mémoires d'un fou* qu'il dit cela — et l'amour lui fait écrire sinon un chef-d'œuvre complet, du moins des pages qui ne dépareraient pas un chef-d'œuvre. Et puis au déclin de la vie, il écrit : « Je rêve sur le passé; l'avenir pour moi n'a plus de rêves, mais les jours d'autrefois se représentent comme baignés dans une vapeur d'or. Sur ce fond lumineux où de chers fantômes me tendent les bras, la figure qui se détache le plus splendidement, c'est la vôtre... » Car c'est à elle qu'alors il s'adresse enfin. Elle est libre, maintenant. Mais il est trop tard; Marie Arnoux, au dernière chapitre de l'*Education sentimentale*, déroule la natte de ses cheveux blancs...

* * *

Jusqu'aux patientes recherches de M. Gérard-Gailly nous ne savions presque rien de cette énigmatique et belle figure d'inspiratrice (1). Nous n'ignorons plus grand'chose d'elle aujourd'hui, et, contrairement à ce qui se produit d'ordinaire, elle n'a rien perdu de son charme à être mieux connue. Flaubert la rencontra sur la plage de Trouville un beau jour d'août 1836; elle avait laissé son manteau sur la grève, et la mer, en montant, allait l'emporter. Le jeune homme le prit et le porta plus loin. Lisez le début de l'*Education sentimentale*, écrit trente ans plus tard et vous y trouverez, transposés en un autre lieu, les détails de cette scène et le remerciement de l'inconnue, et l'apparition lumineuse du doux visage de cette brune, aux lourds bandeaux « contournant la pointe de ses grands sourcils, et qui semblent presser amoureux l'ovale de sa figure ». Elisa Foucault est non seulement la *Marie Arnoux* de la seconde *Education sentimentale*, elle est la Marie des *Mémoires d'un fou*, elle est Emilie Renaud de la première *Education*, elle est, pour une bonne part, — la plus tendre, — dans chaque héroïne imaginée par le romancier.

Elle l'aima elle aussi, mais ils ne furent sans doute jamais amants. Il y avait un mystère dans sa vie, et si Flaubert le devina peut-être, elle était trop délicate pour lui révéler un secret qui ne lui appartenait point tout entier, pour trahir un homme dont elle portait le nom, un homme qu'elle pouvait mépriser, mais auquel elle croyait devoir de la reconnaissance.

Fille d'un capitaine retraité, elle était née à Vernon le 23 septembre 1810 — onze ans avant Flaubert, mais il n'est pas étonnant de voir Chérubin s'éprendre de sa marraine. — On l'avait mariée à un officier du train, Emile Judée. Que fit celui-ci? On ne sait, mais il dut choisir entre le suicide ou l'éloi-

(1) GÉRARD GAILLY, *Les Fantômes de Trouville*, Paris, La Renaissance du Livre, 1930. Id., *L'Unique Passion de Flaubert*, Paris, le Divan, 1931.

nement. Il partit pour l'Algérie et ne mourut qu'en 1839. Ce fut Maurice Schlésinger, l'éditeur de musique, qui fournit à Judée les moyens de se racheter. Il y mit cette condition : que l'officier disparaîtrait pour toujours et renoncerait à sa femme. Le divorce n'existait pas. Aucun lien légal ne put unir Elisa et Maurice Schlésinger jusqu'en 1840. Cependant nul ne soupçonna l'irrégularité de la situation. Mais quand l'éditeur l'épousa, Elisa est déjà mère d'une petite fille. Reportez-vous encore à *l'Education sentimentale* et voyez comme M^{me} Arnoux répond à Frédéric quand celui-ci, la sentant si lasse et si meurtrie, croit pouvoir tirer avantage des trahisons et des vilenies du mari; voyez comme un mystérieux souvenir la retient, et quelle reconnaissance elle garde, au fond de son cœur, pour celui qu'elle n'aime plus, qu'elle n'a peut-être jamais aimé...

Les relations nouées sur la plage de Trouville continuent entre les deux familles. A Paris, Flaubert étudiant va chaque semaine dîner chez les Schlésinger, rue de Richelieu. En 1846, cependant, l'éditeur éprouve de gros embarras et se voit obligé de céder sa maison aux frères Brandus. Ainsi Arnoux, dans *l'Education*, vend-il l'Art industriel. Schlésinger, en 1850, doit quitter la France. Il se retire à Bade. Elisa revint plusieurs fois, revit Flaubert. Il mourut avant elle, et la pauvre femme, folle par intermittence, fut internée à l'asile d'Illebenau. En 1881, Maxime Du Camp, au hasard d'une chasse, la rencontra parmi les folles tranquilles qui faisaient leur promenade sous la conduite d'une surveillante. Avait-elle su la mort de Flaubert? Et lui, avait-il connu cette claustration de sa « toujours aimée »? On veut espérer qu'ils ne surent pas...

RENÉ DUMESNIL.

Hilaire Belloc : piéton

Que l'on veuille bien me permettre de payer mon tribut et d'exprimer quelque peu ma vive gratitude à M. Belloc pour ses livres de voyage et particulièrement pour ceux qui célèbrent la marche. M. Belloc a fait de grandes choses; mais il se pourrait que ce fussent ces pierres-là de son œuvre qui survécussent le plus longtemps, car elles sont, chacune dans son genre, vraiment uniques et d'un intérêt perpétuel. Certaines choses sont destinées à se faner par leurs qualités mêmes, tels les romans de Jules Verne et de son imitateur anglais. Il se peut que le *Servile State* (1) ait une influence supérieure à celle de tout autre livre de notre temps; si oui il cessera d'avoir plus qu'un intérêt historique; si non, on finira par ne plus le comprendre. Les romans satiriques s'émoussent dans la mesure même où les choses « satirisées » deviennent des lieux communs. Exemple : un jeune homme d'aujourd'hui y entendant parler d'un ministre qui ne veut pas de paiements à terme pour l'octroi d'une pairie ne comprendra peut-être pas ce refus... Les livres d'histoire et les biographies seront sans doute dévorés pendant des générations, mais au profit, je le crains, des auteurs médiocres se préoccupant le plus de l'exactitude, et au détriment de celui qui révèle les grandes lignes, car tel est le sort de ce genre d'ouvrages.

Considérez alors *The Path to Rome* ou *The Four Men*. Rien d'équivalent n'a été écrit, avant ou depuis. Si leur influence est grande, ils n'en sont pas moins inimitables. Ils traitent de vérités éternelles. Toujours, des hommes que froisse leur époque, se réfugient dans les voyages et tout particulièrement dans le voyage

à pied, pour se consoler. Toujours ceux qui marchent seuls ont éprouvé le contraire de la solitude. Dans la grande masse des livres consacrés à la marche, les ouvrages de Belloc occupent une place à part. Seuls ceux qui ont marché beaucoup et loin savent l'immense hauteur à laquelle planent ces livres. Ils révèlent le véritable esprit de la route alors que, tout autour d'eux, règne ce sentiment faux que nous appelons sentimentalité. Il en est qui écrivent des livres à grand succès où certains lieux « rappellent à l'esprit de l'auteur » des histoires et des poèmes que nous savons fort bien être tirés d'autres livres. Il en est qui écrivent d'un ton protecteur : « je vous conseille vivement d'aller voir ça et ça ». Il en est qui prônent le vagabondage, avec une abondance de mots aimables : « Allez où votre fantaisie vous mène, libre de tout plan ». La réponse adéquate et parfaite à de tels sentiments est la flèche tirée droit à travers la carte et visant Rome. Toute marche valant d'être entreprise à quelque chose d'un pèlerinage, d'un voyage vers un lieu souhaité, et ce fut Belloc qui nous l'enseigna.

The Cruise of the Nona, me semble à peu près la chose la plus délicieuse de la littérature contemporaine, mais je doute que la mer possède cet appel universel propre à la terre, ou que la littérature exaltant la navigation soit aussi corrompue que l'est celle qui traite de la marche. Noble comme l'est tout ce que M. Belloc écrit à propos de la mer, *primus inter pares* comme l'est certainement son livre, je pense toutefois qu'il est possible de trouver d'autres ouvrages similaires et cette œuvre manque donc de l'isolement splendide du *Path to Rome*.

The Old Road nous a enseigné, et pour toujours, comment examiner d'anciennes pistes. Et s'il est possible que quelques détails de ses conclusions soient controuvés, l'esprit de celui qui l'a lu restera enrichi à jamais. *The Slane Street* est peut-être moins important, mais il fut honoré du plus savant éreintement que reçut jamais une monographie de cette sorte. Et l'amusant de l'histoire est que, même si chaque mot de cette critique destructive était vrai (et il y a des « trous » dans l'armure du critique) le résultat le plus clair est que M. Belloc fut trop modéré dans sa thèse.

Personne n'est omniscient et M. Belloc ne sait pas tout ce que renferme la marche. Peut-être Dame Pauvreté ne présidait-elle pas assez à sa naissance, sans quoi il n'eût pas cédé à la petite faiblesse qui lui fit choisir les points de départ de ses promenades. Le seul point de départ qui convient est celui où on se trouve : partir de là parce qu'on ne peut partir d'ailleurs. Belloc parle quelque part d'une promenade d'Oxford à Cardigan Bay, et de York en Ecosse. Quand je lus le passage pour la première fois, il se trouvait que je venais de faire ces « marches », mais en partant de Londres. Peut-être Belloc séjournait-il à Oxford quand il partit de là; mais pour partir de York, il s'y rendit par train. Et j'estime mon expérience plus riche que la sienne.

Mais c'est là sa seule faiblesse. D'autres ont marché plus loin, l'autre jour encore un homme de soixante-dix ans achevait son millièmè mille en vingt jours. Si mes calculs sont exacts, Belloc arriva à Rome le vingt-septième jour de son *Path to Rome*, ayant marché pendant 750 milles. J'ai fait davantage dans le temps, et sans recourir à aucun instrument sur roues, mais ni moi, ni personne n'avons jamais entrepris tâche plus virile que ce chemin tout droit à travers la montagne comme étape d'un long voyage. Et j'ose prophétiser que cette marche-là, et la richesse unique de sa narration, ne cesseront d'inspirer des milliers de lecteurs, aussi longtemps que durera la langue anglaise.

C. W. EMPSON.

(1) Livre de Belloc, publié en 1912, et qui eut un grand retentissement. A la lumière des événements sociaux actuels il se révèle vraiment prophétique. (N. D. L. R.)

(Traduit de l'anglais
G. K. S' WEEKLY.)

D'abord vous **ÉCOUTEZ**

PUIS... vous vous apercevez
que vous parlez **ANGLAIS**
ou toute autre langue

Choisissez la langue que vous voudriez connaître et en quelques semaines vous vous apercevrez que vous la parlez couramment et avec un accent parfait. La Méthode Linguaphone est tellement surprenante pour apprendre les langues qu'elle a été employée avec succès par d'innombrables étudiants dans le monde entier. Elle est aussi adoptée par les 11,000 écoles et universités.



COURS

Anglais	Hébreu moderne
Espagnol	Polonais
Allemand	Suédois
Italien	Afrikander
Russe	Finlandais
Néerlandais	Chinois
Tchèque	Indou
Irlandais	Cours littéraire et
Français	de voyage pour
Persan	les études supé-
Espéranto	rieures

Regardez combien c'est facile

Vous vous asseyez bien confortablement et vous écoutez la voix des professeurs étrangers et experts dans votre gramophone. En écoutant, vous suivez les mots parlés, sur le texte illustré du livre. Vous vous perfectionnez tellement vite au point de vue de la prononciation et de la mémoire visuelle des mots que vous êtes immédiatement capable de commencer à parler, lire et écrire tout à fait couramment.

Écrivez-nous pour une brochure
et un essai gratuits

Ecrivez aujourd'hui pour avoir la brochure gratuite qui vous donnera de nombreux détails et qui vous permettra d'avoir un cours complet Linguaphone chez vous pour une semaine d'essai.

Institut Linguaphone

LANGUES ÉTRANGÈRES PAR LE PHONO

Postez ce coupon aujourd'hui ou bien demandez
une démonstration personnelle.

M. le Directeur — INSTITUT LINGUAPHONE

18, rue du Méridien, Bruxelles (Annexe J 18)

Veuillez m'envoyer (sans frais de poste) votre volume illustrée sur la Méthode Linguaphone pour apprendre la langue...

Nom Age

Profession

Adresse

... vous pouvez **DESSINER**



Croquis exécuté
par un de nos élèves

NOTRE enseignement, qui a fait ses preuves depuis 20 ans et compte aujourd'hui plus de 34,000 élèves, vous permettra de dessiner en très peu de temps. Quels que soient votre âge, vos occupations, votre résidence, cet enseignement strictement personnel, adapté à chaque élève et donné par les maîtres les plus qualifiés, vous assurera rapidement, même si vos capacités ne dépassent pas la moyenne, la maîtrise du dessin.

Que de joies, que de profits même, pour vous!

Améliorez votre situation par le dessin.

Sans augmentation de prix, chacun de nos élèves peut se préparer à une carrière lucrative en recevant d'un maître qualifié l'enseignement pratique s'appliquant à la Publicité, l'Illustration, la Décoration, la Mode, la Caricature, etc.

Dès aujourd'hui demandez notre album de renseignements, illustré par nos élèves, qui vous sera envoyé gratuitement, au moyen du coupon ci-contre.

ÉCOLE A. B. C. DE DESSIN,
Studio J. 121

18, rue du Méridien, Bruxelles.

Je vous prie de m'envoyer gratuitement et sans engagement pour moi la brochure illustrée « Le Dessin et ses Possibilités », m'apportant des détails complets sur votre méthode :

Nom

Adresse

Age

KREDIETBANK

VOOR HANDEL EN NIJVERHEID

Société Anonyme

Capital : 150,000,000 de francs

SIÈGE SOCIAL : ANVERS, Marché-aux-Souliers

SIÈGE ADMINISTR. : BRUXELLES, rue d'Arenberg, 7

SIÈGES A :

ANVERS: Marché-aux-Souliers

BRUXELLES : 7, rue d'Arenberg

GAND: 32, place d'Armes

COURTRAI : 21, rue de la Lys

LOUVAIN : 9, rue de la Monnaie

Succursale : BRUXELLES, 14, rue du Congrès

Plus de 250 agences et bureaux auxiliaires



Comptes à vue et à terme — Bons de caisse et carnets de dépôt

Toutes opérations de banque, de bourse et de change

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr. 796.000.000.00

RÉSERVE fr. 1.135.753.000.00

FONDS SOCIAL fr. 1.931.753.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron A. d'Huart;
le baron de Trannoy;
G. Mullie;
Paul Hamoir;
H. Vermeulen.
le comte Patoul.

Le Secrétaire,
M. Camille Lepêche.



**Des maux de tête intempes-
tifs ne lui gâtent jamais les
plaisirs d'une bonne soirée...**

car elle a toujours sur elle un comprimé ou une
poudre « LA CROIX BLANCHE ».

Les poudres ou comprimés « LA CROIX BLAN-
CHÉ » sont par excellence le remède contre la
douleur. Sous leur influence les maux de tête
quels qu'ils soient — migraine, vertiges ou simple
lourdeur — les névralgies de tous genres, les maux
de dents, la fièvre et la grippe, les douleurs
rhumatismales, disparaissent bientôt, et à la
sensation de fatigue et d'abattement qui accom-
pagne généralement ces maux, succède un
état de fraîcheur et de bien-être.

Comme d'autre part les poudres et comprimés
« LA CROIX BLANCHE » sont inoffensifs,
qu'ils ne troublent pas le cœur et se laissent
facilement digérer, ils constituent un véritable
remède de famille et doivent avoir leur place
dans chaque ménage.



LA CROIX BLANCHE

Le tube de 24 comprimés : 11 frs
La boîte de 8 poudres : 4 »
» 24 » 11 »
» 48 » 20 »

soulage réellement

PRODUIT BELGE
EFFICACE ET ÉCONOMIQUE

DANS TOUTES LES PHARMACIES — Dépôt général : Pharmacie Terpen, Salm-Nicolaus-Waas

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Qualité garantie

Établissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télegr. : DEWITTELIT.

Téléph. : COURTRAI 1382

FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres — Inklus nappes
pour autels — Purifloatoires — Corporaux — Lingerie,
draps, essules, toilettes, nappes serviettes pour couvents
et institutions

**COUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS
ÉPONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES**

FILATURE et TISSAGE de JUTE

PAPER-LINED BAGS

GOOSSENS Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193

Télegr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE. bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

Spécialité de **SACS** pour **SCORIES, CIMENTS, etc.**

APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1868

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdissables sur Tissus
pour Communautés

Société Anonyme des Usines

ROOS, GEEBINCKX & DE NAEYER

34, rue de Bruxelles, ALOST

Manufactures de Couvertures

de laine et de coton unies, rayées,
imprimées et à la Jacquard pour
le Pays et l'Exportation.

TORCHONS — LAVETTES — COUVRE-LITS

Filature de Laine Cardée

Hauzeur-Gerard Fils

VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés,
flanellenes et sous-vêtements, en pure laine

et en mélange laine et coton

Fils fantasies pour la robe

SOCIÉTÉ ANONYME
IWAN SIMONIS

VERVIERS (Belgique)

Maison fondée en 1680

Capital et Réserves :
100.000.000 DE FRANCS

Laines et Déchets, Peignés mérinos et croisés, Fils peignés et cardés, écrus et teints. Fils gazés.

LAINÉ POUR BONNETERIE ET MERCERIE

— DRAPS et ÉTOFFES —
FANTAISIES et NOUVEAUTÉS

SPECIALITÉ DE
Draps de Billard, d'Administration & Ecclésiastiques

EXPORTATION
Représentants dans le monde entier

754

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

**Filature - - Tissage
Apprêt & Teinturerie**

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

Manufacture de Couvertures de Laine

ÉTABLISSEMENTS

Louis van Dooren

Société Anonyme

M O L L (Belgique)

Téléphone : 25.

Spécialités Couvertures Pure Laine et Mixtes Foulées et Lavées
Jacquart et Fantaisies.
Couvertures pour Couvents. — Laines à Matelas.

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

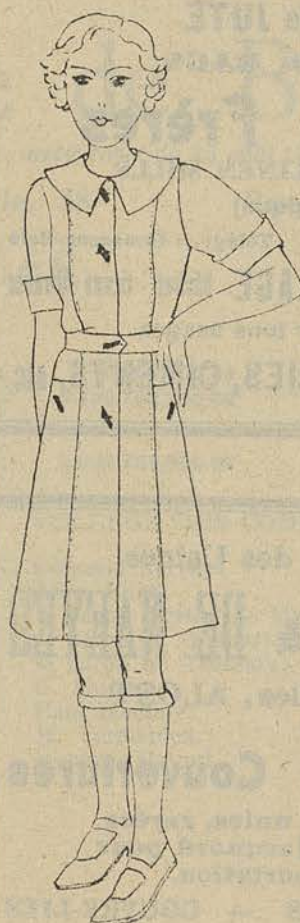
Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écrus et teints, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantaisies. Qualités pure laine, laine et coton, laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour ecclésiastiques — Loden — Gabardines



Pour vos Robes et Costumes
POUR PENSIONNATS

exigez la marque

“COSY”

ROBES, MANTEAUX,
LINGERIES, COSTUMES,
BLOUSES, CULOTTES,
MOUCHOIRS, ÉCHARPES,
CRAVATES,
SOUS-VÊTEMENTS

Demandez le passage
de nos représentants

C. Coster & Co

41, rue du Lombard

Tél. : 11.82.63 et 12.41.46

BRUXELLES

Le tissu idéal pour l'enfant,

c'est

Tobralco



«Si seulement on faisait
des bas en Tobralco !»

Ce qui convient pour habiller l'enfant, c'est un tissu jeune et amusant, mais aussi, pratique et résistant. C'est pourquoi Tobralco est le tissu des petits. Les écossais à carreaux légers, les semis de fleurettes, les upis de tous pastels ; autant de ravissants tissus avec lesquels vous confectionnerez, Madame, les frai-

ches toilettes de vos enfants.

Habillés en Tobralco, vos petits pourront s'ébattre joyeusement à l'air et au soleil, car Tobralco est d'une qualité garantie par 19 épreuves de laboratoire.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons.

LA GARANTIE TOOTAL:

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement.

Fr. 22.- le mètre, largeur 96-97 cm.

Pour chemises : Fr. 18,50 le mètre, largeur 81-82 cm.

En vente dans les meilleurs magasins.

Exigez et vérifiez la marque sur la lisière.

TOBRALCO

C'est un tissu Tootal

TOOTAL (DEPT. R) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR, BRUXELLES

Tissage mécanique

de nouveautés pour tissus d'ameublement, tapis de table, couvre-divans, coussins, solerles, etc.

EXPORTATION

Ancienne firme **DE BOUTTE Frères**

Successeurs : **M. DE BOUTTE & C^{ie}**

INGELMUNSTER (Belgique)

Maison fondée en 1865

Adresse télégraphique :
Deboutte-Ingelmunster

Téléphone :
44 Iseghem

Registre de Comm.
de Courtrai 1612

Manufacture Moderne de Chapeaux

Société anonyme

CHAPEAUX IMPERS ET SOUPLES EN FEUTRE DE POILS ET DE LAINE — FILTRES FEZ — CHAPEAUX ET OLOOHES POUR DAMES ET ENFANTS MANCHONS POUR PRESSE, etc.

CHAPEAUX ECCLESIASTIQUES

EXPORTATION

VERVIERS, 46, rue Coronmeuse

Téléphone : 114.36. — Télégrammes : Manuchapeau-Verviers
Dépôts à Bruxelles : Téléphone : 11.47.56.

USINES RÉUNIES

BERGENDRIES

Société Anonyme

LOKEREN

Téléphones : 7 et 332.

Compte ch. 2727.10 - 153.55

Adr. télégr. : Bergendries

Filature et tissage de jute. — Toiles d'emballage. — Toiles pour tentures. — Toile-tailleur. — Sacs tous genres. Manufacture de Tapis laine, genre Axminster (chenille).

Maison fondée en 1845

E. LEGEIN-MOERMAN

Société en nom collectif

ROULERS (Belgique)

Téléphone 44.

Code A. B. G., 5th Edition

Adresse télégraphique : Legman-Roulers.

Effilochage de chiffons de coton et de laine.
Spécialité pour couvertures et couvre-lits.
Lavage et blanchiment d'essuyages pour machines.
Chiffons de laine classés bruts et carbonisés.

Manufacture de Tissus d'Ameublements à Ingelmunster-lez-Courtrai, Belgique

Téléphone : Iseghem 49.

Registre du commerce : 11.335

Adresse télégraphique : Firme Schotte Ingelmunster

Tapis de Table, etc.

Chemin de Table-Coussins, etc.

Firme Robert SCHOTTE

Tissage et Rubanerie

d'Ennetières Frères, Morel & Van Raes

COMINES (Belgique)

TÉLÉPHONE : 151 COMINES

Rubans en tous genres pour Merciers et Apprêteurs
Serges pour Corsets - Cache-coutures - Retors de France - Spécialité de Tissus pour Corsets

Fabricants de Confections

CHEMISES HOMMES ET GARÇONS. TABLIERS FEMMES ET ENFANTS. PYJAMAS ET CHEMISES DE NUIT. LINGERIE DAMES ET FILLETES. TAIES ET DRAPS

Production journalière : 2,500 pièces.

F. & G. PLATTEAU FRÈRES

CHAUSSEE D'ANVERS, 77 | TÉLÉPHONE : 115.93

MONT-ST-AMAND (Gand)

FABRIQUE DE OASQUES

EN TOUS GENRES

Fournisseur du Service des Fabrications de l'Aviation militaire française et alliée

François Burin

GLONS (Liège-Belgique)

NOUVEAU MODÈLE BREVETÉ ET PERFECTIONNÉ
« LE LÉVIOR »

OASQUES EN LIÈGE POUR ARMÉE

Téléphone : Bassenge 83

Télégrammes : Burin-Glons

Les Bonbons Becco
Vous invitent à venir déguster leurs
friandises, les meilleures qualités du
monde, et fabriquées en Belgique.
(Demandez prix-courant.) Namur

MOULINS DE SAINT-REMY
HUY (Sud)
Valentin TROKAY
Téléphone : 22 & 25 Compte Chêq. Post. : 10270 Registre du Commerce Huy 414
Farine de haute qualité
pour BOULANGERIES et PATISSERIES
Farine de seigle

BONBONS
NAPOLÉON
24, Rue de la Blanchisserie, 24, ANVERS
Du bon et pas cher
Demandez prix S. V. P.

Rien ne surpasse notre
HUILE D'ARACHIDES SURFINE
« SCALDIS »
pour faire la MAYONNAISE
et les FRITES
SCALDIS WERKEN Soc. An., RUIEN
Nous garantissons la conserva-
— tion de son goût exquis. —



Soc. Com. BOOST Frères
————— (Soc. An.) —————
Bureaux : Canal des Brasseurs, 31.
Magasins : Canal des Brasseurs, 31; Quai Jordaens, 7-10.
Téléphones : 354.57, 342.81
Compte Chèques-postaux : 787.53. Adr. télégr. : Kindbostik-Anvers.
Registre du Commerce d'Anvers n° 3727
Conserves - Fruits secs
Produits alimentaires - Epicerie
IMPORTATION DIRECTE
Conserves : de poissons (sardines, saumons, homards, pilchards, etc.);
de légumes (divers);
de fruits (abricots, ananas, etc.).
(Gros boftages spécialement pour communautés religieuses).
Fruits secs : raisins sultanes, pruneaux, abricots, figues, dattes, etc.
Epices :
poivre, cannelle, noix de muscade.
Produits alimentaires divers
riz, tapioca, féculé, gruau, haricots, pois, huiles comestibles, etc.

FABRIQUE DE BISCUITS, BISCOTTES, MASTELLES,
PAINS D'ÉPICES, SPÉCULATION
Maison Deguée
19, rue Bouille — LIÈGE
Téléphone : 144.84
Compte chèques postaux : 950.55 Registre du com. Liège 6141

Haricots - Pois - Lentilles
————— RIZ —————
Guillaume GORIS
319-325, rue Dambrugge — ANVERS
TÉLÉPHONES : 320.02 - 213.34
Fournisseur de l'Armée, des Institutions de l'Etat,
Pensionnats, Communautés religieuses, etc.
MAISON FONDÉE EN 1878
PRIX et ÉCHANTILLONS sur demande

CHOCOLAT MARTOUGIN

Comptoir des Cafés

Victor DeHaes

Société Anonyme

Codes used : A. B. C. 5th Edition, Bentley's, Private.

Téléphones : 712.49, 753.00.

Registre de commerce d'Anvers n° 726.

Adresse télégraphique : Caffeehaes.

Compte de chèques-postaux 024.

Rue Comte d'Egmont, 31, ANVERS

Firme établie en 1877.

Importation - Exportation de Cafés crus

GRANDE SPÉCIALITÉ CAFÉS PROVENANT
DU CONGO BELGE

CONSIGNATIONS DE PLUSIEURS PLANTATIONS
ET DE MISSIONS DU CONGO BELGE

Toutes manipulations.

Retraitement complet des cafés crus.

Plusieurs références parmi les planteurs des cafés
du Congo Belge.

La maison s'occupe également de la torréfaction à façon.

CHOCOLAT

VAN LOO

Le meilleur du pays

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55

Registre du commerce

O. O. Postaux

Tél. 342.53

N° 1551

1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, OITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

CAFÉS

CRUS ET TORRÉFIÉS

Torréfaction « LA METROPOLE », S.A.

24, rue Rouge, ANVERS

Tél. 320.86

Chicorée

CAFÉS

Beyers Frères & Co

Rue de Borgerhout, 32-34, Anvers

Tél. 530.97

Compte-chèques 22253

Reg. de Commerce 18066



Chicorée - Thé - Cacao

“ B O L S ”

AMSTERDAM

SES VIEUX SCHIEDAM

J. van der HEYDEN - 45, Bd Bischoffsheim

Téléphone : 17.78.98

BRUXELLES

Champagnes
ET
Vins Mousseux

FABRICATION GARANTIE
EN PRISE DE MOUSSE NATURELLE

Bureaux & Caves

39, rue de Roumanie, 39, BRUXELLES

Reg. Com. Brux. 20.443

Compte Chèques Postaux 3554.64

Téléphone 37.56.44

Les Caveaux Champenois

Anc. LES CAVES CHAMPENOISES

U. V. Société Coopérative

(Ancienne Maison : A. GÉRARD & FILS, fondée à Ay, Champagne)



Tous vins et liqueurs de marques garantis

DEMANDEZ PRIX COURANT

VINS Maison GIACOMINI, S. A.
Rue des Chartreux, 13, BRUXELLES
Téléphone : 11.09.89

Vermouth rouge « Fratelli GANCIA et C^o », Canelli.

Vins d'Asti et du Piémont « Fratelli GANCIA et C^o, Canelli.

Vermouth « BELLARDI », Turin.

Vins de Chianti « CONTEA D'ORO », Rufina.

Vins de Porto « FERROIDAS et C^o », Oporto.

Grands Vins de BORDEAUX et de BOURGOGNE.

Champagne « CH. JACOT et C^o », Epernay.

Asti Spumante « GANCIA ».

Grappa et Liqueur extra-fine de Banane.

Huile d'Olive de Nice (extra-vierge).

VINS des COTEAUX de l'HARRACH
des RR. PP. Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

C. Chèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

MIEL

JEAN LEFEVER

5, rue Lambermont, ANVERS

Registre du Commerce d'Anvers 37648

Compte chèque postal n^o 361.040 Téléphone 769.75.

Fécule de Maïs

Mon Albert Leroy-Grégoire

Le Balcon, BINCHE

VINS FINS de la Bourgogne, et du Bordelais
Vins pour la Sainte Messe

CHAMPAGNES

Stocks très importants de vins vieux en bouteilles

Société Anonyme des Charbonnages
DE
L'Espérance et Bonne Fortune

à Montegnée-lez-Liège
Téléphone : Liège 101.10 et 146.89

ANTHRACITES "MONA" DE TOUTE PREMIÈRE QUALITÉ
POUR USAGE DOMESTIQUE :

80/120 — 55/80 — 35/55 — 20/35 — 10/20

SPÉCIALITÉ POUR CHAUFFAGE CENTRAL
POÊLES A FEU CONTINU

5/10 — 6/10 — 7/15 POUR CHAUDIERES ANTVERPIA
AVEC VENTOCALOR, IDÉAL REX, ERGE, ETC.

CHARBONS INDUSTRIELS MAIGRES DE PREMIÈRE
QUALITÉ

BOULETS SPÉCIAUX MARQUÉS : PIC DU MINEUR,
TRÈS PROPRES - 6 % DE CENDRES

37 A 40 GRAMMES, POUR CHAUFFAGE CENTRAL
POÊLES A FEU CONTINU, POUR CUISINIÈRES, ETC.

BRIQUETTES TYPE II ÉTAT BELGE

Pour cuisiner
vite et bien...

exigez du charbon de la

S. A. DU

Charbonnage du Bois d'Avroy

à Sclessin-Ougrée

Téléphone Liège 284.26 et 103.16

CHARBON FLAMBANT, A HAUT POUVOIR CALORIFIQUE

calibré 10/20 — 20/35 — 35/60 — 60/90 — criblé
particulièrement recommandé aux

Communautés,
Pensionnats,
Restaurants, etc.

INDUSTRIELS! Faites un essai de nos produits, ils vous
donneront le maximum de satisfaction, tant en poussier
brut qu'en lavé 0/10, 5/10, 10/20.

La Société Anonyme
DES

Charbonnages de Mariemont-Bascoup

qui n'extrait que des charbons demi-gras homogènes, fournit des
produits de tout premier ordre pour TOUS USAGES DOMESTIQUES.
(Gros, galletteries, galletins, têtes de moineaux, braisettes lavées
20/35, noisettes lavées 10/22, criblé, criblés spéciaux et tout-venant.)

Ces charbons, d'un rendement supérieur, sont les plus économiques
même pour des usages spéciaux : les galletins notamment sont
recommandés pour le chauffage central et les braisettes lavées 20/35
conviennent très bien pour les foyers à feu continu.

Ces charbonnages, les plus importants de Belgique, abriquent
également des

Boulets de luxe

très propres, marqués « V », d'un poids de 45/50 et de 150 grammes,
dont la teneur en cendres est inférieure à 8 %. Ceux-ci, brûlant sans
mâcher, donnent les meilleurs résultats. (Chauffage central, cuisinières,
feux continus, poêles de Louvain, etc.)

Pour les renseignements et commandes, prière de s'adresser au

Service des Ventes des

Charbonnages de Mariemont-Bascoup

à BASCOUP (Hainaut)

Téléphone : Bascoup n° 14.

Charbons, Cokes, Briquettes, Boulets



ALBERT BRACKE - CAMPENS

Tél. 106.08

Quai du Compromis, 21 et 22, GAND



GROS

DÉTAIL

502

POÊLES
GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, à BRUXELLES

Usine à Gulse (AISNE) FRANCE

MAGASIN D'ÉCHANTILLON A AMSTERDAM, 20 22, AMSTEL

"Selecta" SALAISONS DU COURTRAISIS

Société Anonyme

Capital : 650,000 francs

51, chaussée de Courtrai, HARELBEKE

SPÉCIALITÉS

JAMBONS EN BOITES. — JAMBONS CUIITS. — JAMBONS CRUS. — SAINDOUX DU PAYS. — SAUCISSONS AU JAMBON, EN BOITES ET SOUS BAUDRUCHES. — SALAISONS. — CONSERVES DE VIANDES, ETC.

Tél. Harelbeke 29. R. C. Courtrai 13627.
Compte chèques postaux 188.27.

L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les
LANGUES VIVANTES
mais les enseigne **BIEN**

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

OLIDA

JAMBONS SALAMIS
CHARCUTERIES CONSERVES

TOUS PRODUITS DE CHOIX

Neuf usines de fabrication dont une en Belgique

22, RUE ROPSY-CHAUDRON BRUXELLES
(près des Abattoirs de Cureghem)

Téléphones : 21.54.32
21.10.43

Adresse télégraphique :
Olldabel. Bruxelles

Grand Prix à l'Exposition Universelle de Bruxelles 1935.

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 68

Serges, voiles, camelots, draps, coton divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections.

VIANDOBELGE

Société Anonyme

FABRIQUE MODÈLE

LA FINE CHARCUTERIE DES GOURMETS

SAUCISSONS DE 1^{er} CHOIX :

de Paris

» Jambon

» Langue

» Cervelas

» Francfort, etc.

SPÉCIALITÉS :

Charcuterie fraîche

Pâté de foie de Strasbourg

Saucisson de foie

Tête pressée

Salamis divers, Jambons, etc.

106-110, rue A. Van den Peereboom

BRUXELLES

Adr. télégr. : VIANDOBELG

Export Helles **X.L.** Double Bock

Grandes Brasseries d'X.L.

Les Meilleures Bières



EXIGEZ LE VÉRITABLE
SAVON
KARNEMELK

"Het Klaverblad"

(Feuille de Trèfle)

POUR LA TOILETTE ET LE BAIN

Dépositaire :

E. H. DE VOS, 14, rue Terre-Neuve
Bruxelles — Tél. 12.40.43

Savon au lait battu

... CARRELAGES ...

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone 37.49.29 BRUXELLES one 37.49.29

... REVÊTEMENTS ...

RAFFINERIE
TIRLEMONTTOISE
Tirlemont

**EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 1 KILO**

**200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!**



Détruisez vos dangereux
rongeurs par :

Raxon
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques;
2. Efficacité de 100 %;
3. Conservation illimitée

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes
S.O.C. AN. 082

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES

Tél. 807



Elixir de Spa

LIQUEUR TONIQUE ET DIGESTIVE
CRÉÉE EN 1858 PAR

SCHALPIN, PIERREY & C^{IE}
FOURNISSEURS DE LA COUR DE BELGIQUE

AUTRES LIQUEURS FINES DISTILLÉES : Curaçao, Cherry-Brandy,
Triple Sec, Extra-Sec, Anisette, Kummel, etc
SPIRITUEUX D'ORIGINE : Kirsch, Rhum, Cognac
EXCLUSIVITÉS : Genièvres "Sky" et "Picvert" - Schiedam "Jek"

USINE DE CAMELS & TOFFEES

■ **"LONCA"** ■

ESSCHEN (prov. d'Anvers)

Tél. : Esschen 15 - Reg. Com. d'Anvers 238.78

**Spécialité de caramels et toffees fins
pour les couvents**

Echantillon aux prix de gros contre remboursement franco
dans toute la Belgique, 250 grammes de chaque article.